

Gabriel-Pierre Ouellette

LE VOYAGE DU NORD
LE MOYNE D'IBERVILLE ET SON IROQUOIS
CHEZ LE FILS DE COLBERT
CHÂTEAU DE SCEAUX 1688

© Gabriel-Pierre Ouellette 2015-2016

NOTE	3
I	5
II	8
III	10
IV	12
V	15
VI	20
VII	25
VIII	64
IX	118
X	222
Les lettres mentionnées dans la note du début	223

NOTE

Ce texte est le dernier de quatre romans qui portent sur la participation, en 1686, d'un jeune Montréalais de 26 ans, Pierre d'Iberville, à une expédition victorieuse par voie de terre, contre les forts anglais de la baie d'Hudson, et sur son voyage en France, en 1688, pour obtenir du secrétaire de la Marine, un voilier qui permette aux marchands canadiens de mieux protéger, par la suite, le commerce des fourrures en Nouvelle-France.

Les trois premiers romans, *...ils seront bien mieux que dans le milieu d'une forêt*, *les Ineffables* et *les Corps ont-ils une âme*, ont été refusés - ou censurés comme j'ose le prétendre - chez plusieurs éditeurs, québécois et français, durant les années 2004-2010. J'ai fait un dernier essai de publication, avec le quatrième que j'ai terminé en 2016, en l'envoyant à un éditeur français. Je croyais que ce texte aurait de meilleures chances d'être accepté et publié, si je le proposais à des éditeurs français, à cause de son contenu. Dans ce roman, Iberville et son Iroquois - son « Sauvage » comme on disait à l'époque - se retrouvent en effet en France, au château de Sceaux, en février 1688, d'abord avec la Bruyère, puis au cours de la journée, avec Boileau, La Fontaine et l'abbé Bernou chez le secrétaire à la Marine, fils de Colbert, le marquis de Seignelay qui n'avait alors que 35 ans.

Vous trouverez à la fin du roman, les deux lettres que j'envoyais à cet

éditeur, en février 2016, dans l'espoir de trouver quelque appui, avec une trentaine de pages, auprès d'un ou plusieurs auteurs de la maison, avant de pouvoir le présenter dans son entier (plus de deux cents pages) au comité de lecture. En avril, on a refusé « l'ouvrage », comme si j'avais envoyé le texte au complet. Ma démarche était vaine, et sans doute ridicule; j'ai osé répondre que je publierais le tout, sur mon site où d'improbables lecteurs pourraient télécharger sans frais, ce petit brûlot insignifiant.

I

Grand soleil, sur Orléans. Un fiacre est sorti de la poste aux chevaux.
En route vers Paris.

Il était environ neuf heures. Les chemins étaient déserts. De l'eau avait gelé dans les ornières.

Deux sbires, les yeux enfoncés dans les orbites, étaient assis sur la banquette avant, dos au cocher. Quand la voiture faisait des soubresauts sur des embarras de tourbes et de pierres, on apercevait des armes sous leurs manteaux. Des pistolets, et peut-être une vieille arquebuse.

À chaque virage, on risquait de verser dans des ravins glacés et d'y entraîner les chevaux, deux bêtes rapides qui n'avaient rien de perchérons.

Vendredi, le 6 février 1688.

Les jours prochains, tout serait encore gelé. On le disait dans les villages où, la veille, en venant de Versailles, les sbires de la Marine

s'étaient arrêtés pour y passer la nuit. Ce serait comme il y a dix ans. L'eau changée en glace dans les seaux et les fosses d'aisance, des monceaux de glace sous les planchers des apprentis... Il ferait froid à pierre fendre tout le mois de février.

Comme au Canada! N'est-ce pas, monsieur le marchand ? Sur l'autre banquette, le Canadien, renfrogné, emmitouflé dans son capot bleu, ne répondait pas. Il n'était pas bavard, le capitaine de navire. Ce monsieur Le Moyne avait dit, mais rien de plus, qu'il était revenu en France pour affréter un grand voilier.... On devait être en peine de se construire des bateaux dans les neiges du Canada. Mais d'après les rumeurs son bel esclave iroquois, aussi renfrogné que lui, irait faire un tour aux galères, mais sans capot bleu, comme ses congénères.

Ces gueux de corsaires se disaient, excusez du peu! les envoyés du gouverneur général de la Nouvelle-France. Ils avaient tué en plein désert, dans le Poitou, les envoyés du roi très catholique d'Angleterre. Sans parler des marchands anglais qu'ils avaient attaqués, arrêtés au milieu des mers du nord et déportés dans la baie d'Hudson vers l'océan, à la va-comme-j'te pousse, sur des rafiots qui prenaient l'eau. Ils se prenaient pour Henry Morgan ou pour ces forbans cousus d'or qui commettent des atrocités dans les colonies espagnoles. Qui nous dit, renchérissaient les deux officiers - qui n'étaient peut-être que d'anciens gardes de la Marine -, que vous n'êtes pas des pirates aux trente ou quarante vaisseaux, écumant les mers du Sud avec leurs trois mille frères boucaniers ?

Il se taisait, le marchand du nord qui se disait aussi du pays normand, et son Iroquois dormait, les sens à l'affût. Ce n'est que raison, quand on est un Sauvage. Ils attendaient sans doute le bon moment pour étouffer, étrangler leurs gardes et s'évader.

L'occasion ne s'est pas présentée, mais ils ont appris où les amenaient les sbires à la mine patibulaire. L'un d'eux s'est passé la tête par la porte, qu'il tenait entrouverte contre le vent, et a demandé au cocher de les avertir quand ils seraient dans les fermages d'Estampes. C'était encore loin. On changerait même de chevaux avant d'y arriver. Le garde s'est laissé retomber sur la banquette de cuir et, presque gêné, s'est décidé à dire à ses prisonniers - c'était un tendre, après tout -, qu'on ne les conduisait pas à Paris, ni à Versailles, mais à Sceaux, au château du marquis de Seignelay, le fils de Colbert. Oui, ils avaient occis deux Anglais entre Tours et Poitiers, et seul, un imbécile aurait imaginé que cinq jours après on les recevrait comme des invités dans un château : ils y seraient plutôt coffrés. Depuis ce petit matin du meurtre, en effet, autour du 31 janvier, des estafettes les suivaient à la trace, les devançaient ou, prenant un autre route, filaient à Versailles pour avertir la maréchaussée, ses prévôts et les services de la marine que le Canadien annoncé par le gouverneur de la Nouvelle-France était un voleur, un meurtrier de grand chemin. Le Sauvage ? Inutile d'en parler. On savait déjà, et mieux que d'Iberville, à qui on avait affaire. Aussitôt, d'autres cavaliers étaient partis de Paris à la recherche des deux lascars et les avaient arrêtés non loin

d'Orléans, la nuit du 5. On ne voulait surtout pas les voir à Versailles! Mais les noms de Seignelay et de Colbert, château ou non, ont redonné de l'espoir au marchand de castors. Que Seignelay fût prêt à les faire coucher sous son toit ou même à les interroger en personne, fut jugé de bon augure par ce monsieur Le Moyne d'Iberville qui pourrait enfin parler de ses frégates à trois-mâts avec le secrétaire de la marine en personne. Que de sombres lascars les eussent trahis et dénoncés, après leur séjour chez les vieilles courtisanes et les vieux reclus de la cour, au château de Blois, c'était une évidence qu'il faudrait prouver par une longue enquête, et il est hors de question que nous la menions dans un fiacre lancé à toute vitesse sur les routes cahoteuses du royaume. Son compagnon de voyage, prostré dans son coin de banquette, assis en sauvage, les fesses presque sur les talons, gardait son air immuable, sans craindre de céder ni au *brimbement* - que ce mot soit du XXe siècle ou non - ni aux cahotements du fiacre qui continuait sa course au milieu des forêts blanches de la gelée du matin, raides de froid, stupéfaites de voir en route pour un week-end au château de Sceaux, un malandrin, sinon un audacieux forban, l'envoyé insolite du gouverneur de la Nouvelle-France et un Iroquois condamné aux galères.

II

Qu'en penses-tu, Monéglise ? L'Iroquois regardait tout autour de la chambre, toujours aussi muet. Le Moyne d'Iberville, couché dans l'autre lit, s'attendait à un cachot, une cave avec des barreaux ou quelque réserve

pour les légumes, derrière les cuisines, avec des pommes pourries et du vieux tabac des îles. Ça aurait pu être une glacière, aurait rajouté Monéglise. Sans oublier des fers aux pieds pour moi, le Sauvage.

- Tiens! Tu peux encore parler ?

Il ne l'avait pas entendu depuis qu'ils s'étaient enfuis en pleine nuit de chez les van den Berg à Orléans. Il a essayé de savoir comment il se sentait. Rien. Quelle mouche t'avait piqué, pour te déshabiller comme ça, et te mettre à faire des passes un peu trop raides - personne n'a voulu m'en dire plus - avec les enfants des Berg... ? Monéglise a surgi des couvertures, tout habillé - il n'avait pas voulu se coucher nu -. Il a sauté sur Pierre Le Moyne et l'a tenu si longtemps, les deux mains à sa gorge, qu'on l'aurait cru mort, étouffé par son complice. Belle façon de remercier le ministre Seignelay qui les avait quand même logés à l'étage, dans une chambre sans barreaux. Oui, dans une dépendance du château, mais pas dans un cachot, encore moins une glacière, et un valet avait fait du feu, et un des gardes leur avait gentiment souhaité bonne nuit, avant de faire les cent pas devant leur porte, et même que les fenêtres à deux battants étaient grandes ouvertes. Bien sûr, un peu plus loin dans la cour, deux soldats, à moins que ce ne soit des archers du guet rattachés au bourg du château, montaient la garde devant un feu, mais ce n'était pas la prison de Québec... Ces tentatives, éculées, de décrire l'ambiance seraient-elles passées par la tête de l'étranglé ? Il aurait aussi suggéré à son ami sauvage que cela valait mieux que de passer la nuit attachés par des Iroquois à des

troncs d'arbres, torturés par leurs fils qui s'amuseraient à leur glisser des braises sur la peau, à les aveugler avec de la cendre chaude qui s'infiltrait sous les paupières, sans le secours des larmes pour les déloger, sans pouvoir y porter la main, un doigt, une jointure. Ils auraient les mains liées autour du pieu qui leur passe entre les omoplates, raidit la nuque, rentre le menton dans la gorge. Ce n'était pas vrai que de voir les étoiles dans le ciel, apaisait les souffrances... Ils avaient souvent fabulé, et comparé leur belle et riche misère aux supplices racontés par les jésuites ou leurs parents; c'était là, des tortures que pouvaient inventer au nom de la foi des cardinaux ou des hommes stricts à la Tartuffe, sinon des soudards sans foi ni loi, mais pas des Sauvages vivant à moitié nus dans la belle nature du bon Dieu... Enfin, le Sauvage en eut assez. Il a desserré l'étreinte et s'est relevé. L'Homme blanc a toussé, s'est frotté le cou, s'est assis en s'appuyant sur un coude, s'est recouché, les bras autour de la tête, s'est levé, a marché jusqu'aux fenêtres pour prendre de grandes bolées d'air et, revenu au-dessus de Monéglise qui s'était allongé sous les couvertures, il l'a giflé à deux reprises, sinon à trois ou quatre, et il est retourné dans son lit. Ils n'ont plus bougé. Quand la sentinelle a entrouvert la porte, les illustres consignés dormaient à poings fermés.

III

Ils ont évité l'humiliation de se retrouver à la cuisine, encadrés par les sbires au grand nez. On leur a servi le déjeuner dans la chambre. À moins qu'on ait voulu marquer leur état de proscrits coloniaux, ce qui

expliquerait les éclats de rire et les jurons inconnus qui leur parvenaient du rez-de-chaussée, où les valets et les servantes devaient s'en donner à coeur joie. On leur avait apporté du pain en quantité, un litre de vin, une omelette et un poulet rôti sans doute réchauffé, mais encore plus croustillant, comme les aimait d'Iberville. Rien d'un menu de forbans, tenus au bout de la fourche. Le seul problème, du moins pour le marchand, était l'absence de couteau - oubli ou précaution? -, et c'est les mains poisseuses d'omelette baveuse et de graisse de poulet qu'ils se passaient la jarre de terre cuite et s'arrachaient les morceaux de pain comme les affamés qu'ils étaient. Arrivés la veille au soir, quand les cuisines étaient fermées, ils n'avaient rien mangé depuis les quelques châtaignes qu'on leur avait lancées dans le fiacre, à l'heure du midi, ce fameux vendredi de février 1688. Ils avaient tout dévoré, et attendaient depuis un bon quart d'heure, quand une jeune femme, les yeux baissés, leur a apporté une *chaudière* d'eau, une grande bassine et des serviettes grises; elle était accompagnée d'un gros valet, l'air bourru, qui a examiné les reclus de haut en bas. Elle a déposé le seau et la cuvette par terre, les linges sur le rebord d'une fenêtre. Ils sont ressortis avec les plateaux du déjeuner sans dire un seul mot, eux non plus. La porte refermée, les ablutions ont été faites dans un profond silence. De généreuses ablutions. Le visage. Le torse nu. Monéglise s'était retourné face au mur. Elles n'ont inondé, après tout, qu'un sol de bois brut qui n'avait pas encore de parquet et des murs lambrissés de lattes qui n'étaient pas plâtrées. **S'il ne se passe rien, les**

choses parlent et les hommes, qui ne les ont jamais regardées, sont fascinés et retrouvent un regard sauvage. Quand le gros valet est revenu, une heure avait passé. Il a jeté les eaux usées par les fenêtres, lancé les serviettes mouillées dans la chaudière qu'il avait retournée au milieu de la bassine et fait signe à d'Iberville de le suivre. Il a repoussé Monéglise qui s'apprêtait à les accompagner. Le marquis voulait parler au Français, et non au Sauvage. Le Moyne a eu beau protester qu'il avait l'accord du gouverneur du Canada pour amener l'Iroquois, cela n'a servi à rien. Il a demandé de s'entretenir, seul, avec l'Iroquois, Il n'en était pas question. Le ton a monté. La sentinelle, armée, est apparue dans l'embrasure de la porte. Il ne fallait pas empirer les choses; il s'est exécuté. On entendait leurs pas s'éloigner sur les dalles du couloir. Quelqu'un, sans doute le garde, a tourné deux fois la clef dans la serrure; il a vérifié que la *barrure* était efficace, et à leur tour ses bottes ont résonné sous les hauts plafonds. La grande maison est devenue silencieuse. Monéglise n'entendait plus rien, ni bruit de voix, ni chansons, ni choc de chaudrons sur les éviers de pierre. Il a sauté sur l'allège d'une fenêtre; il y est resté quelques secondes, à peine accroupi. Il n'y avait personne dans la cour. Le feu de la veille n'était plus qu'une tache de cendres noires sur le gravier. Il a sauté. Sans bruit.

IV

Il devait être autour de midi quand, après deux tours de clef, l'envoyé du Canada s'est montré, tout souriant. Sa déconvenue fut de taille. Le

gardien était terrorisé. La porte n'avait pas été forcée; il ne pouvait avoir sauté par la fenêtre, c'était trop haut, et des gardes faisaient le guet. D'Iberville savait que ce n'était pas si haut, un étage; il a indiqué au jeune homme les traces de pieds nus, bien visibles au bas de la fenêtre. Mais pourquoi lui faire ça, quand tout est réglé.

- Croyez-vous qu'il s'est enfui au Canada?

Il eut l'envie de lui sauter à la gorge. Il a plutôt pouffé de rire. Ce garçon avait l'air trop naïf ou trop *naturel* pour ne pas partager le désir fou d'un Iroquois, de retrouver son pays en sautant par la fenêtre, même si un océan l'en séparait. Sur les entrefaites, sont entrés les sbires. Ils venaient prendre congé; ils avaient appris par un secrétaire du secrétaire à la Marine qu'il y avait eu confusion. Monsieur le Canadien et son Sauvage étaient libres. Des émissaires anglais avaient arrêté les auteurs de l'abominable fait d'armes, qu'on appelait le crime des fourrés de la région de Tours; conséquences d'une rixe, deux ans auparavant, dans les neiges de la baie d'Hudson, quand les Anglais avaient été attaqués et délogés par vous, monsieur le commandant. Une lutte à mort qui a trouvé son dénouement dans le crime des fourrés de la région de Tours... D'Iberville ne les écoutait que d'une oreille, une incrédulité moqueuse sur ses lèvres, tout en jouant l'intéressé avec des questions qui ne menaient nulle part. Quand on lui a demandé où était son Sauvage, il a hésité. Un vent froid s'est engouffré par les fenêtres. Monéglise était parti se promener dans le parc. L'immense parc du château. Avec l'assentiment de Seignelay. On le

retrouverait dans cette direction. Il montrait le midi. Mais demain, c'était dimanche. Il fallait reprendre la route. L'un habitait au nord de Paris, l'autre avait une affaire à régler chez des valets d'écurie...

- Partez donc puisqu'il le faut!

L'envoyé du gouverneur de la Nouvelle-France reprenait du poil de la bête. Un moment d'embarras. Les sbires préféraient leur rôle de la veille. Ils ont pris congé. En silence.

Et maintenant, Monéglise. Pourvu qu'il ne soit pas allé aux écuries! D'Iberville a fourragé dans ses bagages et il en a sorti des pièces de monnaie qu'il a tendues au jeune valet.

- Si tu le retrouves, tu en auras encore plus.

Pour sûr, il n'en était pas question. Il s'occupait des bagages des invités de monsieur le marquis. Pour sûr, deux d'entre eux étaient arrivés; il fallait les mener au petit château, monter les bagages dans les chambres et deux ou trois autres étaient pour sûr sur le point d'apparaître, au bout de la grande allée.

- Eh! bien, justement. Va voir dans le parc, s'il y est.

Mais la grande allée, pour sûr, c'était là, à droite, de l'autre côté de cette aile du château; on ne la voyait pas de la fenêtre. Et le parc, c'était ailleurs, tout autour. Pour sûr, il y avait partout du parc. C'était sûr. Monsieur le verrait sur l'heure. Mais, bon Dieu, qui te dit que cet imbécile n'est pas allé du côté de ta grande allée? Le valet ne l'entendait pas ainsi. Votre ami du Canada fuyait. Quand on fuit, on évite les endroits où il y a

des voitures, on se sauve par les jardins, les forêts... Non ? Pour sûr, que monsieur partageait son avis. Ce jeune homme était décourageant. Les pièces de monnaie ont repris le chemin du sac.

- Laisse faire. Pour sûr, que je m'en occupe.

Et d'Iberville a sauté par la fenêtre. Le jeune a hésité. Il s'est approché du sac et l'a regardé longtemps. Il a tendu la main et, pour sûr, au même moment un rayon de soleil a percé le brouillard qui régnait depuis le matin. Un peu de chaleur sur ses doigts blonds... Il a viré de bord, et refermé la porte à clef.

V

Le Canadien s'est retrouvé devant des haies, devant des murets qui au matin, vus d'en haut, paraissaient les bordures en relief de parterres qui se partageaient en allées couvertes de gel et en parties gazonnées, devant une rotonde surmontée d'une coupole. Des arbustes et des remparts lui cachaient la vue. Il a aperçu ce qui devait être les écuries, mais il a pris sur sa gauche, contourné le château pour se trouver devant la façade qui donnait sur d'autres jardins à perte de vue avec de grands bassins, vides. Il restait là, sans bouger, devant ces morceaux de terre grasse, découpés au cordeau, dégagés de la forêt qui les entourait. Comme à chaque fois, cela lui paraissait immuable, étalé comme les jupes d'une princesse endormie, non loin de son tombeau. Un personnage vêtu de noir venait vers lui. Il a pensé aux sbires, mais ils étaient partis, et bien partis. Cet homme était plus gras. Dans son allure gravissime, transperçait pourtant un désir de

grâce qu'il n'avait pas ou n'avait plus. D'Iberville a ressenti - l'air du temps ou les coups du destin qui lui tombaient dessus depuis vingt-quatre heures - qu'il ferait les frais de cette assurance presque princière, de cette conviction de plaire à tous, au point de ne pas se formaliser d'être impoli, et même brutal. On avait tellement de piquant! Mais pourquoi ces habits noirs ? Il en voyait partout. Plus bas, une longue allée bordée d'arbres tristes, à l'écorce mouillée. Encore plus loin, il a cru entendre couler de l'eau. Monéglise devait être de ce côté. L'homme en noir s'était arrêté, et le regardait approcher. Quand il arriva à sa hauteur, sans façon, et comme s'il le prenait de haut, le petit homme - oui, il était plus petit qu'il l'avait cru, avec sa démarche sautillante - pointa le bout de sa canne presque sous ses pas.

- Dites-moi, monsieur qui avez l'air si fier, presque beau sous votre souquenille, cherchiez-vous quelqu'un qui soit d'une allure encore plus romaine que la vôtre?

Peu importait que d'Iberville prît ces flatteries pour un reliquat de la vieille politesse française, dont sa mère et mademoiselle Jeanne Mance avaient pu lui rabattre les oreilles, et encore moins qu'il y attachât quelque importance ou n'y vît que poudre aux yeux. Comme souvent, il se mit au diapason. Monsieur de Seignelay l'avait entretenu, la matinée durant, de ses voyages en Italie. Rien d'étonnant à ce qu'il soit devenu romain. L'homme en noir, lui non plus, ne se laissa pas démonter. Il retira le bout de sa canne, qui était presque sous les souliers gris de poussière du citoyen

romain, marqua un moment d'hésitation, projeta la pointe de la canne dans sa main gauche - il tenait encore le pommeau dans la droite - et s'étirant les bras, sans raison, comme s'il s'appuyait sur une barre, il a dit, avec un sourire de chanoine égrillard, qu'il s'appelait Jean. Moi aussi, j'aime parler de l'Italie avec le secrétaire à la Marine dans son château de Sceaux. Avant que d'Iberville ait pu reprendre la parole ou même tenter de le faire, il a voulu savoir, de toute urgence, si l'héritier d'un corps de Romain était à l'Orangerie du château, ici, il y avait trois ans, quand Jean Racine et Lully avaient présenté au roi *l'Idylle de Sceaux*... Non, il n'y était pas, il n'avait pas eu ce bonheur ou cette faveur. Il se pouvait que ces deux mots eussent été dits en même temps par l'un et l'autre, corrigés par l'un ou l'autre ou suggérés par un je ne sais quoi de brouillé ou par un pli de la bouche qui aurait laissé croire que l'autre allait être prononcé. Quelle importance ? Jean, de son prénom, s'approcha du visage et du corps de son interlocuteur, laissa tomber le bout de sa canne presque sur le pied d'icelui et lui prenant le bras, comme s'il eût été un vieillard égrognant, a dit qu'il y avait au bout de cette allée, là, devant nous, au bord de la première cascade qui sourd de terre malgré la froidure de ce jour de février, le dieu Mars fait homme, mais déguisé en porcher d'Ulysse... D'Iberville s'était échappé. Je n'aurais pas dû employer le mot de porcher, dit tout haut Jean, l'air attristé. Et il enfla la voix jusqu'au cri pour demander à ce curieux romain descendu du ciel s'il courait après Pylade ou Patrocle. À moins que ces bois enchanteurs, se serait-il dit en marmonnant, n'aient secrété

Oreste ou Achille pour punir les humains de vieillir et... Il parlait maintenant à un jardinier qui passait avec une brouette chargée de petits arbres fruitiers, maigrelets. Il les déménageait de l'orangerie vers le château. Jean le Noir savait que ce pauvre garçon ne connaissait rien d'Oreste ni d'Achille, mais il ne se pouvait pas qu'il ne sût qui étaient ces êtres étranges déguisés en gens du peuple ou ces paysans à demi métamorphosés en gladiateurs qu'il rencontrait là, tout à l'heure, l'un après l'autre... En effet, il le savait, a marmonné le jeune homme. Des gens du Canada. Ils voulaient tuer des Anglais, mais des brigands leur sont tombés dessus et les ont tués. Mais ils sont en vie, les Canada! Ce n'est pas un fantôme que j'ai vu passer dans les jardins. Le jardinier a repris les bras de sa brouette et haussé les épaules. Il n'était pas fou. C'étaient les Anglais que les brigands survenus, avaient tués. Mais de nos jours on ne tue pas les Anglais, mon cher garçon. Leur roi est catholique. Pas pour longtemps! a répliqué le naturel, déjà loin, d'un ton nasillard. Il n'étonnera personne que Jean, le noir, a traité ce valet de coquin, de huguenot déguisé, de ces écervelés qui en savent toujours plus long que leurs maîtres. Il s'apprêtait à le poursuivre, les bras levés dans un ciel qui s'était couvert depuis longtemps, quand il s'arrêta net, du corps et de la voix, sous le coup d'une inspiration. Ces Romains du Canada, c'était l'Amérique... Il avait rencontré, de ce pas, deux hommes du Nouveau-Monde! Il se mit à murmurer des mots incompréhensibles, sans suite, pour tout à coup leur trouver des points de suture et les expectorer de sa voix tantôt profonde,

tantôt trop claire, *comme le merle qui suit son idée en ses espèces de couplets soudains*. Les hommes du Nouveau-Monde... Ils se présentent dans les châteaux avec une souquenille, ils ne voient plus les gens tels qu'ils sont et vous regardent comme si vous deviez un jour franchir les mers et découvrir, là-bas, les graves choses infinies qui s'y passent, quand ici il ne se passe rien. Il fut interrompu par d'Iberville, revenu à la course, qui le somma, sans plus, d'aller quérir les capots bleus que son ami et lui avaient laissés dans la chambre sous les plâtres de l'aile nord. Il est reparti. Jean le Noir ne s'en étonna pas le moins du monde. Il s'est dirigé vers le château, non sans se retourner et crier à cet homme nouveau, qui disparaissait sous des arbres, de lui dire son prénom...

Pierre!

Ah! bon. Pierre...

Et d'un bon pas, puis à la course, il a rejoint le jardinier pour lui transmettre les vœux de monsieur Pierre, qui voulait leurs deux capots bleus. Il ferait bien d'abandonner *in situ* sa brouette et d'aller les quérir sur-le-champ. Le valet ne disait mot et continuait à pousser ses petits arbres qui dodelinaient de la tête au-dessus de la roue. Jean a répété deux, sinon trois fois, les ordres du Canadien, un invité du marquis. Il faisait froid, il était urgent que ces jeunes hommes se protègent de l'humidité et du froid persistants... Le coquin de jardinier tourna à angle droit comme une marionnette et tournant le dos au château s'est engagé dans une allée de gravier presque sec, entre des pièces de gazon encore vert malgré ces

jours d'hiver. Il a lancé au gentilhomme qui le poursuivait de ses alarmes qu'il n'était pas celui qui devait de-ci de-là colporter les effets de ces beaux messieurs à travers la nature, que si monsieur Jean voulait tant les connaître - ça crevait les yeux -, qu'il aille lui-même quérir les manteaux qui les tiendraient au chaud et, de son côté, il essaierait de tout savoir sur les jeunes hommes du Canada. Monsieur Jean en a eu le souffle coupé, mais sa petite mort fut brève. Il a cessé sa poursuite et avant de s'exécuter, il s'est donné le plaisir de s'exclamer que jamais, au grand jamais, on ne l'aurait traité de la sorte à Chantilly, chez le prince de Condé. L'autre a répondu quelque insanité qu'un coup de vent a emportée beaucoup plus loin, vers des terrasses en cascades où de l'eau, encore là, en plein hiver, coulait, assez abondante. Elles étaient bordées d'animaux sculptés dans le marbre, dont la bouche crachait une eau glaciale. Monéglise, assis sur la patte d'un lion, n'a pas bougé, quand Pierre, qui l'avait rejoint en traversant une partie du parc plantée d'arbres, chevaucha le lion et entreprit de parler avec des tournures et un ton de voix auxquels il ne l'avait pas habitué.

VI

De la façon la plus naturelle au monde, le marquis m'a parlé des étendues infinies de nos arbres qui n'auraient de cesse de border les rives des rivières et du fleuve, au point que des soldats ou des gardes de la marine auraient imaginé, à la tombée du jour, y mettre le feu pour voir un paysage différent, une perspective nouvelle du Nouveau-monde, et pour

Seignelay, c'eut été voir un peu de ces mers de l'Ouest dont on lui a tellement rabattu les oreilles quand il était enfant, que, la nuit, elles peuplaient ses rêves. De tels rêves, selon lui, nous permettent quelquefois - écoute bien cela - de supporter la réalité qui nous entoure, invisible à force de s'imposer, toujours la même... Pris au dépourvu, ne sachant trop que dire, j'ai évoqué l'automne. C'est différent. Il y a les couleurs. Il a répliqué - il a toujours une réplique - qu'ici aussi, il y avait le jaune des feuilles, avant qu'elles ne tombent, et de nouveau, ce fut à mon tour, et j'ai retrouvé une façon de parler que j'avais entendue chez les femmes de mon enfance et chez un jésuite qui voulait être capitaine de vaisseau, durant un de mes premiers voyages en France. J'ai prétendu qu'il suffisait d'un peu de rouge, pour que la forêt, quand elle le veut, soit elle aussi de la lumière. D'immenses échardes d'espace éclatent et fendent la terre en d'immenses tranchées, comme l'étrave d'un navire fend la mer... Cet espace déchiré, j'aimerais l'avoir dit. On raconte que vous ne parlez pas beaucoup, monsieur Le Moyne d'Iberville, mais vous savez vous faire écouter. Ce navire en marche avec les forêts me rappelle une toile dans une église d'Italie. Mon père m'avait envoyé faire un voyage en Italie. J'avais vingt ans... Vous connaissez l'Italie? Alors, j'ai dit que je connais un peu la France. J'ai fait des voyages sur les eaux qui creusent des galeries à travers les savanes et les forêts du Canada. Du nord au sud, de l'ouest en est, et j'ai vu aussi la baie d'Hudson. Vous dites cela, comme Agnès, dans *l'École des femmes*, quand elle raconte à Arnolphe, pour ne pas dire autre

chose, que le petit chat est mort. Je n'ai pas vu cette comédie; une amie à Beauport - c'est près de Québec - l'a vue, lors d'un voyage à Paris. Se pourrait-il que je l'aie rencontrée? Chez les Buade de Frontenac, peut-être. Cela est possible... Vous avez nommé le comte de Frontenac, il m'a parlé de vous à peu près dans les termes de Denonville dans sa dernière lettre... Attendez que je la retrouve - je l'ai apportée de Versailles avec moi, bien entendu; nous sommes très vigilants quand il s'agit de la Nouvelle-France; nous sommes toujours un peu, ici, n'est-ce pas, sous l'oeil scrutateur de monsieur de Callières, le frère du gouverneur de Montréal -, ah! la voici, et je lis que vous êtes, je cite, *un très sage garçon entreprenant et qui sait ce qu'il fait...* Vous me permettez un petit pamphlet, fait sur-le-champ, sans prétention et même en rougissant, comme les jeunes filles de 13 ou 14 ans quand elles ont enfin dit ce qui leur brûlait la langue depuis deux ou trois minutes ? Vous ne dites rien, vous y consentez donc. Ce qui me brûle la langue, c'est vous réciter sans prétention, bien sûr, deux quatrains, à la condition toutefois que vous n'y preniez point garde, et que vous ne soyez point mari de leur méchanceté, si jamais ces huit mauvais vers étaient méchants! Je les dirais comme ceci.

Oui, il sait ce qu'il fait,
Oui, il a sage allure,
Mais ranger sa voilure
Serait d'un bel effet.

Sur le terrain des vaches,
En accostant au port,
S'il quittait sa bravache

Serait d'un bel effort.

Vous me paraissez mari, plus que je ne l'aurais voulu. Vous m'en voulez. Vraiment, m'en voulez-vous ? Que vous dire, monsieur le secrétaire ? À cheval donné, on ne regarde pas la bride. Je devrais rire jaune, monsieur d'Iberville. Le cheval donné, ce serait le navire promis, et la bride dont vous faites peu de cas, serait les facéties d'un secrétaire de la marine ? Rien trouvé à répondre et lui, il a dérivé sur ma jeunesse, où bien sûr il retrouvait la sienne, mais qu'il a mise à profit pour se moquer de mon nom, et de mon père qui aurait eu la fibre aristocratique ou de nobles visées pour accoler à tous ses fils une particule et des noms de bourgs perdus. Je ne sais pas moi-même où il les trouvait, si même ils existent, alors, j'ai tout mis sur le dos de ses mauvaises fréquentations avec des jésuites de petite noblesse ou d'origine écossaise. À force de leur parler, vous savez, il a pris leurs tics, leurs tournures de phrases... Oui, oui, j'ai compris, a-t-il dit. Je crois que j'en avais trop dit. Son *j'ai compris* voulait dire *n'en dis pas trop, mon bonhomme!* Ce qui ne l'a pas empêché de se noyer avec délices dans le récit de son voyage en Italie. Je n'ai jamais dit cela à mon père... Quand il m'a envoyé en Italie, j'avais vingt ans. Je devais presque à chaque soir, avec l'aide des deux messieurs qui m'accompagnaient, lui faire le compte-rendu - et vous me pardonnerez la longue énumération qui me sert, en somme, d'exutoire - donc, le compte-rendu des ports, des villes, des châteaux, des églises ou des monastères que je visitais, décrire leur architecture, leur mobilier, les tableaux, les

ateliers, les objets d'art et surtout leur armement, les fortifications, les navires avec leurs canons et leur gabarit. Cependant, je ne disais rien des conversations que je tenais à cheval, en voiture, en bateau ou durant les interminables repas auxquels j'étais convié pour la simple raison que j'étais le fils du principal ministre du roi de France, celui qui dix ans auparavant avait fait mettre sous séquestre... Ah! pourquoi rappeler ces mauvais souvenirs. Je n'avais alors que dix ans. Je crois que personne ne le croirait, si vous le répétiez. J'ai assuré monsieur de Seignelay que j'avais en horreur les ragots. D'ailleurs, j'en étais déjà victime, comme de calomnies, de médisances, et je n'ai pas manqué d'ajouter, comme j'ai appris à le faire, que j'oubliais sur-le-champ ce que j'apprenais dans les châteaux. De toute façon, a-t-il tenu à préciser, presque de guerre lasse, personne ne dit plus rien sur le climat de liberté frondeuse auquel j'ai fait plus ou moins allusion : une série de malversations opérées par un nommé Foucquet. Une atmosphère délétère à laquelle mon père, Jean-Baptiste Colbert, a su mettre un frein en 61. Dix ans plus tard, en Italie, pour rien au monde, dans mes messages quotidiens, je n'aurais rapporté à mon père les remarques peu amènes dont il était l'objet. Elles étaient souvent l'occasion pour moi, et je l'attribue à mon jeune âge, de répondre du tac au tac ou de faire de malheureux jeux de mots que je croyais des mots d'esprit, ce qui m'a valu, et c'était de bonne guerre, de vertes répliques. Je dis cela, croyez-le bien, non pas pour réprover les fautes de tact que vous auriez pu avoir, mais au contraire mettre au grand jour mes propres

erremments de conduite qui hélas! me persécutent encore, et surtout pour vous confier que de telles expériences m'ont préparé à savoir être beau joueur et prendre comme une peccadille les piques que l'on me ferait avec humour, tout comme je m'attends à ce qu'on fasse peu de cas des miennes...

VII

D'Iberville était *sous influence*. Dans sa tête persistaient le souvenir et souvent des morceaux, des phrases mêmes du monologue, à peine interrompu, que lui avait tenu Jean-Baptiste Antoine Colbert, marquis de Seignelay, dans une grande pièce dont les fenêtres avaient été barricadées pour l'hiver, sauf deux ou trois libérées de leurs planches et entrouvertes pour voir le jour. Elle était à peine meublée d'un bureau, de quelques chaises, d'une ou deux bibliothèques. Cette atmosphère de renfermé et ces zones d'ombre découpées par des pans lumineux, traversés de courants froids malgré les deux foyers allumés, se disputaient dans sa mémoire à des phrases, à des blocs d'arguments, les uns plus colorés, plus romanesques, qui flattaient son orgueil, et d'autres moins brillants, où son hôte ressassait ce que le jeune Pierre Le Moyne ne savait que trop pour l'avoir vécu, et qu'il aurait aimé voir disparaître dans les brumes de la forêt entourant le lion de marbre qu'il chevauchait, effleurant par moments la surface de l'eau qui de cascades en cascades courait à sa fin. Il ne cessait - du moins, on l'imagine - de reprendre une idée, élaborée dans une seule et longue phrase qui lui avait fait plaisir, et qui depuis quelques

minutes faisait de lui, ce qui n'était pas pour lui déplaire, un homme plus sauvage que son ami iroquois toujours assis, plus bas, sur les pattes de l'animal. Était-il encore français, quand Jean-Baptiste Seignelay s'étonnait de ses façons de faire la guerre ? Vos guerres, au Canada, vos expéditions guerrières sur des fleuves et des rivières toujours recommencées, au milieu de forêts et de déserts lointains, ressemblent à des voyages de légende où ce qu'on cherche à prendre et à tuer apparaît toujours hors de portée, pour ne l'obtenir qu'à la fin, en quelques minutes, des minutes miraculeuses ou héroïques, qui sont le fruit de stratagèmes, comme celui de rendre muettes les bouches de vos canons en les bourrant de mottes de tourbe, ou de mener vos attaques au point du jour, toutes voiles dehors, les mèches des mousquets ou des fusils déjà allumées, quand l'ennemi est endormi ou en le surprenant, quand il se croit invisible, en sécurité au bout du monde, comme si vous décidiez, pour le plaisir, de lui faire une fourberie ou de l'effaroucher, parce qu'il ne vous aurait pas salué comme vous l'auriez voulu... Légendes ou pas, le marquis avait au moins lu, et su, que ses attaques avaient été victorieuses. Mais, hélas, de cette confrontation entre les deux hommes, de ces groupes de mots, de ces phrases revenant à la surface que d'Iberville se répétait malgré lui, il en émergeait d'autres qui reprenaient une sorte de reproche ou même de condamnation qu'il aurait préférée ne pas entendre. Il avait appris, oui, que le marquis avait douté de lui, de façon presque fatale, et ce discours avait comme imbibé sa mémoire d'un fatras pénible à lire, mais de telles embûches forcent

l'imaginaire à se dépayser et à trouver naturelle un langage qui s'inscrit, comme à force d'intelligence et de mimétisme, dans l'univers des châteaux au XVIIe siècle français. Vous savez, disait Seignelay, et cela m'a pesé longtemps, tout le temps que j'ai passé avec sa Majesté, hier, vendredi, durant l'après-dîner. Cela me pesait au moment même où je la priais de m'accorder vous donner le navire que Denonville, à Québec, et son intendant Champigny me supplient depuis des mois vous réserver pour la défense de ces ballots de fourrure qui attendent dans les glaces d'être emportés, et ainsi marquer votre triomphe et celui de nos commerçants, sur nos amis anglais qui n'ont toujours songé qu'à vous ravir les préférences que les Sauvages du Saint-Laurent et ses affluents ont pour vous, je le sais par les rumeurs qui circulent. Des préférences que manifestent aussi d'autres peuplades de par le Nord jusqu'aux confins de la mer de l'ouest, cette mer et son passage dont vous êtes enivré en secret - je le sais encore -. Ces demandes de voiliers qui, si on vous écoutait, sortiraient tout armés de la tête de Jupiter, ont été réitérées par Denonville et Champigny dans des messages qui ont fait la traversée en décembre avec vous. Et pourtant, pendant que je déroulais mon plaidoyer en présence du roi, je doutais de vous parce qu'un grand escogriffe, cet escroc dont vous avez contribué à l'arrestation avec un brio dont vous me voyez ravi - vous le savez maintenant -, ce Fardoile du château de Blois vous a accusé d'avoir tué deux envoyés anglais sur les terres de France. Je savais déjà cette issue mortelle par des courriers de la maréchaussée, mais les

prétentions vengeresses de ce Matamore ne pouvaient pas ne pas troubler le secrétaire à la Marine, surtout au moment où il obtenait l'octroi de votre navire, d'autant plus qu'à la même heure l'imminence de votre condamnation allait flétrir à jamais votre réputation de jeune lieutenant - entre nous, dans les colonies on devient lieutenant d'étrange façon -. Hier, après-dîner, à Versailles, je ne donnais pas cher de vous, comme on dit chez nos gens, de vous, un lieutenant qui devait prendre en charge les destinées militaires, sinon politiques, de cette flûte que, je vous en ai confirmé la nouvelle, j'ai obtenue de Sa Majesté. Votre partance de la Rochelle pour Québec à la fin mars devenait de plus en plus improbable, au point que je me voyais sous le coup d'ordonner au capitaine de votre vaisseau, de mettre le cap sur Saint-Domingue ou vers le Siam... D'Iberville allait se lever, le prendre à la gorge, mais le marquis avait tout prévu. Il a suffi qu'il lui dît sa surprise de le voir en état de furie, pour qu'il se rasseie. Oui, ces marquis ont le don..., non, ils possèdent le tour diabolique de me calmer. Je vous vois impatient, qu'il a dit. Rassurez-vous. Vous avez retrouvé, aujourd'hui, la confiance que je vous prêtais en lisant les lettres que les représentants du roi m'écrivaient et je vous l'accordais encore plus volontiers en parcourant le mémoire du chevalier de Troyes sur votre expédition à la baie d'Hudson... Il parlait, il parlait dans cette odeur de renfermé qui imprègne ces châteaux, et il reconnaissait lui-même qu'il parlait trop. Je parle, je parle, répétait-il. Je sais que pour un esprit guerrier, et avisé, comme le vôtre, le résultat importe avant tout.

Mais quand vous allez guerroyer les Anglais - une guerre de commerçants, bien sûr -, vous ne pouvez savoir à quel point les états policés et administrés des rois, au lieu de reconnaître que vous guerroyez, considèrent que vous ne faites que de longs voyages où, à leur terme, vous jouez une tragédie en quelques coups de canons ou d'épée contre des gens qui ne savaient pas ou avaient oublié qu'ils étaient en guerre, même si nous sommes en paix, à ce qu'il paraît, avec l'Angleterre. Pardonnez-moi cette pique de fausse tragédie. Voyons cela, si vous voulez, comme un trait de notre caractère national qui nous fait considérer vos campagnes en barques et en traîneaux à chien comme des guerres sans armée dans des théâtres de verdure ou de glace. Mais nous étions presque cent soldats, monsieur. Et le fort Albany, nous l'avons investi avant que les Anglais ne baissent pavillon... Ne soyez pas en colère contre moi, et ne vous méprenez pas. Ce sont, j'oserais dire, des différences de caractères nationaux. Mes intentions ne sont pas de réduire à des enluminures de livres d'heures les faits d'armes que les Français et les Canadiens de monsieur de Troyes ont accomplis avec vous, pour le bénéfice de la France, du roi, et de la compagnie du Nord... Je ne cherche qu'à vous faire part de mon étonnement devant les récits de ces expéditions qui me sont livrées avec les lettres des intendants et des gouverneurs, et qui ont l'air de surgir des coulisses de l'Illustre Théâtre... Vous vous levez ? Venons-en donc au fait. Mais asseyez-vous, je vous prie... Tu ne me croiras pas, Monéglise. Je me suis assis, au cas où le cours de ses paroles

m'échapperait, et je me suis tu. Quand j'ai appris la mort - je suis sûr qu'il a dit la mort et non l'assassinat des deux Anglais même s'il savait que j'en étais l'auteur avec toi, l'Iroquois -, ma première idée fut de sauvegarder la mission, et l'avenir de votre compagnie..., la compagnie du Nord dont vous êtes un des membres. Ce n'est pas moi qui vous reprocherai de défendre les intérêts de votre commerce, en défendant la France et le roi contre les prétentions et les exactions des marchands anglais qui, en travaillant pour leurs intérêts, n'ont pas à l'esprit le souci de préserver et d'enrichir l'alliance de leur roi catholique, Jacques II, avec Sa Majesté qui, pourtant, souhaite un partage équitable entre les marchands des deux pays, en autant que la vraie religion l'emporte sur la prétendue religion réformée, celle des huguenots, celle des parlementaires anglais. Vous le savez comme moi, et je ne m'étendrai pas davantage sur cette question délicate... Dans son esprit, la mission prévalait, mais il a ajouté qu'il avait pensé te condamner aux galères, et cette fois pour de bon. Là, je décidai de sortir sans dire un mot. Je me levai comme un ressort. Quand il me dit encore de me rasseoir, je pris le parti de rester debout, et remis à plus tard de prendre la porte. Rasseyez-vous. S'il ne l'a pas dit vingt fois, il ne l'a pas dit une seule. Rasseyez-vous. C'est un ordre, monsieur Le Moyne. Vous vous méprenez. C'était lui, ou vous. Il fallait qu'un coupable soit châtié pour satisfaire les envoyés de l'Angleterre, et aussi pour que justice soit faite. On ne tue pas les gens sans raison, du moins en France. Entre les deux coupables, c'est à vous que je réservais l'impunité. Nous pouvons

vous trouver des raisons pour avoir trucidé un Anglais après une année dans les neiges de la Hudson, à remettre en train ce que les Anglais avaient pris, pillé et voulu anéantir. Mais tuer la fille était indéfendable, surtout quand on est un Iroquois qui n'a pas de titre, que je sache, à venir en France pour se faire justice sur de purs inconnus et, par ailleurs, c'était rendre justice aux prétentions anglaises que de livrer le coupable, un coupable que vous avez vous-même, me dit-on, tiré de sa condition de galérien, avec les meilleures raisons du monde, mais j'imagine que s'il eut fallu, à Québec, qu'on vous refusât la grâce de l'Iroquois, vous auriez respecté la volonté du roi, accompli votre mission et préservé les intérêts de la compagnie du Nord... Monéglise n'est pas plus coupable que moi, dans cette affaire, si tant est qu'il y ait des coupables. Je n'accepte pas votre impunité, comme vous dites, et je demande un procès à la Rochelle, un procès devant les gens de la marine... Vous vous égarez, monsieur le lieutenant de marine. Je veux croire que vous êtes guidé par les plus hauts sentiments d'amitié qui puissent exister, je ne saurais en douter, et les Jean Talon, les François Callières, tout comme à Versailles les Frontenac, n'ont que des éloges pour votre père, sa famille et, selon les échos qui nous parviennent, pour votre facilité à vous faire aimer des Sauvages et respecter chez vos congénères. Je m'en tiendrai à ce qu'on m'en a dit. Et rasseyez-vous, je vous prie. Nous n'intenterons pas de procédure contre vous, et vous n'êtes pas coupable. Je sais que vous êtes depuis peu en instance de procès au Canada pour une affaire de fille, cela devrait vous

suffire, comme embrouillamini [le Robert indique, en effet, l'an 1688, pour l'apparition de ce mot dans les textes...]. Il savait aussi cela. Qu'il le sût, n'avait rien d'extraordinaire, mais s'en faire étaler les détails dans un de leurs châteaux a de quoi te mettre sur les épines, surtout que ces marquis ne se feraient pas poursuivre pour cette histoire de fille qui se serait entichée de moi, à ce qu'il a soutenu qu'on lui aurait dit, et qui attendrait un enfant. Il a même rajouté, que cette accusation d'une telle liaison impure hors mariage ne serait pas si mauvaise pour un homme seul, âgé de 26 ans, parce qu'ainsi, on le saurait attiré par le sexe faible ou du moins assez pour qu'il donne naissance à un enfant. Comme si j'avais le temps de les marier, faire des enfants et passer des années avec ces jeunes imbéciles de Français, obligés de faire la guerre, non pas dans des pays de légende, mais dans les neiges perdues des jésuites, sur des rivières de bons sentiments, nourris, engraisés par les prières de leurs familles aux airs benêts, qui n'arrivaient à rien en France, jusqu'à ce qu'on les aie convaincues de s'embarquer pour quelques louis. Ce n'est peut-être pas vrai, je le sais, mais en voyant ces airs de marquis, j'avais envie de le dire. Au fait, dit-il, on dit que vous avez le même âge que le dauphin, mais lui, né en novembre, tandis que vous, en juillet 61, le premier du mois. Moi aussi, dit-il encore, je suis né le premier du mois, mais en novembre, dix ans plus tôt que le dauphin et vous. Comme pour s'excuser d'avoir encore parlé de lui, le grand secrétaire à la Marine royale a remis au menu mes amourettes aux champs, une histoire que je saurais régler au Canada - il en

était sûr -, mais que je devais oublier, parce que monsieur le fils de Colbert avait quelque chose à me confier sur la façon dont je m'en suis tiré avec la justice, grâce à lui. Ses deux sbires m'ont menti, ce matin. Je te fais le procès-verbal de ce qu'il a dit. Ce matin, aux aurores, il faisait encore nuit, une estafette est arrivée à Versailles et on l'a renvoyée ici. Un tavernier de La Rochelle avait témoigné à Rochefort, devant le nouvel intendant, Michel Bégon, un mien cousin. Il avait entendu un marin anglais protester, et cela devant plusieurs témoins, qu'il aurait ma tête. Il se faisait fort de la poser là, devant eux, sur la table. Il les avait trop vus, vos beaux cheveux huilés, disait toujours le marquis, avec une huile que vous trouvez on ne sait où ni comment, même en vivant au bout du monde. Il les tremperait dans votre sang! Vous riez... Voici qui est mieux, monsieur d'Iberville. Parce que ce témoignage vous blanchit, en mon âme et conscience. D'un côté, c'est bien vous qui avez tué ce marin anglais, mais vous aviez aussi toutes les raisons du monde de tirer raison de lui. Il était enragé, me dit-on, d'avoir été mis sous arrêt à la baie d'Hudson dans un rafiote infect, alors, une fois qu'à cheval, il vous a cerné en territoire français, et vous savez la suite, il s'est précipité au galop avec une jeune fille à l'âme perdue, dans le but annoncé et juré de vous tuer... Vous deviez vous défendre, vous l'avez fait et votre Onontagué, Tsonnontouan par son mariage - je me suis renseigné - , vous a secondé de main de maître... Mais n'auriez-vous pas dû épargner la jeune femme ? Vous n'y allez pas de main morte avec les jeunes femmes, monsieur d'Iberville. Le feu de la risque ou la méprise

d'apercevoir dans sa tête bouclée, comme par osmose, la même audace à vous occire, la même détermination que le jeune homme, à vous percer de son épée ? On ne le saura jamais, mais le témoignage de ce tavernier, répété par ce messager, vous blanchit de tout acte sordide, fait dans un esprit de lucre ou pour le plaisir de faire mourir un ennemi... Et voilà, je parle, je parle... Il parlait, en effet. Cela devenait futile, et tu risques de ne plus rien comprendre aux événements, et leurs infinies variations. Une histoire pour effaroucher les enfants. Elle cadre bien avec ce que serait, selon les gens des châteaux, le monde enchanté de nos expéditions. On se contenterait, assis sur des coussins, de remonter des rivières durant des mois jusqu'au partage des eaux et à la va-comme- j'te-pousse on en redescendrait d'autres jusqu'à des mers prises dans les glaces où il suffirait de faire quelques pas pour buter sur des monceaux de fourrures. En somme, ils nourrissent les légendes qu'ils se racontent dans des bureaux aux fenêtres barricadées pour l'hiver. Et ce n'est pas fini. J'ai appris que les faits différents, mais tout aussi mensongers, que m'avaient racontés ses sbires, ce matin même, avaient été inventés par le fils de Colbert lui-même, en tout cas selon sa propre version. Imaginez-vous donc, me dit-il avec son air de plus en plus courtois, que je me doutais que vous n'aimeriez point cette idée d'envoyer votre ami aux galères, et j'avais déjà tout prévu, comme dans une comédie. J'aurais aimé écrire des comédies. Vous savez que j'ai connu Molière ? J'avais à peine vingt ans quand il est mort. Je n'ai jamais su ce que mon père en pensait. Il aimait mieux les

châteaux et les peintures, que tout ce qui parle, qui bouge ou qui chante... Je me disais donc que cet escroc du château de Blois - qu'il ne faut pas oublier dans le tome I de vos infortunes -, s'il continue à dire qu'il vous a vu vous battre avec les deux Anglais ou qu'on lui a rapporté des échanges de coups de feu, il faut le persuader que ce n'était que de l'esbroufe, une parade entre deux ennemis qui ne voulaient que s'échauffer pour resserrer les liens qui se créent presque toujours, m'a-t-on laissé savoir en Italie, entre les vainqueurs et les vaincus après les combats, et que vous alliez reprendre raison quand, sur les entrefaites - voici ce que j'ai inventé -, sont intervenus des brigands. Et que font les brigands ? Ils mettent les Anglais en fuite, mais ils n'ont pu vaincre votre résistance, et à leur tour ils ont pris la fuite. Que pensez-vous qu'il arriva ? Ils ont retrouvé les deux Anglais dans une savane, cachés dans un fourré, et ils en sont venus aux mains. Et vous savez par les sbires que ces méchants brigands, les *dei ex machina* de ma comédie, ont assassiné les Anglais... Je le redis, ce n'est qu'une comédie de mon invention, assez bien tournée, pour vous éviter d'être pendus haut et court, vous et votre ami. Heureusement, elle a trouvé comme toutes les comédies un dénouement encore plus heureux, quand j'ai su que vous étiez poursuivis par un de vos prisonniers de la baie d'Hudson, ce qui mettait dans une lumière crue, faute de le prouver, que vous étiez en état de légitime défense. Moi, je savais tout cela, depuis que les sbires m'avaient raconté cette version. La comédie était donc finie. Mais pourquoi s'attarder à me dire et redire les détails de sa comédie ?

Vous me paraissez songeur, monsieur d'Iberville... Vous me trouvez cynique ? Vous n'aimez pas mon château ? Non, ce n'est pas ça. Je regarde ces fenêtres condamnées... Elles le sont seulement pour l'hiver. Oui, j'imagine. Nous aussi, l'hiver, nous condamnons des pièces entières, à cause du froid. Il est vrai, en effet, lieutenant Le Moyne, que votre mot de *condamnées* n'impliquait pas nécessairement la perpétuité... Comment sont les châteaux, au Canada? Manoirs pour l'été, avec un fort en rondins pour l'hiver ? Je n'ai pas cillé, je l'ai regardé dans le blanc des yeux. Apprenez à rire, monsieur le conquérant. Ne me regardez pas ainsi. Je n'en veux ni à vos fourrures ni à vos forts de l'Hudson. Heureusement, une fois dans votre fauteuil, vous perdez cet air farouche dont personne ne m'avait parlé. Ces guerres d'escarmouches portent sur les nerfs, crispent les traits, vos yeux lancent des flèches... Vous ne m'aimez pas, monsieur d'Iberville ? Le navire, monsieur le marquis, serait-ce aussi une comédie ? Comment..., comment pouvez-vous croire ? Où avez-vous compris qu'un navire ne vous était pas accordé par Sa Majesté ? C'est moi, qui me retrouve debout. Je n'en reviens pas que vous en doutiez. Mais, monsieur le secrétaire, je suis votre prisonnier depuis plus d'une journée, ça ébranle la confiance. Mais vous ne l'êtes plus! Tout est oublié, gratté, effacé. D'ailleurs, vous n'avez jamais été mon prisonnier, pas plus que votre Monéglise... Il s'appelle Pierre Monéglise. Oui, monsieur Pierre Monéglise - quel curieux nom - ne l'est pas plus que vous. Vous étiez... En fait, ce que vous étiez avec exactitude, je ne le sais plus. En tout cas, je ne

vous concevais pas comme un prisonnier, les chaînes aux pieds. Mais monsieur, les deux hommes en noir avaient des armes. Ils ne nous ont pas quitté d'une semelle. C'était une mise en scène, pour faire taire les accusations de malversations ou d'accrocs à la justice. Sachez que des gens de Blois ou d'Orléans, acoquinés avec les Louvois, en ont laissé courir le bruit pour nuire à mon crédit auprès de Sa Majesté comme auprès de madame de Maintenon, et réduire à néant vos chances d'obtenir ce navire qui, je vous le répète, vous a été accordé... Une flûte d'au moins douze canons. Les canons, parce qu'il sait bien - il me suppliait de n'en pas douter - qu'il ne s'agit pas seulement de rapporter des fourrures à Québec, mais de défendre ce butin, si jamais vaisseau anglais apparaît dans les brumes et les glaces de la baie d'Hudson. J'ai alors risqué, qu'une frégate serait de meilleure augure qu'une flûte, si jamais j'entends crier de la hune, qu'une voile anglaise monte à l'horizon. J'eus droit à un cours de politique étrangère qui, d'ailleurs, allez savoir pourquoi, m'est revenu dans un bloc compact de paroles, des paroles ancrées dans les carènes de mon crâne, quand je me dirigeais, franc est, puis franc sud, dans les forêts bordant les cascades, pour rejoindre un Monéglise transi de froid, qui voulait son capot bleu. Ce laïus de politique, tous les marins du monde m'entendront le raconter, et maintes fois, durant les coups de grand vent, durant les tempêtes, sur terre, sur mer, au fond des manoirs et sur les chemins de ronde de nos forts en rondins. À travers les âges, on pourra le compléter, le mettre à jour, le raturer, le préciser, l'allonger ou que sais-je

encore. Hélas! de frégate, vous n'aurez point, me répondit le marquis. Nous en avons, déjà, construit en deux jours; j'en ai même vu une à Toulon, construite en sept heures dans un concours de charpentiers, mais les circonstances - j'allais dire la conjoncture, mon père, Colbert, exérait ce mot - , ne nous sont pas favorables. Le prince d'Orange qui épouse la fille, pas catholique, du roi d'Angleterre qui se dit catholique, ça n'augure rien de bon - j'ai comme l'impression que monsieur d'Orange a déjà fait son lit en Angleterre -, et quand l'Allemagne signe des traités avec l'Espagne et la Suède, la guerre est à nos portes, ce qui exige un renforcement de nos forces terrestres. Nous manquons de matériel militaire et surtout, de troupes. Si vous trouvez que votre flûte est une drôle d'idée, que dire de nos mariages, de nos religions, de nos successions monarchiques et problématiques, au point que c'en est royal, mon cher lieutenant. La situation politique ne laisse pas de m'inquiéter et risque de grever les coffres du royaume. Vous n'avez rien contre les chiffres dans le commerce : je vous parle donc chiffres. Une flûte peut représenter 30 à 40,000 livres, c'est presque les pensions annuelles que reçoivent à eux deux votre gouverneur, 24,000 livres, et votre intendant, 20,000. Quarante mille francs, c'est plus que 10% de la valeur des fourrures qui est d'environ trois cent mille francs. Mais le roi, qu'en retirera-t-il de ces trois cent mille livres? Monsieur le secrétaire, sous toutes réserves, je corrige les états financiers de la fourrure. Si ma flûte part de La Rochelle, cette année, en 88, il s'agit de beaucoup plus que

300,000 livres, et comme on vous a demandé un navire pour deux ans, elle voguera de nouveau à la baie d'Hudson en 89 et rapportera d'autres ballots de fourrure échangés avec les Indiens. Ils sont en paix avec nous et mépriseront de plus en plus les Anglais, incapables de forcer les forts de la baie d'Hudson, et ces fortins, qu'on les aime ou pas, seront pour longtemps aux mains des seuls Français, et pourquoi ne pas le dire, des seuls Canadiens. Oh! oh! hissons les voiles. J'avais trop parlé. J'ai dû, subito presto, faire profession de fidélité au Roi. Oser faire des Canadiens, les propriétaire des forts de l'Hudson, c'était de l'esbroufe, mais il fallait que je répare le crime de lèse-majesté. Parfois, parler des Canadiens a le même effet que parler des huguenots. Comme si on était de prétendus réformés. Mais le fils de Colbert n'y pensait déjà plus : il accepte qu'un marchand du Canada oublie de respirer comme le Roi. D'ailleurs, sa réplique était prête. Dans les questions d'argent, vous oubliez tous et toujours la solde des marins, et si la flûte vous est prêtée deux ans, c'est encore Versailles qui paiera la solde Mais vous serez remboursés! dis-je. Et si elle fait naufrage? Nous avons nos notaires, nos assurances, et avec moi, on ne fait pas naufrage! Je tentais le Destin. S'il admirait ma sagesse de mentionner nos précautions monétaires, ma survie éternelle était de la jactance inutile, le signe d'un caractère plus qu'entreprenant, ce que Denonville soutenait, paraît-il, dans cette missive que Seignelay me cite depuis Mathusalem, mais il a *viré de bord* et m'entreprit sur ma famille. Dites-moi, dans cette lettre, j'ai lu qu'après la mort de votre père, Charles Le Moyne, votre oncle

Le Ber aurait su garder, je cite de mémoire, *en assez bon état sa famille et la vôtre...* Que dois-je entendre ? Des problèmes familiaux ? Cela restera entre les murs de ce bureau qui est, soit dit en passant, celui-là même de... Oui, de votre père. Oui, Colbert, dit-il, et ne sachant pas si je me moquais, il a passé outre, et s'est demandé, sans préavis (fin XVe) et sans raison, ce que son père pensait de ses lettres d'Italie. Tenez, prenez, là, à votre droite, ce cahier brun, près du bronze, sur cette table derrière vous... Merci. Nous avons ici dans ce cahier relié pleine peau la relation de mon voyage en Italie, que j'ai faite à mon père... Oui, Colbert, que j'ai dit. Ne sachant toujours pas si je me moquais, il a fait une pause. Nous étions sourds comme des outres, sur ceci ou cela que nous ne voulions pas entendre. Permettez-moi, dit-il, de vous citer deux ou trois phrases, parce que je les trouve abominables. Écoutez bien : *Rome, jeudi, le 26 mars 1671...* Il y a déjà dix-sept ans. Moi, dis-je, j'avais onze ans... Je continue, dit-il, et je lis : *...aussitôt que j'ai été levé, été au Vatican...* Et encore ceci, dans la même page : *...n'en suis sorti qu'un peu de temps après que Sa Sainteté y a été entrée. J'ai de là été dans la grande chapelle, etc.* Vous entendez cette série de *été, été*, et le verbe être employé à toutes les sauces, de verbe d'état à verbe d'action ? Je ne savais pas écrire. Laissons cela. Excusez-moi, mais si vous avanciez un peu votre fauteuil, je pourrais passer derrière vous et, voilà! replacer ce cahier, là où je l'ai pris, ce matin, sur le rayon du haut... Ces bibliothèques appartenaient à mon père... Colbert ? Mais oui, exactement, à Colbert. Il passa outre, de nouveau. Bon. Que

disions-nous? Ah! ces problèmes familiaux. Et moi, je décidai illico de pratiquer le déni. Je ne voyais pas à quoi le gouverneur de la Nouvelle-France avait pu faire allusion. Et on est redevenu deux outres de mauvaise volonté, quand une horloge a sonné onze coups qui avaient le son grave des bourdons des grandes églises. Il se fait tard, Onze heures! C'était l'horloge préférée de mon père... Ah! Colbert! Non, ce n'était plus Colbert. Il était devenu le vieux Colbert, comme l'appelait un de mes frères. Seignelay est devenu songeur. *Que les temps sont changés!* - Racine reprendra cette réplique célèbre, trois ans plus tard, dans *Athalie* (1,1,5) -. Rien n'arrivait jamais comme prévu. Ainsi, aujourd'hui, il avait prévu me recevoir à Versailles et cette histoire de meurtre, disons plutôt d'accident diplomatique, l'avait forcé à ouvrir son château en plein hiver, pour ne pas amener toute la cour... Et quand je croyais vous recevoir seul, voilà que vous m'arrivez avec un de ces Tsonnontouans, qui devrait être aux galères, à Marseille. Non. Monéglise est né onontagué, et on le croit de père français. On m'a raconté ce roman... et admettez que c'est un autre roman, qu'il soit aussi tsonnontouan par son mariage. La vie au Canada, dis-je, est aussi mouvementée que la vie des châteaux français, monsieur le secrétaire. Le dit secrétaire éclata de rire. Ah! ah! **Au XVIIe siècle, comme aujourd'hui, il était difficile de coucher sur la page ou sous la plume les éclats de rire, une autre preuve que la lettre tue.** Je crois que vous me pardonneriez de rire, car j'aime ce que vous avez dit, monsieur d'Iberville. Si vous aviez un été perpétuel comme au Brésil ou à

Saint-Domingue, j'aimerais faire un séjour en Nouvelle-France. Monsieur de Frontenac m'a parlé de ravissantes beautés dans les champs de blé ou dans les fourrés en pleine forêt, presque nues... Il m'a confié que ces femmes au teint brun, les cheveux sur les reins... Il n'a pas osé préciser. Il aurait fallu que moi, j'en rajoute et, devant mon ennui ou mon indifférence, Jean-Baptiste a dû me caser en esprit dans une catégorie de l'humanité dévote, genre *la compagnie du Saint-Sacrement*. De vive voix, il m'a considéré comme un héritier de Jean Talon, leur intendant de jadis, qui ne parlait jamais des beautés du Canada, mais des conversions qui déclinaient... Le marquis le déplorait, comme une de ces choses qu'on n'aurait jamais voulu prévoir, et en a profité pour glisser qu'il avait prévu me faire rencontrer, à Versailles, plusieurs de ses amis, mais Sceaux étant plus éloigné, ils seraient moins nombreux, deux ou trois, peut-être quatre. Il va de soi que vous nous ferez le plaisir de dîner avec nous, et votre ami, bien sûr, qu'ils seront enchantés de découvrir, surtout qu'on leur a dit qu'il parlait le français de façon sans pareille.... Il s'est interrompu. Ah! je parle, je parle, et tout ce travail qui m'attend. Je crois que nous en sommes arrivés au moment où vous devriez annoncer à Votréglise..., pardon, annoncer à monsieur Monéglise que vous êtes libres d'aller où bon vous semble, d'ici à nos agapes et conciliabules vespéraux. Mais encore deux mots. Il voulait résumer l'essentiel du mémoire qu'il avait présenté la veille au roi. Ce ne serait pas long. Il y a quelque chose d'un peu rébarbatif à tout cela, mais vous savez comme moi que la vie n'est pas un

roman. On m'a dit souvent que les romans étaient ennuyeux, et comblaient l'ennui des filles assises à la fenêtre pour voir venir les gens ou près d'une table à la chandelle, à ne rien faire, parce que personne n'était venu. La vie serait donc aussi un roman, car elle a son lot d'ennuis, que je traverse en attendant que viennent les moments qui me fassent oublier que nous sommes dans la vie de tous les jours. Mais je me suis demandé, l'espace d'un instant, s'il existait des romans qui parlent de fourrures et de navires, du Roi, des Anglais, de détails qui font apparaître une flûte ou une frégate dans le port de La Rochelle, ou les font tout aussi bien disparaître, de ces détails qui retiendraient les jeunes filles et les garçons, le soir, à la chandelle, parce qu'il n'est venu personne. Je n'en revenais pas de perdre mon temps à des pensées dont je ne pouvais décider du vrai ou du faux, mais il m'a semblé, un court instant, que c'étaient des choses qui me feraient lire des romans, parce que nos têtes et leurs idées, avec rien ou n'importe quoi, forment des sortes de charpentes où trouvent leur place des personnes et où se construisent des événements, des projets qui préparent le destin de la Nouvelle-France, fut-ce dans les appartements lugubres d'un château qu'on avait ouvert, une journée d'hiver, pour savoir ce qui se passait dans la tête, et dans la vie, de ces prétendus hommes de guerre du Canada et de leurs Sauvages qui ne sauraient que chasser ou vendre des fourrures, mais qui font le bonheur des commerçants de Bordeaux... Je me suis arrêté là; je voyais à son air qu'il se demandait si je l'écoutais, et Monéglise ne me pardonnerait jamais de ne pouvoir lui résumer,

brillamment, ce que j'appellerai, en homme des champs et des fourrés du Canada, l'aubier et la moelle des raisons politiques, et militaires, et monétaires qui motivaient Seignelay à m'accorder une flûte. C'est le rapport le plus exact possible de nos paroles ou de mes intuitions sur nos sentiments réciproques. Les rapports, ce seraient des *portages* romanesques... Je poursuis donc le supplice de mes lecteurs. Les motifs de monsieur le fils de Colbert, le secrétaire à la marine, étaient au nombre de trois, et je l'avoue, plus il les élaborait, plus m'envahissait un sentiment de puissance. Il déroulait à sa façon qui, ici, me plaisait - serai-je le seul à y trouver plaisir ? -, les territoires et les eaux maîtresses de la Nouvelle-France. Ce fut en premier lieu la nécessité du commerce. M'accorder ce navire établissait la sécurité et la pérennité des forts de la baie d'Hudson. Il les rattacherait à la mer et au Saint-Laurent, surtout qu'en 1687, les grandes rivières, pourtant aussi larges que des fleuves, qui à l'intérieur des terres irriguent les terres au nord de Ville-Marie et Québec jusqu'au golfe, étaient presque à sec, au point que les canots d'écorce et les barques qui montaient ravitailler les forts avaient rebroussé chemin sur le Saguenay, à l'est, et sur l'Outaouais, à l'ouest, tandis que les cales de la flûte qui fera voile de La Rochelle vers Québec, le mois prochain, en mars, contiendront une bonne partie des vivres nécessaires à de longs séjours; la compagnie du Nord y joindra, dans ses barques, ses propres ballots, tonneaux, bouteilles, quintaux, bois ouvré, et la flûte redescendra avec elles le Saint-Laurent, naviguera vers le nord à travers les nombreux détroits et mettra le

cap vers l'invisible mer de l'ouest jusqu'à l'intérieur de la baie, où elle sera la preuve pour les chasseurs des tribus que l'avenir de leur commerce avec nous est chose approuvée et encouragée par le roi de France, et que sont désormais comptés les jours des Anglais, qui souillent encore le fort Nelson, plus au nord. Je vois déjà les bâtiments de notre flotte reprendre la route des détroits, vers l'est, et descendre jusqu'à l'estuaire du Saint-Laurent, le remonter et décharger dans le port de la dite ville de Québec, avant la prise des glaces, les ballots de fourrures attendues depuis longtemps. Ce navire, parce que nous aurons eu l'audace, vous et nous, nous avec vous, de lui faire traverser les eaux de l'océan, du fleuve et de la mer du nord jusqu'aux limites de leurs territoires de chasse, serait un message de bonne entente délivré aux tribus de la région qui sont nos alliées depuis Champlain et qu'il faut distraire des Iroquois qui de plus en plus succombent aux séductions des Anglais. Je frémissais presque de voir Seignelay convoquer la géographie nordique de notre empire d'Amérique. Ce navire envoyait un message clair et impératif aux colonies anglaises et aux tribus : le commerce est mieux protégé dans la baie d'Hudson que dans le sud, chez nos supposés amis d'Europe qui ne cherchent qu'à renforcer la puissance de feu des Iroquois, en traitant avec eux de façon exclusive. Et que ceux et celles qui songeraient à sauter les pages d'un si lourd et pénible *butin* historique, se remettent à Balzac et à ses *Illusions perdues*, où l'on doit pratiquer sa patience dans l'historique sur l'imprimerie à Paris, avant d'atteindre, à la fin des *Splendeurs et misères*

d'une courtisane, une sorte de lévitation littéraire avec la mort d'Esther et celle de Lucien. Il est dommage que ce tumulte de fourrures et de *parlementeries* à travers les fumées des calumets ou des bivouacs imaginaires, commencé et terminé sous le largage et le gonflement des voiles, ne soit pas présenté à la fois, et comme comprimé, dans le cadre d'un théâtre, où ce tumulte prendrait parole sur les immenses corps humains que quelquefois j'entrevois défilier dans mon esprit, quand j'entends ou lis les mots de navire, de voilier, de flûte ou de frégate qui rattachent mon pays, ses rivières et son fleuve, par la force de leur voilure, à l'océan et à ce pays où l'on est en train d'attendre le souper ou de rire aux tables du Roi, de la Reine, de Monsieur et du Dauphin. Ce serait aussi fou que croire aux pirates, et pourtant... La deuxième et aussi grave raison qui commandait le départ d'une flûte, chargé à ras bord, de La Rochelle vers Québec, sous mon commandement, relevait des pirates qui infestent les îles et les anses du fleuve. Leur renommée, les courriers et le oui-dire engrossent, beau temps mauvais temps, les craintes du roi et de la marine. Ils sont à l'affût des barques désarmées de la compagnie du Nord qui un soir, à la brunante, reviendraient de la baie chargées de fourrures, tandis que si ces barques sont défendues par un navire armé de bons et vrais canons, la nouvelle, dans le temps qu'il faut pour la dire, affaiblira, sinon anéantira l'audace de ces flibustiers encouragés en secret par des ennemis qu'il n'est plus nécessaire de nommer, et les flibustiers risquent de nous faire rêver aux mers du sud - qu'on me préserve des mers du sud, dont il

m'arrive, moi aussi, de rêver! -, et elles me ramènent à nos deux continents qui s'essoufflent, et risquent leur mort, à force de nourrir leurs dérives militaires sur les océans, par temps de calme plat ou sous les herbes démentielles de leurs ouragans. Ces paquets de mer en furie ou en eaux troubles se profilent tout contre son troisième argument qui militait comme une lame de fond, je le pense, j'en suis même persuadé, pour que je bénéficie de la faveur royale, à la proue comme à la poupe, d'une flûte, presque une frégate. Il s'agit de voir et de dire, de revoir et de redire, et de faire briller les merveilles que les peuples français du Nouveau-Monde pourront accomplir dans son sillage. Dans les fastes de Versailles ou les hivers du château de Sceaux, de quelle autre façon, par Dieu et tous Ses saints, faudrait-il présenter les suppliques des commerçants, si le coeur de nos descendants n'est pas frappé de stupeur et de fierté, quand ils apprendront que le marquis de Seignelay, devant le Roi et devant moi, le pauvre natif de la colonie, a protesté tenir la dragée haute à nos amis, les sujets du roi catholique d'Angleterre, Jacques II. Non par désir mesquin ou dissimulé de fomenter des causes de guerre, mais parce que nous sommes les découvreurs et les fondateurs des premiers postes de la baie d'Hudson, ce qui est un fait avéré et ipso facto, pour le moins, une notion de droit coutumier, quoi qu'en disent certains plénipotentiaires, chargés de départager la vérité, qui voudraient que l'oeil jeté par un de leurs ancêtres forbans sur les côtes de la baie, à travers les icebergs et les brumes de la mer du Nord, soit la preuve irréfutable d'une prise de possession. Les eaux

de la baie baignent nos frontières naturelles, elles en sont les marches, les tenants et les aboutissants, elles nous appartiennent, et laisser les marchands protestants de Londres circuler, prier ou commercer dans ces régions reviendrait à signifier, qu'on leur reconnaît des droits naturels, héréditaires et juridiques sur ces terres consacrées à Dieu par nos missionnaires et qui selon toute bulle ou tout droit coutumier, qu'il soit romain ou saxon, ont été découvertes par nous et annexées en toute légitimité aux possessions françaises, comme au trésor royal, si l'on me permet cette extrapolation.... N'y a-t-il pas dans cette envolée de Seignelay matière à enflammer tout enfant qui rêve de conquérir le monde ? Mais il n'étonnera personne que le marquis a voulu aussitôt étouffer le feu qu'il était en train d'allumer. Il s'était permis dans ce bureau, à l'intérieur de son château, en ce jour d'aujourd'hui, des audaces politiques et constitutionnelles qu'il n'avait pas eues devant le roi, et qu'il aurait encore moins devant ce qu'il appelait les plénipotentiaires, dont fait partie notre commissaire à Londres, monsieur de Bonrepos, et jamais au grand jamais devant les *Lords of Hudson Bay*. Il m'a enjoint au plus grand secret, sinon la flûte me serait retirée, pour enfin faire dériver ces précautions oratoires, et leur objet même, dans ce que je croyais les limbes d'un monologue tirant à sa fin, mais qu'il a tenu à continuer. Quelques secondes, disait-il. Si la vie n'était pas un roman, elle avait quelquefois de ces longueurs, et heureusement nous étions assis à la chaleur de ces foyers que son père, cependant, ne faisait jamais allumer les deux à la fois, mais aujourd'hui,

pour vous et nos amis de ce soir, pour réchauffer à *point* ce château fermé depuis deux mois, on a commandé du bois au village, dès hier, et à six heures, ce matin, on a chargé les âtres et décidé de faire brûler les bûches, sans remords, pour que la chaleur règne enfin dans le bureau de mon père, Jean-Baptiste Colbert... Vous avez bien dormi, cette nuit ? Avez-vous eu froid ? J'ai cru, cette fois, assister à la fin de l'entretien. J'ai visé à être le plus factuel possible. Froid ? Non... Du moins, je ne crois pas. Nous avions nos capots, je veux dire nos manteaux. C'est aussi vers six heures qu'on a fait du feu dans... Bien, dit-il. C'étaient mes ordres. Je continue donc, et nous en aurons fini avec l'octroi de ce fameux navire. Je n'étais donc pas au bout de mes peines... Je disais à Sa Majesté, disait-il, et entre autres à Louvois qui se trouvait là, comme par hasard, car Le Tellier - c'est Louvois - n'assiste presque jamais au conseil de marine, ce à quoi je ne m'habitue pas... Alors, disais-je à Sa Majesté - et j'en ai profité comme un gamin pour le faire entendre haut et fort -, il faut tenir à ces postes, et la preuve ultime que nous devons aller jusqu'à nous battre, comme vous, vos frères et la troupe du chevalier de Troyes, c'est que les Anglais se sont permis, l'an passé, en 87, de faire durer les négociations de Londres, d'avril jusqu'au 11 décembre, et de les suspendre, quand elles étaient encore au point mort, nous laissant dans l'incertitude, vous le savez comme moi, jusqu'en janvier prochain, en 89. Ils croient nous tenir dans une béate admiration devant leur ténacité à discuter et à tout monter en épingle, eh! bien, je me raisonne et me révolte devant ces manières de

marchands hypocrites qui, sans y voir un scandale, feront pire carnage que vous, les Canadiens - ne protestez pas! -, dès qu'un de leurs navires réussira à vous surprendre dans les forts que vous avez vaillamment repris à ces faux amis qui se comportent en ennemis dès qu'ils voient un ballot de fourrure. Il faut tenir à la baie d'Hudson. N'oublions jamais, et je me répète, qu'ils occupent encore le fort Nelson, plus au nord, dans ce qu'ils prétendent *leur* Hudson Bay - ce nom de Nelson, d'ailleurs, ne me dit rien qui vaille, je ne sais pourquoi -, et ils ne se gênent pas pour dévoyer les Indiens et les attirer dans leurs entrepôts. Ils grignotent et digèrent aujourd'hui même, bouchées par bouchées, l'empire français d'Amérique, et nous baisserions les bras? Jamais! Il faut vous donner un navire. Si demain vous rapportez ces fourrures, demain, on vous donnera deux navires, peut-être des frégates. Si tout va bien, dans dix ans, une flotte sillonnera les mers jusqu'à, pourquoi pas, la mer de l'Ouest... Je vous vois sourire. Fort bien. Mes amis, s'ils m'entendaient, diraient que je tire l'histoire du Canada vers la légende, que je table sur un avenir incertain, mais ils ne savent pas que lorsqu'on traite des affaires du Canada, que ce soit par écrit ou quand on rencontre les gens du pays, la moindre victoire, le moindre espoir de richesses, et avec plus de raison, l'annonce qu'on a descendu une rivière inconnue au milieu de grasses prairies, renvoient au néant les plus énormes difficultés, les malheureuses tueries ou les attermolements des mauvais administrateurs, et cela rend anodins les aléas de la navigation dans des mers si froides que d'autres préfèrent mener vie

de pauvres ou de pirates dans les mers du sud. Au Canada, vous semblez toujours de passage, et l'on dirait bien que pour vous le pays s'ouvrira, un jour, sur un visage de la terre que nous, nous ne saurions connaître, mais que vous, du Saint-Laurent, vous voyez dans des rêves éveillés. Vous ne le direz jamais, mais cette vision terrestre vous paraît encore plus véritable que le serait le ciel des peintures italiennes. Je ne sais si la comparaison tenait le cap; il se pourrait même que je me fusse endormi, et que ce fut en entendant mon nom, que j'aie rouvert les yeux. Heureusement, il ne pouvait les voir. J'étais assis dans l'ombre et les flambeaux n'étaient pas encore allumés... Vous voyez, d'Iberville, mon voyage en Italie... Votre voyage en Italie... ? Mais oui, les peintures italiennes, c'était en Italie, et mon voyage est toujours là, dans ma tête. C'est la première fois que j'en parle à une personne que je n'ai pas déjà rencontrée, mais les inconnus du Canada - si le mot n'est pas trop fort -, on croit qu'on peut tout leur dire, et qu'ils nous croiront. Vous ne pensez pas ? Je n'en croyais pas mes oreilles. Est-ce que j'avais l'air si naïf ? Il a dû percevoir ou sentir mon désaccord. Il s'est repris. Disons qu'on peut tout vous dire, parce que vous pardonneriez ce qu'on vous dira, parce que là-bas, et Dieu sait que le Canada est loin, au bout de si longs mois de navigation, vous pardonnez facilement, parce que vous savez que quelque chose arrivera, un jour ou l'autre, et le plus tôt serait le mieux, une découverte, un événement qui vous ferait, et je ne me moque pas, les nouveaux maîtres du monde, et cela, sans coup férir... Il faut sourire de tout ce que je dis, bien entendu, et

je crois que vous souriez. Ce serait plus facile, si on allumait des bougies. De toute façon, elles ne sont pas nécessaires pour vous dire et redire que je me méfie de vos airs de bonté, si assurés que vous êtes des bienfaits de la Providence, mais vaut mieux, au cas où il y aurait du vrai dans votre monde à venir, que nous songions à vous attacher à nous, de quelque façon, pour ne pas manquer le bateau, si vous me permettez l'expression... Mais! Voilà qu'il me revient que c'est à ce mot d'*expression*, et non pas quelque temps avant, comme je l'ai dit plus haut, que je lui ai fait remarquer qu'en somme, il nous trouvait naïfs. Naïf n'est pas le bon terme, monsieur d'Iberville, il s'agirait plutôt de naïveté communicative, une naïveté qui m'encourage à vous aider, comme à plaider votre cause auprès du roi. Mais, alors, sans vouloir vous étonner par mon audace, monsieur le marquis, qu'en est-il de cet air de franchise ou de bonté, disons un peu ignorante, que vous... Ah! là, il m'a interrompu. Il n'irait pas jusque là, mais à mon tour je ne l'ai pas laissé terminer. C'est moi qui avais parlé d'ignorance, pas lui, et je connaissais aussi cette..., cette façon d'être que ma mère appelait une fragilité de bouleau blanc qui se prend pour une épinette, et je m'en souviens toujours, au point que j'ai reconnu devant le marquis de Seignelay que oui, je pouvais me prendre pour une épinette, mais que mon côté fragile de bouleau blanc m'inspirait quelquefois le désir de vivre en Europe, pour que les Français m'aident à redescendre sur terre. Jamais un Français, que je sache, ne s'était laissé éblouir par une épinette, et en disant cela, je ne savais plus trop comment expliquer *se prendre pour*

une épinette, dire son origine. C'était peut-être une comptine, ou une chanson comme *Marianne s'en va-t-au moulin*. Il y eut comme un silence. Et peut-être un air de reproche, à moins que ce ne soit l'ignorance, chez le marquis, de la façon qu'ils avaient, nos parents, les anciens de Ville-Marie, sainte Marie, priez pour nous, de saisir et décrire en deux ou trois images d'arbre ou de poisson le caractère des enfants, nés d'un colon français dans les forêts du Canada. Il a pu se demander s'il y avait quelque chose à comprendre, mais persista dans sa bonté. Bon... Cela dit, je reprends donc, a-t-il dit. Il craignait que le reste de son mémoire au roi ou le récit improvisé qu'il en faisait, me parût utopique, mais il avait comme but ultime de renforcer les liens entre les dures cités de l'Europe et les forces presque évanescentes en train de naître chez nous, croyait-il, grâce ou malgré les mouvements incessants des flots qui battent les flancs de nos frégates ou de nos canots d'écorce - il nous accordait au moins des canots d'écorce, comme aux Sauvages - , mais les dits canots, ou le roulis ou le tangage, allez savoir, nous empêchaient de rien fonder de stable, bien que nos regards soient déchirés par de grands espaces qui n'attendent que d'être violés par les pieds des hommes, mais si aveuglants - il fallait bien admettre qu'on n'en voyait point - qu'on a beau ouvrir les yeux, les grands territoires reculent toujours devant nos canots. Mais je l'ai tancé à nouveau sur nos airs de franchise ignorante qu'il nous reprochait, et j'ai joué au grand naïf, mais capable de devenir un monstre conquérant comme les Espagnols. Les viols d'espace - je n'aime pas le mot de viol, on l'emploie

à toutes les sauces dans la colonie -, ces viols étaient inévitables, et on avait beau être aveuglés, nos soi-disants aveuglements finiraient par déchirer les rideaux de lumière et il nous verrait, mais de loin, glisser à l'ombre de notre propre corps payant à la conquête de l'Ouest, avant de revenir avec nos frégates croulant sous l'or et les épices vers les dures cités orientales de l'Europe. On jouait à Marco Polo, tous les deux. Je ne sais plus ce qu'il a répondu, et il se pourrait bien que je me sois raconté cela en me rappelant ce qu'on avait dit, et surtout ce que j'aurais dû dire, car souvent ce qu'on aurait dû dire, a été bel et bien prononcé dans son crâne, et on l'a laissé au fond, dans la cale, pour faire voile ailleurs. Il m'a pourtant semoncé sur mes vaisseaux chargés d'or dont tous les gueux de la terre rêvaient. Je n'étais pas un gueux. Je n'avais donc aucune raison de partir pour la gloire et, même si je trouvais tout l'or du monde, je n'en serais pas content. Comme tous les Canadiens qu'il connaissait, je finirais par rechercher un bout de lac, une petite rivière, qui me couperait du monde, en pensant retourner à la simplicité des champs où je marcherais les deux pieds sur terre, quand c'est pourtant dans le monde qu'il faut travailler les pieds sur terre, et non la tête dans les airs. Paradoxe si vous voulez, mais... Sur l'heure - il devait être près de midi - , j'ai préféré mettre en doute ces observations, que je trouvais à courte vue. J'ai dit que je ne le comprenais pas. Monsieur n'a pas aimé. Il a jugé tout de go qu'il nous fallait revenir à son mémoire. J'étais en somme, en plus d'être un naïf, un imbécile qui ne voulait pas qu'un Français comprenne quoi que ce

soit au Canada. Il en était à son troisième article, que j'aurais bien pensé le cinquième ou le sixième, à moins que c'était le troisième article du troisième argument, mais en tout cas je lui ai trouvé belle allure. Le trésor royal devait m'accorder ce navire, parce que l'avenir de la marine en dépendait. Oui, monsieur d'Iberville, et je sens là, dans mes humeurs ou les raisons de mon coeur, que notre marine sera tôt ou tard confrontée aux actions conjuguées des marines anglaise et hollandaise. Il faut donc agir en conséquence, en France comme dans toutes les parties du monde où l'influence de Sa Majesté est reconnue ou devrait l'être. Et il s'est levé, pour se placer devant une fenêtre ouverte, et il a regardé au loin, à travers la brume qui semblait vouloir se dissiper, et il a recommencé, les bras croisés, à me confier ses visées géographiques, maritimes et militaires. Ainsi, il avait des navires en Orient. L'un était parti au printemps; il ne souvenait pas de son nom. Il avait la mission de mettre de l'ordre dans les confins du Siam, avant qu'on ne se fasse berner; je n'en dis pas plus, a-t-il dit, comme s'il obtempérait à quelque interdit qui lui aurait frappé tout à coup l'esprit. Ne mêlons pas les enjeux. J'ai un autre navire, une frégate. Celle-ci, j'en sais le nom, c'est *le Marin*. Elle a pris la mer en septembre vers Saint-Domingue pour donner la chasse à des forbans, leur promettre mer et monde et les récupérer dans notre flotte pour assurer là-bas la garde des côtes... Il s'est décroisé les bras, a déniché une carte quelque part, dans un autre coin de cette pièce que je croyais dénudée, quand j'y suis entré. Je la découvrais de plus en plus comme une caverne d'Ali-Baba. Il a étalé

une mappemonde sur le bureau. Ce furent les meilleurs moments de cette convocation plus ou moins secrète au château de Sceaux, et j'espère faire partager, un jour, aux lecteurs de mes futurs Mémoires, ces minutes de bonheur, sinon celles d'un délire de rectitude, à contempler une mappemonde du géographe français, Nicolas Sanson. Elle date de 1652, mais le tirage que mon secrétaire et marquis possède, est de 77, et il se donne, écoutez bien, le plaisir coupable, selon moi, de tracer un trapèze à la mine sur la mappemonde de Sanson. Je trouve sacrilège, de charger d'une impureté graphite l'image du monde, de la terre et des eaux, cette impeccable forme plane et ordonnée, grands cercles inscrits dans un rectangle, tenus en respect par les latitudes et les points cardinaux, calculés et marqués à travers l'histoire par d'audacieux marins et capitaines, pour en arriver à se dérouler sous nos yeux... Je le vois violer la carte et l'entends dire qu'il n'y voit pas de blasphème : il en garde une autre à Versailles, et une troisième dans son hôtel à Paris. Imaginez trois mappemondes au prix fort pour un seul homme : il est à craindre que plus il y aura de cartes, plus on tracera sans aucune honte des lignes sur l'ocre ou le jaune des terres et sur le bleu des eaux. Il tire d'abord une ligne droite à partir des ports du Ponant, disons à partir d'un point qui doit être La Rochelle, jusqu'au golfe du Siam, sans égard pour la réalité construite et dessinée sous son trait de mine, passant comme un oiseau au-dessus des pays, en pensant encore moins, j'imagine, à l'ennui des soldats et des marins sur sa frégate en allée pour le Siam. Quand la ligne est tracée le

long d'une règle qu'il a prise dans un tiroir, il la déclare oblique, et c'est exact par rapport à l'équateur un peu plus bas, et il forme un angle presque fermé en traçant une autre droite - je dois confesser, malgré mon scandale, le douteux plaisir que j'aurais, de survoler ces mondes avec une mine de crayon - jusqu'à l'île de Saint-Domingue, presque à la même latitude, du moins sur cette carte. Il doit fermer l'angle ainsi formé, parce que tout sur cette terre et ces océans doit être fini et raisonné. Allait-il former un triangle presque équilatéral, en revenant à La Rochelle d'un geste de la main où, parfois, brillent les cabochons de deux bagues et une alliance, mais je comprends tout, quand je suis des yeux le trapèze qu'il construit avec une troisième ligne aussi droite, mais aussi oblique que la première, s'élevant de Saint-Domingue et s'arrêtant un moment sur la baie d'Hudson, avant qu'une quatrième crée un angle aigu, pour qu'on franchisse à nouveau l'Atlantique jusqu'au port de mer, la source de son trapèze qui, tout en défigurant - c'est un grand mot - la mappemonde de Nicolas Sanson, projette dans le ciel, au-dessus des deux sphères du globe les plans royaux du secrétaire à la marine. Vous voyez, monsieur d'Iberville, je m'amuse à tirer des plans pour la marine de Sa Majesté. Et nous regardons la mappemonde. Il approche ou éloigne de son visage un bougeoir allumé, pour éclairer la carte plus haut ou plus bas, et quand ses yeux prennent la lumière sous ses sourcils relevés, tendus comme pour rendre l'arête du nez encore plus fine, on dirait un jeune garçon qui se demande si on l'a bien vu. Ce n'est plus un ministre qui examine

Nord, un navire qui fermerait à l'ouest les pauvres défenses maritimes de la France! Ceux qui ne connaissent rien à la politique de la terre, à sa géographie menacée par les puissances - il faudrait inventer un mot, comme l'*agonogéographie* - , n'y verront que de l'esbroufe de *raconteux*, mais il était évident, de par l'esprit ou l'âme de cette figure de géomètre, que la baie d'Hudson devait rester française, sinon la figure serait devenue un triangle voué à être enfoncé dans son côté le plus long par les frégates et les canons anglais! Tout était dit, ou plutôt me paraissait dit, car il voulait encore dissenter. Cette fois, sur l'amour que j'aurais pour les cartes géographiques. C'était évident, au point qu'il m'a demandé si j'en faisais collection. Croyait-il que j'en avais le temps ou les moyens ? Je me suis rembruni. Je le sais parce qu'il a dit votre visage se rembrunit... Et en plus, il s'est excusé. Alors, j'ai joué au bon Canadien, mais le Sauvage en moi a laissé poindre son ambition de créer d'autres mappemondes, ces grandes cartes à jouer pour les grands de ce monde. Donc, jeu et contre-jeu du sieur d'Iberville. Je vous en prie. Ce n'est rien. Je passe mon temps dans des fortins humides ou dans des châteaux de voiliers arrosés à longueur de jours et de nuits par les embruns. Si j'en ai quelques-unes, elles sont dans des coffres, tout au fond. Pas toujours les plus précises, mais assez bonnes pour faire le point, et le coffre est aussitôt refermé. À clef. Un jour, ce seront les miennes que je garderai enfermées. Je ferai des voyages où je sonderai, oui, moi qui vous parle, je sonderai les fonds marins partout où des marins pourront ou voudront venir avec moi... Dans la baie ? Le

grand amiral l'a demandé avec un air circonspect. Il ne lâchait pas le morceau. Depuis que j'avais l'assurance de ma flûte, je pensais à autre chose qu'à la baie d'Hudson, qui me paraissait une affaire réglée. Je me voyais ailleurs, mais en bon serviteur, j'ai étalé mes petites connaissances. En prévision d'autres flûtes, sans doute. Vous savez, dans la baie, cartes ou non, les glaces et le froid ne facilitent pas le travail pour décider des meilleures routes. On va à l'estime. La couleur de l'eau, les formes des banquises. Et pourquoi je sonderais les baies qui découpent les rives de l'Hudson ? Vous savez comme moi que les Anglais ont déjà commencé à sonder les détroits, Frobisher Bay... Le marquis ne l'entendait pas ainsi, et j'en ai appris un peu plus sur les secrets de nos plénipotentiaires. Ils avaient l'ordre d'ignorer ces renseignements sur la cartographie des Anglais. La mer d'Hudson était vierge de toute sonde. Une vierge politique qui n'ouvrirait ses eaux qu'aux cartographes français. C'est notre marotte. Je vous permets de sourire, et même d'en rire! Mais lui, ne riait pas. Non que monsieur fût vexé, mais il avait d'autres chats à fouetter. La carte avait été rangée, les presse-papier rassemblés sur un coin du bureau, et il s'était rassis. De mon côté, j'ai repris mon fauteuil, assez confortable, je le reconnais. Nous sommes revenus à nos fourrures, et de ce pas, aux marins que lèverait le capitaine de mon navire. Car l'avenir de la marine, disait-il, d'un air grave et soucieux, soulève la question religieuse. Une question souvent sans réponse qui ennuie les gens, dès que j'ouvre la bouche sur ce sujet, mais le problème est réel. Il découle du nombre

considérable de huguenots qui travaillaient sur nos vaisseaux et dans les arsenaux. Les exils ou la fuite, avant ou après 1685, les ont réduit de beaucoup. Ceux qui sont restés, se sont convertis à la vraie religion, bien que trop souvent, malgré mes efforts et ceux de l'abbé Fénelon, pour des raisons de survie ou tout simplement pour rester en France, la foi catholique de ces braves gens est fragile, voilà ce que je devais vous dire, et j'ai encore pour mon dire que leur religion, et vous aurez un rôle à y jouer, saura se raffermir sur votre navire au contact des gens de la compagnie du Nord et en côtoyant les équipages des barques ou des bateaux plus légers qui seront convoyés jusqu'à la baie d'Hudson. J'en connais d'aucuns qui se gausseraient de moi et partant, de vous, mais j'ai l'appui d'une dame proche du roi, madame de Maintenon, comme celui de l'abbé Fénelon, un protégé de Bossuet, l'évêque de Meaux... Je vous ennuie... Mais non. Et j'ai eu la présence d'esprit de trouver le mot pour le flatter. J'apprends, dis-je, à force de vous écouter. Qu'apprenez-vous? Comment fonctionnent les gens de France. Ah! À Québec, on nous appelle les gens de France ? Et même quelquefois, on ose vous nommer les gens de là-bas, sinon ceux qui ne connaissent rien à ce qu'on fait à Montréal ou à Québec... Mais bien sûr, ce n'est pas mon fait. Je crois vous avoir dit que j'aimerais prendre pied, un jour, près de Rochefort ou à La Rochelle... Il est resté coi, un moment, et s'est rendu compte qu'il devait me parler un peu de ma petite personne, bien que lieutenant par accident. Eh bien! voilà, il est temps de parler de vous, car vous êtes la troisième de mes

raisons se rattachant à l'avenir de la marine française. Il se moquait. Il l'avait dite, sa troisième raison, qui était de me donner un navire pour renforcer quelque peu les avant-postes français, mais comme il se pouvait qu'il s'agît de la troisième partie de son troisième argument, et que j'eusse manqué la deuxième, j'ai arrêté de penser, et j'ai parlé. J'ai protesté que je n'étais pas l'avenir de la Marine. Vous vous moquez quelque peu, je crois, monsieur le secrétaire. Moi? Mais pas du tout. Et vous le verrez sur-le-champ. J'ai apporté de Versailles ce manuscrit... Et comme s'il le sortait d'une boîte à surprise, il l'a fait glisser d'une sacoche étroite qu'il avait prise derrière lui, quelque part. Il porte le titre de RELATION ET JOURNAL DU VOYAGE DU NORD PAR UN DÉTACHEMENT DE CENT HOMMES COMMANDÉS PAR LE SIEUR DE TROYES EN MARS 1686. Mars 86 indique le mois où le chevalier est descendu de Québec à Montréal pour retrouver la troupe. Seignelay savait que le voyage avait duré au moins jusqu'à l'arrivée de l'hiver. Il avait lu cette relation avec attention et avec plaisir : je l'ai aussi fait lire à quelques-uns de mes amis que vous rencontrerez aujourd'hui, sinon ce soir - et c'est elle qui m'a permis d'entrevoir que l'avenir de vos contrées se jouera dans des séries d'escarmouches, des attaques-surprise, durant des guerres qu'on fera à la façon des forbans, des pirates ou des flibustiers, peu importe. Nos navires font de plus en plus *la course* contre les vaisseaux ennemis ou ceux de nos rivaux, pour s'emparer de leur cargaison. Au Canada, il faudra aussi jouer de ruse et de vitesse, non seulement avec le vent ou les brumes comme en pleine mer, mais

aussi en provoquant des incendies, en portant des attaques nocturnes. La nature même nous y force, ou plutôt vous y force. Il faut devenir aussi terrifiants que les Sauvages l'ont été pour les colons et les missionnaires, si j'ai bien lu LES RELATIONS DES JÉSUITES dans mon enfance. Depuis quelques minutes, monsieur le marquis me flattait, et j'allais l'aimer, mon secrétaire à la marine, mais j'ai eu une bonne pensée et j'ai sauvé l'honneur des nations sauvages qui savent encore répandre la terreur quand ils nous attaquent, armés de fusils par les Anglais, sauf que j'évite d'en parler, parce que plus personne ne le croirait, même que chez nous les plus jeunes disent que les histoires des RELATIONS étaient inventées pour tirer des larmes à la reine Anne d'Autriche. Tiens, tiens, on parle encore d'Anne d'Autriche. Oh! c'est sans doute que j'entendais souvent son nom, quand des femmes venaient voir ma mère... Certaines en préféraient une autre, sa petite-fille, je crois, la Grande Mademoiselle... C'était sa nièce. Mais j'y pense! On m'a dit que vous avez passé une nuit dans le château de Gaston d'Orléans son père, un frère de Louis XIII... Oui, je sais, le mari d'Anne d'Autriche. Eh! oui, Anne d'Autriche... Je n'aurais jamais été secrétaire à la marine sous sa régence. Si elle avait su que le roi vous accordait un navire, elle aurait demandé à quoi peut servir une petite flûte dans une entreprise maritime, une machine de guerre contre l'Angleterre, et si en plus elle avait su que moi, le petit-fils d'un marchand de Reims, un bourgeois, je m'amusais à esquisser cette machine sur une mappemonde, elle aurait trouvé cela aussi extravagant que les rêves des frondeurs. Eh!

bien, je lui répondrais, comme au roi et à vous, monsieur d'Iberville, que ce seul navire vous assurera de ma confiance, qu'il redonnera de l'espoir à la compagnie du Nord, un espoir de bois, de cordages, de voilures, de fourrures et pelisses et qu'il vous permettra de montrer à nos marins en chambre ce que peuvent la prudence et la ruse tout au long des fleuves et des rivières, comme dans le pourtour des anses et des baies, tout autant que dans les ports de mer et les rades miraculeuses que vous découvrez à la nuit tombante. Vous voyez que j'ai bien lu la *Relation* du sieur de Troyes, et cette flûte portera dans ses flancs et sur ses ponts des esprits comme le vôtre qui savent lire les faiblesses de l'armement ennemi, le défaut de ses fortifications et la peur dans les yeux de leurs hommes qui ne sont que des marchands, qui n'ont jamais été, sauf deux ou trois, soldats ou marins... Vous souriez ? À la bonne heure. Voici l'ordre de mission que vous apporterez vous-même à Rochefort. Il l'avait encore sorti de Dieu sait où.

VIII

D'immenses urnes, tenues à bout de bras par de grands hommes nus en marbre, déversaient par moments de l'eau qui coulait de cascades en cascades. D'Iberville - on se le rappelle pour le plaisir de rassurer ses souvenirs - avait chevauché un lion de marbre qui lui aussi malgré le froid de l'hiver en laissait baver de sa gueule. Arrivé en courant près de Monéglise, il l'avait examiné comme s'il le voyait pour la première fois. Il n'avait même pas pensé à lui dire qu'ils étaient libres d'aller où ils

voulaient, et que des amis du ministre allaient souper avec eux de l'autre côté des jardins, au petit château, plus facile à chauffer. Même si le fils de Colbert lui avait parlé d'une flûte de 12 ou 15 canons, il se faisait fort de partir dans un mois, au début mars, dans un vaisseau mieux armé et plus rapide qu'une flûte. Son jeune frère de vingt ans, Joseph (ou Sérigny), étudiant à l'école des gardes-marines, connaissait un homme de Rochefort qui leur ménagerait une frégate en moins de deux. Il aurait le dessus sur n'importe quel vaisseau ennemi qui arriverait à la baie d'Hudson. L'air de rien, il a laissé tomber dans l'air humide, que le secrétaire avait eu l'audace de supposer qu'il aurait souffert, fût-ce un seul instant, qu'on amène Monéglise jusqu'à Marseille et le jette aux galères avec les autres Tsonnontouans, des huguenots non repentis ou des convertis pas assez zélés au gré de certains intendants... Tu donnes des détails que je ne comprends pas, a dit Monéglise en enlevant ses bottes. Il a mis ses pieds nus dans les quelques pouces d'eau qui s'accumulaient sous l'une des urnes. Ce qui est étrange, c'est qu'il avait parlé en sa langue. Il le faisait depuis qu'ils avaient quitté Orléans, mais Le Moyne n'y avait pas porté attention, préoccupé sans doute, tout comme nous, par les sbires qui les accompagnaient. Ce qui est plus étrange, c'est que je ne sais plus comment faire parler Monéglise en français. Il n'accepte plus de parler français. Même d'Iberville, s'il l'a jamais possédée, n'a plus cette élocution, somme toute naturelle, que nous lui connaissons. J'en arrive à la conclusion que cette réplique en style direct de l'Iroquois, sur les détails

qu'il ne comprendrait pas, est surfaite. J'appréhende quelque chose d'anormal dans l'abandon abrupt du style indirect qui commençait à s'imposer. Pour achever mon embarras, voilà d'Iberville qui examine l'Iroquois comme s'il ne l'avait jamais vu. J'en étais là, le 12 novembre 2003, mercredi, à 19h15, comme plus tard en novembre et décembre 2015. À chaque fois, le roman ne fonctionnait plus comme je le pensais possible. Une sorte de déni inconscient ? Fausse impression ? Je regarde d'Iberville examinant les traits de Monéglise, comme si à mon tour je les voyais pour la première fois. C'est la faute de ce Sauvage qui, en entendant le mot de galère, ne s'est pas contenté d'enlever ses bottes, mais s'est permis de se rembrunir. L'ami Pierre a dit qu'il le trouvait changé, et comme on dit à la ronde qu'ils se ressemblent, se demandait-il s'il serait, un jour, aussi *défiguré* que le visage qu'il regardait, immobile. Il voyait des yeux, un nez - plus gros que celui de Seignelay, le fils de Colbert, sur son portrait, ne trouvez-vous pas, bien que les portraits officiels, huile sur toile ou copie...; celui d'Iberville, où la perruque et l'armure encadrent et même empreignent son visage d'une réserve qui ne correspond pas aux faits d'armes et à la hargne audacieuse qu'on lui connaît par ailleurs, a pu être fait longtemps après ses 26 ans, et on ne peut s'y fier, si on croit y retrouver les traits, qui seraient identiques, de Monéglise -; il y regardait des lèvres minces..., non, ces lèvres sont plus sensuelles que les siennes, et le menton n'est pas fuyant, il dirait *en ronde bosse*, un terme appris d'un jésuite sur un bateau qui revenait d'Italie; un front large et assez haut, au-

dessus de sourcils presque droits qui reculent devant un regard perçant, mais sans haine. Quand l'Iroquois tuait, et haïssait, ce devait être dans cette région du visage où la vie est plus animale que pensée. Mais ce qui l'effarait tout à coup, c'est que la figure de l'homme qu'il a amené en France avec lui, parce qu'il ne voulait pas voyager en France sans ce Sauvage, qui l'avait envoûté sans passion, sans ridicule, mais par fatalité, c'est que, sans point de fuite ni foyer central, elle devenait *décomposable* - le premier terme qui m'est venu à l'esprit - ou en perpétuel devenir (ce qui serait mieux que *gestation*). Le regard de Seignelay, par exemple, était le sommet d'un triangle jetant les bases de son univers devant lui, sur sa table de travail, à travers les fenêtres de son château, sur les cartes de son royaume maritime, tandis que le regard de Monéglise suivait un cercle autour de lui - *il avait des yeux tout le tour de la tête* -, son odorat, rattaché à l'eau, à l'air, à la terre et au feu, se détachait du sol et ses cultures, de la mer, des ornières des chemins, des cales des navires; sa bouche aux lèvres fermées pour ne jamais rire, ne laissait rien passer de la vie, cette vie qu'il s'obligeait à refuser et, le plus étrange, son menton le défiait, comme la boule rouge sur le nez d'un comédien italien.... Entendons-nous : c'était le visage que voyait d'Iberville, à cette heure du jour et en ce jour du 7 février 1688, un visage qui n'était plus identique au sien, et le dieu des chrétiens et ceux des Sauvages savent que dans les tomes précédents, interdits par la censure, j'ai donné des preuves de cette ressemblance, de Poitiers à Orléans, bien qu'on y ait décrété une exagération de romancier

ou de mythologue obsédé par son double absent. Il n'avait jamais vu, ainsi, la figure de Monéglise. Elle trouvait, du moins aujourd'hui, l'origine de sa lumière- ou de sa bonté ? - ailleurs que sur ses traits. À ce moment, ce visage se demandait, sous forme de questions posées à tous les horizons, et en souriant si peu, sans aucune tension intellectuelle ou nerveuse, s'il était à sa place, sur les fortes épaules de cet homme. De quel droit, lui donnait-on un rôle à jouer sur un continent qui n'est pas le sien, au lieu de le laisser fonder ce pourquoi il est fait, dans un univers qui recentre ses appétits et ses facultés vers des pensées, des actions qui feraient progresser les destinées sous sa garde, de la façon dont les actes et les paroles d'un personnage soutiennent à point nommé le plan d'un roman ? À ce moment même, une main invisible augmenta peu à peu le débit des trois nappes d'eau qui se répandaient sur des plaques de marbre ou de pierre - l'eau n'était pas encore claire -. Elles se sont écoulées plus vite vers le bord d'une première cascade, s'enflaient contre des parements qui formaient des digues pour enfin sous l'effet de la pression se précipiter de chute en chute jusque plus bas, dans un grand bassin octogonal, d'où jaillit après quelques minutes la colonne mince et puissante d'un jet d'eau qui trace contre les nuages gris, sans jamais y arriver, un trait d'argent qui se gonfle à son extrémité avant d'avaler sa propre semence lumineuse qu'il relance toujours vers le ciel, et le ciel lui répond au moins trois fois avec les grondements du tonnerre. Les deux hommes ne se regardent plus; les questions que leur figure faisait naître, n'existent plus. Le système

hydraulique des fontaines du château, alimentées par l'étang du Plessis-Piquet, par les rivières et les ruisseaux du domaine et de la région qui le jouxtent, apporte un déni flagrant à l'homme nordique américain au sein de cet univers modelé par ses ancêtres européens. Oui, c'est de cela qu'il s'agit et pour le comprendre, il faut, ce qui n'est pas donné à tout le monde, détecter le substrat théorique qui structure et déconstruit à la fois ces pages... La nature laissée à ses propres forces et désastres, la nature jouissive et sans apprêt, sinon celle des digues de castors, du tabac, du maïs et j'en oublie, cette nature dont cet homme peut se targuer, n'est qu'un amalgame de fleuves, de rivières, de lacs et d'étangs où les sciences et techniques physiques et mécaniques, avec leurs dérivés logiques et spectaculaires, étendront un jour leur puissance dont, entre autres, le pouvoir de se réduire ou se condenser en un jet fulgurant qu'on ne pourrait, en 1688, chercher à imiter que par hasard, à moins que je n'y comprenne rien, et à cet homme naturel, il ne sera jamais donné la satisfaction de dominer le monde... Le roman, que je remets peu à peu sur ses pieds avec moult sophismes ou jeux de fleurets, doit-il ici trouver sa fin à l'aide de ce jet d'eau, l'un des plus élevés et des plus élégants parmi les jardins de l'époque, venu s'interposer entre des visages qui s'essayaient à une étude physiologique avant la lettre ? C'est alors qu'arriva derrière eux, sans qu'ils l'aient entendu à cause du fracas - peu terrible, mais tout de même un peu fracassant au beau milieu de ce paisible samedi matin dans un parc désolé et dépeuplé en plein mois de février -,

l'homme en noir qui leur trouvait une allure de Romains. Toujours un peu plus gras que les sbires du matin, avec quelque chose dans l'allure, une componction, un je ne sais quoi où transperçait un désir de grâce qu'il n'avait pas ou n'avait plus, hélas! Et l'heureux homme portait sur ses bras tendus, comme le diacre prêt à revêtir le célébrant de riches vêtements sacerdotaux, les capots bleus des Canadiens, des *balandrans* comme il les nomma en les déposant comme des vases fragiles dans les mains des deux gaillards - le mot est encore de lui. Il semblait heureux, et il l'était, car en les regardant se réchauffer - pensait-il - et glisser leur bras dans les manches doublées - ce qui n'était pas le cas du balandran qui, sous les deux pans qui forment le corps du manteau, n'est doublé que des épaules à la taille -, il leur dit que la tâche de courir de par les allées du jardin et les couloirs du château demander à aucune âme-qui-vive où se trouvaient les appartements des gaillards d'Amérique, serait revenue à un valet, en des temps plus policés, mais il avait suivi son instinct, sans doute amplifié par la rencontre inattendue qu'il avait faite d'un fils de Français qui passe ses hivers dans les glaces, et il avait été..., il n'aimait pas *cet* avait-été, il dirait plutôt qu'il avait frappé droit au but, ouvert une porte et trouvé ces amas de chaleur bleue. Il voyait là, devant lui, la chaleur de ces tissus rasséréner le visage de ses deux amis dont il se réjouissait à l'avance de faire une connaissance plus ample, jusqu'à ce petit banquet où monsieur de Seignelay les conviait, comme il ne doutait point qu'ils le sussent, tout en s'étonnant que ces *capots* n'aient pas cette pièce rapportée, ronde ou

carrée, ce large collet qui protège davantage les épaules contre Borée et tous les Aquilons. Quand d'Iberville et Monéglise eurent revêtu leurs manteaux bleu délavé, quand j'eus recommencé à écrire ce roman, mardi, le 25 novembre 2003 - ne parlons pas des corrections de 2015 -, par un temps qui *s'enchifrenait* après le radieux soleil du matin qui avait percé mes yeux de ses dards lumineux, et quand j'eus déplacé une des lattes du store, m'attendant à ce que le soleil, comme durant l'été, se levât beaucoup plus à gauche de la fenêtre, enfin, après cet embarras du lecteur devant ces phrases *embrelicoquées* avant d'être *emberlificotées* à partir de 1755, du moins officiellement, il est temps de noter l'embarras plus déguisé, plus réservé, des trois compères qui se découvrent bien différents. Les uns, originaires des pays sauvages, avec leur accoutrement épais et bleu au milieu des jardins déserts de Sceaux, et l'autre, familier des Condé au château de Chantilly, avec ses jambes maigres, sans doute très osseuses sous les bas noirs, qui semblent deux bâtons noueux de goudron sous cette cape si sobre, si noire et si longue dans son dos. Il se sait respectueux de la norme pratiquée par les tailleurs du jour, mais on lui accorde qu'il préférerait que cela ne se voie pas trop, tandis que ceux-là, surtout le fils d'un *engagé*, Charles Le Moyne, chez les jésuites de Ville-Marie, avant qu'il ne se transforme en baron de Longueuil, ils voudraient bien que l'on sache qu'ils ne se seraient jamais montrés dans de tels atours, n'eut été leurs frasques contre des Anglais acrimonieux, toutes choses dont la baie d'Hudson est responsable. J'essaie le mieux du monde à combler le

silence et, au moment où Monéglise a terminé de rattacher les lacets de ses bottes qu'il avait remises après s'être essuyé les pieds avec un morceau d'étoffe sorti de son capot comme par miracle, il faut bien qu'on dise quelque chose. Ils parlent donc de la Hudson's Bay. À la réflexion, cependant, le serviable Français aurait dit, comme tout à coup la queue du paon se lève, se déploie et s'arrondit sans que l'on sache pourquoi, qu'il aimerait connaître la vie que l'on mène dans ces pays de neige, d'eau vive, de flammes intempestives et de fortins perdus, cette vie qui devait ressembler à celle que les Celtes sauvages connaissaient avant notre arrivée. Je ne doute pas que, dans les méandres de la conversation ou que parvenu au bout de cette allée de gravier, je n'en reçoive des aperçus qui combleront ma soif d'apprendre, mais il est séant, je crois, vous parler d'abord de la lettre que le chevalier de Troyes a écrite au bénéfice du secrétaire à la marine. D'Iberville en a entendu parler, sans avoir eu l'occasion d'y jeter un coup d'oeil dans le brouhaha..., disons durant l'extrême complexité des problèmes auxquels il a été confronté après son arrivée des rivières du Nord, et durant les jours précédant son départ de Québec. On sait, en effet, à Versailles, qu'il a beau contrôler les forts de la baie d'Hudson, des plaideurs n'en ont pas moins jeté en pâture sur la place publique une faute grave, un péché, qu'on a cru impossible à commettre pour un jeune mâle de 25 ans, plus célèbre pour ses voyages au long cours que pour ses conquêtes amoureuses, eh! oui, dit l'homme à la cape qui rebondit contre ses talons, les plaideurs l'ont poursuivi sur le chemin qui

mène à la prison de Québec, et on sut - on savait tout - qu'il y rencontra aussi un ennemi forcené de la France, un Iroquois, n'est-ce pas, qui se trouva, mais on ne peut rien affirmer, plus issu de son sang paternel que nul ne l'aurait jamais imaginé possible ou n'aurait encore moins osé l'écrire, tant cela paraît sortir d'un roman grec ou latin où se retrouvent dans des îles perdues des frères, des soeurs et des pères, ou imiter certaines comédies abracadabrantes d'un Anglais qui eut ses jours de vogue au temps où les Anglais, encore eux, se montèrent la tête avec leur victoire contre l'Armada, la sainte Armada! Heureusement, cette époque tire à sa fin et les vaisseaux français, s'il ose pour une fois se fier à la rumeur, car il apprit chez les Condé où l'on est chef d'armée de père en fils qu'on doit se méfier de la renommée des marins, les vaisseaux français, n'est-ce pas, monsieur Le Moyne de d'Iberville (sic), se trouveront bientôt invincibles sur les mers et jusques au fond des baies du globe, n'est-ce pas? Les capots bleus ne disaient rien. Ils sont arrivés au bout de l'allée qui longe les cascades jusques en bas, et le fracas des eaux qu'on n'entend plus, devint soudain un brusque et bruyant souvenir, quand il s'arrêta au moment où les trois hommes levaient la tête pour contempler le jet d'eau qui s'élançait sans cesse vers le ciel gris. Un des fontainiers du parc, qui n'avait rien à parier sur la baie d'Hudson, avait été mandé la veille par l'intendant du domaine. Des étangs et des cours d'eau avaient débordé plus haut, dans la région d'Aulnay, et inondé des maisons, des étables. On avait espéré rétablir la situation en ouvrant les vannes fermées pour l'hiver

et en déviant le trop plein d'eau dans les machines des fontaines, quitte à inonder les parties basses du parc. Le fontainier en chef, cela va sans dire, rêvait depuis longtemps d'entendre et voir fonctionner ses machines hydrauliques en plein hiver. Serait-il déçu du résultat? Non, selon d'Iberville. Elles avaient marché à merveille malgré le froid. Mais, et revoilà la baie d'Hudson, n'avez-vous pas accompli des actions d'éclat dans une redoute fourmillante d'ennemis, en vous y engouffrant par la porte arrachée qui *chambranlait* sur ses gonds ou à la faveur de la nuit, dans le simple appareil d'un chasseur, en vous fourrant le bras dans la gueule de canons anglais, pour juger des apprêts défensifs de l'ennemi, ou encore en vous hissant d'un canot d'écorce, dans une aube incertaine, jusqu'à bord d'un navire à l'allure inoffensive, mais regorgeant d'une troupe nombreuse qui s'y serait glissée après que vos avant-gardes avaient juré leurs grands dieux qu'elles n'y avaient rien vu qui pouvait freiner votre audace ? La présence de l'un de ces valeureux Canadiens, ici, au coeur du royaume, nous donnera l'occasion, vous verrez, de décider si le courage n'est que l'effet de l'inconscience ou la lente et assurée progression d'une raison en constant contrôle d'elle-même... Monéglise s'était mis à courir sur la margelle du bassin octogonal, se jouant de la paroi glacée par endroits. On l'appelle l'octogone, dit l'homme en rabattant un pan de sa cape sur son épaule. De son côté, d'Iberville a décidé de jouer à l'homme d'esprit et demandé comment s'appelaient ces questions à plusieurs faces. Il n'a pas attendu la réponse et s'est enquis s'il

pourrait rencontrer le fontainier, et visiter les grottes ou les caves qui renfermaient les machines hydrauliques; de tels effets physiques, en effet, dépendaient-ils de la hauteur des sources et de la pression de l'eau en découlant ? Ce *découlant* eut l'heur de faire sourire l'homme à la cape qui voulait toujours savoir comment on se précipitait au milieu d'ennemis, fussent-ils endormis, une seule épée à la main ou même un sabre ou un pistolet, mais l'autre continuait à supputer si ces machines, tirant parti des monts et des vallées... On dit par monts et par vaux, cria Monéglise à la cantonade. Il était déjà dans les sous-bois, tandis que près de l'octogone on élaborait, l'air soucieux, et on phantasmait, l'air réjoui, sur l'abouchement - mais de quelle façon? - de telles machines aux flots de la mer qui, frappés par la vitesse du navire, rejailliraient à travers la coque d'un voilier, à sa proue, dans un tuyau miraculeux pour s'engouffrer dans un réservoir d'où, à volonté, l'on pourrait dans les cales des vaisseaux, en tirant sur quelque clapet, disposer de l'eau des océans, pour la cuisine, en la dessalant, ou ne serait-ce que pour se laver le corps, tous les jours que durent les traversées. Ah! Seigneur Dieu! Si on savait comme les gens sont sales, et combien de tels arrosoirs me rendraient la vie plus respirable. Mais vous avez juré, mon cher ami! s'exclama avec un sourire l'homme aux jambes noires. Il lui a conseillé plus de réserve devant certains de ses amis, au château, qui ne faisaient plus de différence entre une prière spontanée et un sacrilège longtemps mûri, tellement ils craignaient qu'on les crût capables d'avoir et surtout d'avoir eu, plus jeunes, des passions coupables

dont ils n'auraient pas toujours été les maîtres. Tout mot échappé était suspect. S'ils ne laissaient rien montrer de trop vif, on n'aurait de cesse de les savoir intègres, mais si, en plus, ils ne laissaient rien passer chez les autres, on n'aurait de cesse de louer le courage de leur foi, de leurs opinions et de la haute maîtrise qu'ils auraient toujours eue sur eux-mêmes. Et il se tut. Cependant, ils avaient perdu de vue Monéglise et laissaient porter leur regard vers les taillis où il était disparu. Un bruit d'ailes n'attira pas leur attention. Il y eut un autre mouvement de houppe, accompagné d'un claquement de talons sur les pavés qui entouraient l'octogone et l'homme à la cape allait parler, mais le Canadien l'a devancé. Quand il avait sauté avec cinq ou six autres par-dessus la palissade, pendant qu'un bélier en enfonçait les portes de l'autre côté, c'était les mouches et la poudre qui l'avaient poussé à se précipiter dans la redoute du fort Monsipi, et aussi les cris des Sauvages qui lui rappelaient les terreurs de son enfance et son envie d'imiter les Indiens dans ses premières bagarres, avec le plaisir de savoir que ces hurlements étaient efficaces. Il n'avait pas oublié non plus, son père qui était mort, et la compagnie du Nord qui allait sombrer, et les Anglais qui auraient sa peau, et les navires qu'on n'aurait jamais, et les Français qui avaient des salons de gouverneur et d'intendant, des armées, des canons et le laissaient courir dans les bois, passer trois mois sur mer pour porter des lettres qui arrivaient trop tard et devenaient des livres d'histoire qui racontent les choses quand elles sont finies, trois mois en pleine mer pour parler à des

gens trop contents de revenir en France et qui savent que vous finirez votre vie dans une maison en bois équarri à la hache ou bâtie de grosses pierres des champs où moisissent le papier et les robes, et tout cela pour revenir par gros temps ou durant des jours et des jours sans vent, avec des hommes qui n'ont que la religion pour compenser leur déception, sinon la rage de ne pas avoir obtenu les pensions et les palais dont la distance de Versailles devait être inversement proportionnelle à leurs mérites et à leur rang. On aurait préféré rester en France, et vivre en France près des collèges où leurs fils aînés auraient rivalisé d'audace et d'intelligence avec les de ceci ou de cela, quand leurs pauvres garçons n'auront pour tout avenir que de raisonner bellement selon les lois de la rhétorique, à Québec, chez les bons pères jésuites qui ne peuvent plus aller en mission ou qui s'y sont tellement brûlés qu'ils enseignent les mathématiques ou le grec comme si c'était la dernière chance de l'homme pour se mériter le ciel... Le familier des Condés n'en attendait pas autant de ce jeune marin ou soldat, il ne savait trop, et son expérience de précepteur l'a retenu d'arrêter ce flot de paroles. Quand ce fut terminé, il a même cherché à faire le jésuite, sinon à jouer au petit marquis en expliquant que dans le *Britannicus* de Racine, lorsque son confident Narcisse lui demande pourquoi il hésite à conquérir Julie qu'il vient pourtant de faire arrêter, Néron répond, *Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus, / Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus*. Peu importait tous ces noms, dont il n'y avait pas lieu, au château de Sceaux, de donner la généalogie ni l'histoire,

mais il trouvait percutant de rappeler que souvent une ville, un pays, Rome, Québec, Paris, la Nouvelle-France, et le Roi aussi, était la cause que l'on fasse ceci ou cela. D'Iberville a souri et répété *...Rome entière, et trois ans de vertus*. Je parie qu'il se revoyait avec des années de vertus, le sabre et le pistolet à la main, décidé à tuer des hommes pour des fourrures. Mais avait-il oublié cette fille qu'on l'accusait d'avoir engrossée ? Non pas. Il parlait des années où il se retenait de tuer pour posséder un navire, avec des hommes à commander, et une île du sud où retourner à chaque fois qu'il aurait pris un navire, chargé de sucre ou de fourrures, peut-être d'or et d'argent, qui aurait traversé la mer de l'ouest, cette pauvre mer que le noir Français a cru bon de qualifier, d'une voix triste, de vieille histoire... D'Iberville s'est contraint. Il n'a pas mis la main à l'épée. Il s'est refroidi en jouant l'enfant. Il l'avait bien cherché, avec ses rêves en couleur, qu'on se moquât de la mer de l'ouest. D'ailleurs, c'était bien connu, les Canadiens ne pensaient jamais à rien. Sur l'océan, je vais vent debout ou le serre de près et si ce n'est pas un juron, c'est à va-Dieu, selon le moment, l'occasion..., *...l'herbe tendre*, de citer le noir promeneur solitaire. Il n'a pas relevé l'allusion, et ce n'était pas vrai qu'il ne pensait jamais à rien. Il croyait, il savait qu'un jour, il trouverait son heure. Ne l'avait-il pas trouvée devant les forts anglais de la baie d'Hudson? Peut-être bien, a-t-il dit après deux ou trois secondes, mais il n'était ni à la bonne longitude - d'ailleurs qui l'aurait fixée avec précision ? - ni sur la bonne latitude. Vous devez pourtant à la prise de ces forts de vous

retrouver près de Versailles, répliqua qui vous savez. Pour en repartir aussitôt avec une flûte. Une flûte assez rapide, j'espère, pour m'en éloigner au plus tôt. Et il a demandé à brûle-pourpoint quel effet auraient les symphonies du roi avec une seule flûte. L'homme qui s'appelait Jean a jugé qu'une flûte pouvait être lancinante au point d'aller jusqu'au fond de la blessure, et d'immobiliser sa proie. Le Canadien a répliqué qu'il craignait, parfois, d'être à bout de souffle, de ne pas tenir le coup, même avec une seule flûte, et encore moins contre trois ou quatre vaisseaux ennemis. Les marchands de Londres ne lésinaient pas sur les moyens, ils avaient des marchés qui les soutenaient, ils ne se contentaient pas de percer jusques dans le fond des bois ou sur les rivages d'une mer improbable. Ils avaient attaqué la côte plus au sud, ils en avaient délogé les Hollandais, ils infestaient les bancs de Terre-Neuve qu'il fallait contourner ou longer, c'était selon, à la sortie du fleuve. Et la France espérait tout reprendre avec une flûte qui s'appellerait *le Soleil d'Afrique*! Il l'avait lu dans son ordre de mission. Il avait entendu dire, du moins il le pensait, qu'elle aurait déjà filé jusqu'à sept lieues à l'heure, ce qui ne voulait rien dire au milieu des vents de l'océan... En suivant son camarade qui depuis quelques minutes tentait de se réchauffer en pressant le pas, il a foncé tête baissée dans un mélange de réflexions qui trouvaient quelquefois un écho dans l'autre voix plus âgée qui, elle, perdait un peu de son assurance ou même de son aplomb, sans doute à cause de cette étrange relation qui se formait entre eux, où les faits étaient repoussés dans

l'ombre, pour laisser le champ libre aux défis qu'il avait fallu vaincre et aux forces nouvelles que ces mêmes défis alimentaient. Le souvenir le plus tenace qu'il avait de la prise de Monsipi, le premier fort qui leur barrait la route dans la reconquête du sud de la baie d'Hudson, c'était d'avoir sondé, la nuit, la gueule des canons, vérifié s'ils étaient chargés de boulets, tandis que de l'autre côté des palissades, des Anglais dormaient, lisaient ou jouaient aux cartes; depuis cette nuit, il se demandait quel homme, lequel de ses ennemis sondait les chemins et les voies d'eau qui menaient jusqu'à lui pour le tuer, lui couper la tête, le transpercer d'une flèche, le scalper; il craignait tout cela auparavant, mais depuis qu'il avait passé la main contre la paroi rugueuse ou gluante des canons anglais, c'était avec un trou de pierre à la place du coeur, qu'il ressentait la menace des ennemis. Il n'avait jamais entré le bras dans un canon français. Plus jeune, à La Rochelle, on lui avait montré comment le mettre à feu, et plusieurs fois encore sur les bateaux, par calme plat, il avait été ravi de voir le boulet franchir un banc de brume ou, par beau temps, un espace bleu, presque invisible, avant de retomber, trop loin pour qu'on l'entende frapper le plancher de la mer, mais toucher un canon dressé, monté, bourré pour qu'il tire sur soi durant l'attaque qu'on prévoit le lendemain matin, c'est frôler la peau de cela qui nous attend, sans bouger, une gueule en trou de cul, avec une tête de dogue qui rigole tout au fond...

...la mort.

Un silence, et le Français continua. Vous savez qu'en lisant *la Relation* du

chevalier de Troyes, car je l'ai lue, même si le fils de ce procureur du Parlement de Paris n'a pas une plume facile à lire, je l'ai lue, et il m'est venu à l'esprit qu'au Canada, au détour de je ne sais quelle page, peut-être après l'incendie qui ravage une forêt tout autour d'un lac, on meurt pour le roi devant des arbres muets, tandis qu'en France, la mort d'un soldat se passe entre hommes durant l'assaut des armées, ou devant une foule durant un siège... Vous me direz que le soldat meurt quand même. Oui, bien sûr, mais je ne voudrais pas mourir dans ces forêts où, il me semble d'après ce que j'ai lu, ça devrait vous arracher le cou, ces arbres, ces troncs qui montent à vous couper le souffle! Ces branches qui vous tombent dessus, sont aussi barbares que les églises des Goths... L'habitant du Canada, de s'étonner, parce qu'il aimait les arbres. Bien sûr, partout on aimait les arbres, et on le comprenait. Mais au Canada, vous êtes nés dans les arbres. D'Iberville n'a pas relevé l'incongruité. Il savait qu'il suffisait de vivre ou même de revenir en France pour avoir du mal à concevoir que les bourgs de Québec et Montréal, à eux seuls, fournissaient un autre univers que des arbres, des Sauvages et des castors, aux habitants de la Nouvelle-France. Il s'est plutôt laissé aller à penser, et à dire, que les arbres n'étaient ni porteurs de mort ni foudroyés de bêtise, quand ils s'écroulaient, et dans cet abandon il a dit que les arbres n'étaient pas muets, que les arbres parlaient; non que les ormes ou les chênes chantaient leurs victoires ou transformaient en paroles de gloire ou de terreur les derniers yeux qu'ils portaient sur les choses... *les derniers yeux qu'ils*

portaient sur les choses ne peut s'empêcher de répéter l'homme qui croyait les arbres muets. Qu'en dirait Furetière ? Pardon? Rien. Continuez. J'aime vous entendre parler. Je ne sais ce que cela donnerait à la lecture, trop de choses à la fois ou trop peu quotidiennes, bien que trop de quotidien donne les comédies les plus ennuyeuses qui soient, sans caractère qui soit franc, tranché, donc sans caractères à savourer, à raconter... Mais continuez. Pierre Le Moyne ne savait plus ce qu'il allait dire. Alors, le critique des comédies du jour a répété ce qu'il venait d'entendre. *Les arbres parlaient, les arbres n'étaient pas muets; non que les ormes ou les chênes chantaient leurs victoires ou transformaient...* je ne sais plus..., oh! je sais, *en paroles de gloire ou de... pleurs, je crois... EN PAROLES DE GLOIRE OU DE TERREUR LES DERNIERS YEUX QU'ILS PORTAIENT SUR LES CHOSES!* Quelque chose de curieux se passait. Monéglise - qui reprenait les paroles de l'ami canadien - était survenu derrière eux sans qu'ils s'en doutent, et lui qui n'avait pas dit un mot devant le Français, s'amusait sans sourire à régurgiter comme un automate ces sons français, en exagérant sa diction, et à la fin Jean - il s'appelait Jean, n'est-ce pas - avait enchaîné avec *les derniers yeux qu'ils portaient sur les choses*, intrigué qu'il était, comme nous l'avons lu et écrit. Dans un vrai roman, on passerait à autre chose, on inventerait une transition, la plus élégante possible, pour remettre sur les rails - non, ce serait trop moderne -, pour remettre plutôt dans le fil de sa pensée le pauvre d'Iberville, laissé en plan devant ces arbres qui parleraient. Ici, à cause des mauvais plis qu'impriment à nos

cerveaux les possibilités d'enregistrement, de pauses à volonté et de retours à point nommé, le vainqueur de la baie d'Hudson a pu enchaîner et cette fois, sans coup férir et sans qu'on l'accuse d'invraisemblance. Les arbres, disait-il, rendaient peut-être la mort plus facile, parce qu'ils montaient la garde depuis si longtemps, qu'ils diraient, oui, diraient en frémissant, en se haussant davantage, se pliant, cassant, laissant tomber une feuille ou une branche, qu'être oublié en pleine forêt, que mourir en pleine forêt, c'était tomber parmi des ombres debout, à la recherche du soleil... Et l'autre a rompu le charme en voulant savoir si les Sauvages croyaient que les arbres étaient des dieux... Le « natif » ne le savait pas, ou ne le savait plus. Il faudrait le demander à Monéglise, qui était reparti. Pourtant, il y avait des moments où les forêts étaient silencieuses. C'était le 3 juillet 1686, au matin, à cette heure où il ne fait pas encore jour, bien que ce ne soit plus la nuit, surtout dans les pays du nord où durant l'été elle n'est jamais noire comme les nuits d'hiver et ne dure qu'une heure ou deux; ils étaient quatorze dans deux canots, et ils approchaient du *Craven* - il revoyait ce nom à la poupe. Son détachement voulait surprendre les marins du navire; on ne voyait ni sentinelle, ni aucun feu; j'aurais dû être tendu, aux aguets; je ne me rappelle que le plaisir de pagayer, de *nager* dans la douceur à l'arrière du premier canot, de naviguer sur une mer lourde comme de l'huile et me sentir comme au bord de rentrer chez moi, chez mes parents, à Longueuil ou à Lachine. Je ne le comprenais pas encore, mais je rentrais chez moi. Je prendrais le navire anglais, comme si

j'entrais chez moi, et je devais tuer un homme qui s'était introduit chez moi, la nuit; il fallait le jeter par-dessus bord, hors de ma vue, parce que les vaisseaux anglais n'étaient pas chez eux dans la baie d'Hudson, et ce n'était pas à cause des marchands de Londres qui ont toujours protesté que pour en prendre possession il suffit de voir de la haute mer les rivages d'une contrée, ou à cause de la France qui prétend, avec raison, qu'il faut avoir établi commerce avec les Sauvages et y avoir bâti places et fortins. La raison en était que c'était chez moi, et que la pale de ma pagaie faisait silence, tout autant que les arbres, oh! des arbres de moins en moins fournis, mais silencieux, comme les buissons, les fourrés qui, du rivage, retenaient leur souffle pour que les hommes du pays au risque de leur vie entrent chez eux et renvoient d'où ils venaient les hommes qui arrêtaient partout où il y avait de l'argent à faire, même lorsque d'autres, comme moi, avaient *nagé* tout le pays, à rames, à voiles et à pied... On ne saura jamais si la question qui approche, celle qui fermera et renverra au silence les voies d'eau du Canada a été posée par quelque moine espagnol, et anthropologue avant la lettre, ou par l'esprit en éveil d'un lecteur moderne, ou par La Bruyère lui-même, mais elle a tout l'air d'une question jésuite, pour la rédaction d'une dissertation en classe de Rhétorique. Est-ce que les Sauvages pensaient et parlaient ainsi, quand les Français sont arrivés et ont pris possession de leur pays ? L'étudiant d'Iberville s'est défendu brillamment sous couvert de quelques énoncés baroques. Entre les Sauvages et lui, il y avait beaucoup de morts, beaucoup de sang, et aussi

beaucoup de calumets de paix, même s'il détestait la bave autour de ces longues pipes sucées longtemps. J'aurais cru qu'il mordait le bout du tuyau, risqua l'autre. Il ne l'écoutait pas. Il était encore en vie. Ce n'était donc pas tous les Sauvages qui voulaient sa mort, et il ne voyait pas pourquoi un Anglais, marchand d'aventure, me bouterait, moi, qui est aussi marchand que lui, hors de chez moi quand je rentre, le matin, et que les arbres font silence... Mais il ne savait pas comment raconter tout ça. J'ai écrit quelque part que l'une des marques d'un esprit médiocre est de toujours conter, a laissé tomber l'homme à la cape noire, presque déçu, aussitôt, de l'avoir pensé, sinon honteux de l'avoir dit, ce qui a poussé le jeune marchand à demander s'il ne serait pas encore plus médiocre de raconter comment les choses se sont passées, sans arriver à les dire. Il fallait le rassurer, en lui opposant qu'il s'agissait d'autre chose. Il n'y avait rien de médiocre à faire un récit; la médiocrité tenait à passer ses journées à imposer à ses proches d'éternels et mêmes récits. Ne le pensait-il pas ? Il n'y avait pas à tergiverser sur la médiocrité de ceci ou de cela, il connaissait assez les Français pour s'être aperçu qu'ils n'aiment pas un homme qui ne sait pas trouver les mots pour dire ce qui s'est passé. Il n'est même pas médiocre. Il n'existe pas. Et à mon tour, de demander s'il serait temps de quitter ce procès-verbal à la mode indirecte, qui donne allure de vérité aux paroles. Mais s'il s'agissait de la vérité pure et dure ? Alors, l'homme qui s'appelait Jean a ajouté d'une façon si contournée qu'il sera presque impossible de la dupliquer, que son corps même, s'il pouvait

parler, ne pourrait nier l'existence de cet autre corps qui marchait à côté de lui, le corps d'un homme que les Français n'aimaient peut-être pas, il ne savait trop, mais avec qui, lui, un simple observateur *caractériel*, pas très aimé non plus des Français, il avait plaisir à converser. Il avait l'impression d'assister à la naissance de la pensée, non pas celle qui menait à l'écriture, mais celle qui hésitait entre l'aventure et la vie du paysan, entre l'obéissance aux ordres et l'action d'éclat, entre le rêve et le désir d'affronter les tempêtes... De toute façon, si un homme né chrétien, et français, se trouvait contraint, gêné, par exemple dans le genre satirique, si les grands sujets lui étaient défendus et même s'il les entamait quelquefois, il se raisonnait et finissait par se limiter à de petites choses, mais qu'il relevait par la beauté de son génie et de son style. Il fallait maintenant découvrir une nouvelle contrainte. Se demander dans quel genre littéraire serait plutôt embarrassé un homme né chrétien, oui, mais aussi un Français du Nouveau Monde. Déterminer quels sujets lui seraient défendus et comment il pourrait relever les choses restreintes ou minimales ou rarement grandioses qu'il lui resterait à traiter... Cet homme qui connaît des difficultés à mettre en mots sa pensée, serait contraint dans la tragédie, comme dans la comédie, qui exigent toutes deux que l'on mette en paroles une pensée générale et plus élevée qui porte sur les combats ridicules ou tragiques de pensées particulières; les sujets funèbres, philosophiques et politiques lui seront encore plus étrangers qu'ils le sont aux Français, et le style s'accommode mal d'une pensée toujours en mouvement, ou mal

assurée. L'homme en noir se demandait donc si cet homme dénué d'une parole facile ne serait pas voué à ne jamais écrire quelque chose de raisonnable; il serait réduit à quelque chose, car il fallait bien qu'il en restât un quelque chose qui ne serait relevée que par la beauté, peut-être illusoire, de son génie, un génie non pas tant spirituel, mais plus ancré dans la matière du corps que dans celle du cerveau, et si cela lui paraissait une avenue possible pour l'écriture américaine, il ne saurait trop dire pourquoi. D'Iberville, comme souvent, ne l'écoutait pas. Il cherchait encore à dire quelque chose qu'il n'avait pas dite, quand Jean s'est empressé de protester que jamais il n'écrirait ce que son ami, Jean, un autre Jean, avait écrit sur les castors, industriels pédagogues, et sur les habitants de ce pays qui se trouvait non loin du Nord, et il s'arrêta pour déclamer, tenez-vous bien, vingt-et-un vers où les octosyllabes rivalisent avec les alexandrins.

Non loin du Nord il est un monde

Où l'on sait que les habitants

Vivent ainsi qu'aux premiers temps

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains ; car quant aux animaux,

Ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,

Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

L'édifice résiste, et dure en son entier ;

*Après un lit de bois, est un lit de mortier,
Chaque castor agit : commune est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
Maint maître d'oeuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.*

Mon ami Jean a écrit ces vers dans son *Épître à madame Sabatier*, a conclu le premier Jean qui nous a donné la frousse qu'il voulût développer le caractère de cet apologue, de Platon à nos jours en passant par Théophraste, mais une légère bruine avait commencé à tomber. Aussitôt qu'on la sentait sur son visage, elle se muait en une brume de plus en plus épaisse. On était descendu assez bas dans les jardins, et on était revenu devant l'octogone. On ne voyait plus les jeunes arbres qui bordaient les larges allées conduisant au château le long des animaux de pierres montant la garde à chaque degré des cascades maintenant silencieuses et aussi invisibles que les escaliers au bas des édicules, tout en haut, qui

flanquaient l'endroit d'où plus tôt les eaux avaient jailli de terre, à la lisière des grands arbres, les plus vieux du parc, dont la masse tantôt brune, tantôt bleue, la seule qu'on voyait à l'horizon, semblait pousser ces bancs de brume sur l'homme qui arrivait du nord et sur celui qui du nord, avait lu les animaux et les habitants, mis en vers..., cependant que d'Iberville avait été frappé et choqué d'entendre que ces humains, non loin du nord - quel autre monde nordique que le Canada (et ses castors!) rappelait, au XVIIe siècle, les premiers temps de l'humanité ? - vivaient encore comme avant Mathusalem dans une ignorance profonde et n'auraient de savoir, que celui de se mouvoir dans l'eau... Au contraire! Ils savaient si bien maîtriser les cours d'eau qu'au lieu de bloquer fleuves et rivières avec des troncs d'arbre - il aurait pu dire *obstruer*, mais ce mot ne formait pas un bloc entier avec ce qu'il voyait dans sa tête - , ils avaient laissé les bouleaux debout et leur avaient pris un peu de leur peau d'écorce pour y *nager* à volonté dans l'eau des rivières qui traversaient elles aussi, comme à la nage, toute la terre d'Amérique, de la baie d'Hudson jusqu'au Mississippi, et peut-être encore plus loin, jusqu'à la mer du Mexique, il en était sûr, et Cavalier de La Salle le prouverait... Ah! il n'y échapperait pas. Jean connaissait quelqu'un d'érudit, un moderne, qui correspondait avec monsieur de La Salle, un abbé Renaudot ou Bernou, il ne savait plus... Peu importait. L'ignorance, Pierre Le Moyne la reconnaissait sienne, tout comme celle des Sauvages, devant des savoirs qu'ils n'avaient pas appris. Il en savait d'autres, pourtant. Marin des eaux douces. Sauteur de chutes.

Percheur de rapides arc-bouté à sa pagaie plantée dans le creux des roches autour de bouillons qui agitaient leurs crocs contre les flancs et sous les pinces des canots. Mousse, matelot, soldat sans grade sur les navires des marchands et demain, ceux du roi. Il en acquérait toujours de nouveaux. Il lui arrivait même de traiter d'ignorants Monégliise, et ses frères, et les secrétaires des gouverneurs à Québec et à Montréal, ou les acheteurs de fourrures, aveugles au sang des animaux écorchés et aux écorchures devenues des plaies bourrées de résine sur les bras, les jambes, les corps des coureurs de bois, affamés, saouls, désespérés de trouver une femme ou un ami qui sauraient où les emmener trouver un autre bateau que les lents voiliers d'Europe, un navire qui dans un voyage d'une seule nuit les transporterait dans un palais de marbre, un château de pierres aux murs couverts de soie jaune et rouge avec une fontaine, au moins une fontaine, où se baigner tous les jours dans une eau propre, près de grands draps que des mains d'esclaves leur tendraient pour les essuyer, les sécher, les envelopper et les conduire, de l'autre côté de la mer de l'ouest, devant une étendue d'eau verte et bleue, comme le disaient un flibustier qu'il avait rencontré à La Rochelle parmi les marins d'un navire qui appareillait à l'aube pour Saint-Domingue... Jean était devenu hagard. Ce gaillard en capot bleu avait-il perdu l'esprit? Il marchait à pas de géant autour de l'octogone, disparaissait dans la brume. Sa voix portait, faiblissait, selon qu'il se trouvait devant le mur étagé des cascades ou face aux allées qui y aboutissaient ou s'en détournaient. Il se déplaçait dans la brume, toujours

aussi intense, et l'on découvrait de nouvelles plaques de gravier mouillé, une nouvelle clarté plus diffuse, ou moins grise. Il surgissait derrière lui, tout à coup, pour dire qu'il avait traité d'ignorants les marchands de fourrures qui croyaient que les Européens aimeraient toujours les chapeaux en castor rasé ou accrocher des peaux de bêtes sur leurs murs de pierres. Il fallait trouver de nouveaux marchés... Mais vous êtes venu ici, à Versailles. Non, monsieur! On m'a conduit à Sceaux comme un... Ne faites pas de vilains jeux de mots. Vous avez rencontré le secrétaire d'état à la marine, et vous avez l'assurance qu'on vous donnera une flûte qui partira le mois prochain, vous me l'avez dit! Vous n'en voulez plus ? D'Iberville s'est assis sur un banc de pierre, un peu plus loin, qui semblait flotter entre le sol et un ciel blanc descendu autour de leur tête. Un ciel léger, mais fermé, qui rendait presque aveugle. Jean s'est approché et s'est assis à son tour en drapant sa houppelande comme un suaire, de son cou jusqu'à ses pieds. Jusqu'à quel point savait-il ce que l'ignorant du Canada avait appris en entrant dans la redoute du fort Monsoni ? Il n'en savait rien mais, dites-moi, vous l'avez nommé Monsipi, tout à l'heure. C'était le même, et les Anglais l'appelaient même le fort Hayes. On a beaucoup de noms, quand on est à personne. Les rois aussi ont beaucoup de noms. Mais il semblait à d'Iberville que les choses, les lieux, devraient garder leur nom. Seuls, les hommes changent. C'est un point de vue, a commenté Jean qui s'est mis à chercher sous sa cape, et en a sorti une feuille de papier parchemin pliée en quatre, car cette histoire de point de vue, en disant

l'expression, lui avait ouvert les yeux sur l'étrange aspect qu'avait pris tout à coup la brume qui les enveloppait, et il voulait savoir si la nuit du nord que décrivait le chevalier de Troyes quand il avait écrit - et il s'est mis à lire - *il n'y a presque point de nuit en ce pays-là, dans lequel nous avons remarqué lorsqu'il faisait serein* - il faisait serein, il faisait « soir », une ancienne acception que je n'ai pas lue ailleurs et que je trouve ravissante, mais je reprends - *...nous avons remarqué lorsqu'il faisait serein que l'aurore commençait à paraître, que le soleil couchant paraissait encore*, il voulait donc savoir, si cette nuit nordique ou ce *serein* ressemblait à la lumière qui, dans le parc, les entourait, se jouant et se mêlant à la brume comme de l'étope sur du coton blanc... Pierre Le Moyne s'était levé et éloigné quelque peu du banc de pierre. Il a répondu, le dos tourné, que la brume de partout ressemblait à de la brume. Vous n'avez pas compris, lui dit Jean qui refermait sa cape en linceul. C'est de la lumière dont je parle, de cette lumière qui semble s'évanouir, au ras du sol, et renaître vers le haut ou descendre du ciel en frôlant des voilures qui s'arrachent en s'effilochant une à une, sans à-coups, de ces nuages tombés sur terre... Le sieur d'Iberville s'était retourné, un bras levé, et apparut comme une ombre bleu-gris d'où ressortaient des cheveux mouillés encadrant des yeux noirs. Je n'arrive pas, disait-il, à détacher la lumière de ce que je vois, comme je n'arrive pas à détacher le sabre de ma main gauche. Mais vous n'avez point de sabre, monsieur... Ce Jean faisait des réflexions étonnantes, qui ne cadraient pas avec sa fonction de précepteur chez les

Condé. Cette naïveté lui venait sans doute de ce long entretien dans un matin qui n'en finissait plus, avec ce gardien trop naturel des avant-postes français au nord de l'Amérique. Je n'y peux rien. Il s'adaptait comme il pouvait à une situation qui lui était inconnue. Il n'avait jamais rencontré, que je sache, de roturier, sinon de manant, qui de plus serait venu des pays sauvages, avec en poche une flûte signée Seignelay. Ne nous fâchons pas! Bien des marins, bien des capitaines, qui ont fréquenté Versailles ou ses satellites, n'avaient pas plus que d'Iberville leurs quartiers héréditaires de noblesse ou les manières et les moeurs des salons de Paris, mais étaient-ils accompagnés d'un ami sauvage qu'ils avaient sauvé des galères, sur un coup de tête ? avaient-ils tué deux Anglais quelques jours après être débarqués en France ? étaient-ils tombés dans le panneau de coquins brigands au château de Blois ? portaient-ils des capots bleus en étoffe du pays ? et enfin, s'imaginaient-ils un sabre au bout de leur bras gauche, levé au-dessus de leur tête dans une pose hiératique, sculpturale et presque gothique ? Le conquérant a laissé retomber son arme en disant que durant l'attaque du premier fort, à la baie d'Hudson, il avait découvert l'efficacité du sabre. À gauche, il tient les ennemis en respect, même dans la nuit. Il suffit de l'agiter comme un fouet; il découpe des chairs, il fait se fermer les yeux, on l'entend siffler à ses oreilles; et il permet de faire feu, de la droite, avec son pistolet sur les autres qui se croyaient à l'abri du sabre. Il rêvait d'attaquer, un jour, un fort, un village avec tout un régiment de soldats, le sabre à la main. Il s'était senti invincible, le coup de feu à

droite, et à sa gauche des ennemis à genoux, couchés et blessés par le fil de la lame ou fuyant devant ses moulinets. Cela ne durait qu'un instant, mais le corps devenait le prolongement du sabre, gagnait en rapidité et se faufilait encore mieux entre les obstacles. Son action, dans le réduit étroit d'une redoute obscure, était merveilleuse.

Vous aimez tuer ?

Quand il le faut, oui.

Vous ne m'étonnez pas. Je vis moi-même parmi des tueurs. Mais dites-moi...

Le lecteur critique avait encore son papier à la main; l'encre avait coulé à certains endroits, à cause de la bruine, mais les phrases étaient encore lisibles. Il tenait à lire un autre passage qu'il avait beaucoup aimé, *et la nuit étant venue qui nous déroba la vue du vaisseau...* La venue de la nuit provoquait une action singulière, elle ne dérobait pas tant le vaisseau à la vue, qu'elle arrachait la vue même du vaisseau, la vision qu'on avait auparavant de l'image du vaisseau. Une expression courante, il le savait, mais elle lui plaisait, surtout qu'il la lisait au milieu d'une page qui ne brillait pas par son style. Il restait toutefois un paradoxe. La nuit dérobait le vaisseau à la vue, et ailleurs, de Troyes écrivait que la nuit gardait la lumière du soleil couchant jusqu'à l'aube... Il arrivait là-bas, comme ici, que le ciel se couvre de nuages, fut la réponse du voyageur et Jean, presque penaud, jugea bon de rentrer son papier sous sa cape, quand survint Monéglise qui en parlant onontagué, avec quelques mots

tsonnontouans, on l'aurait juré, lui a posé une question qui semblait lui tenir à coeur. D'Iberville faisait l'ennuyé et, revenu sur le banc, il a accepté de traduire ce qui était devenu une supplique, car Monéglise a répété sa prière deux ou trois fois. Il voulait savoir du Français si deux hommes dont le visage se ressemblent, pouvaient avoir un esprit semblable.

Le même caractère ?

Oui, la même façon de penser, ou d'agir; les mêmes réactions...

Donc, le même caractère.

Si vous voulez.

Puis, Monéglise est allé s'asseoir tout près de l'autre Pierre, pendant que Jean les regardait. La brume s'est levée, tout à coup, sur un temps presque radieux. Une trouée de ciel bleu s'était créée au-dessus du parc, comme si ces nuages descendus sur terre et ces vapeurs en suspension risquant à tout moment de tomber en pluie n'avaient été que le songe d'un matin d'hiver. Il dit alors avec une prudence inhabituelle, en autant qu'un si court commerce avec lui permette d'en juger, qu'il lui serait possible d'émettre un jugement sur deux êtres qu'il aurait connus depuis leur enfance dans un pays où ils auraient vécu en semble au sein d'une société qui leur fût commune, comme à la cour ou dans Paris, mais comment dire quoi que ce soit sur une hypothétique communauté d'apparence et d'esprit chez des jeunes hommes dont il ne connaissait pas le pays, d'autant plus qu'on nommait le nord de ce continent, le pays des contrées sauvages ? Cette réserve ne tendait pas à prétendre qu'il aurait des moeurs trop policées

pour en juger d'autres qui seraient barbares. Elle venait de la crainte d'avoir les yeux et l'esprit brouillés par de si nombreuses inventions, qu'ils ne pouvaient plus voir, ce qui s'appelle voir, la grandeur naturelle des Sauvages, une grandeur que pourtant ses ancêtres mêmes avaient dû posséder, mais leurs descendance avait été souillée par ces mêmes inventions, le rendant impropre, comme il le disait, à déceler si deux êtres humains pouvaient avoir un esprit semblable, fussent-ils aussi beaux l'un que l'autre, et encore moins à dissenter à partir de leurs seuls visages. Les deux *Sauvages* le regardaient toujours. Monéglise n'a pas eu l'audace de demander à d'Iberville de lui faire la traduction, car nous savons depuis longtemps que sa manie de parler *en sauvage*, n'était qu'une manie. Il parlait le français et le comprenait aussi bien que les Jésuites le faisaient pour les langes indiennes. De toute façon, aucun des sosies n'aurait voulu traduire ce discours trop long, et peu disert. Cependant, la sentence qu'il a énoncée, dans sa langue, si elle reprenait au vol l'idée de beauté qui s'était faufilée dans la conclusion de l'homme à la cape noire, démontrait à l'évidence qu'il n'avait rien compris ou ne voulait rien comprendre à sa récusation contournée, car lorsque le sieur d'Iberville l'a traduite, elle s'est avérée une formule presque lapidaire : le plaisir donne la beauté, et la beauté des visages doit mourir. De la ressemblance des visages et des esprits, Monéglise était passé à la beauté des visages qui devrait mourir à cause du plaisir qui aurait quelque chose de ces passions que certains auteurs, par trop physiciens ou imbus de principes atomistes ou même

aveuglés par leur corps de chair, rendaient égales au mouvement du sang, aux palpitations des fibres musculaires et aux bouillonnements, ondulations et trémoussements mécaniques des artères. Cependant, d'Iberville, à son air mécontent, a donné l'impression de comprendre tout à coup, sinon de voir de ses yeux, voir, ce qui s'appelle voir, des visages mourant de la beauté du plaisir... Cela ne rappelle rien à quiconque, mais on doit rapporter que dans les premières pages censurées de ce roman, l'Iroquois aurait été mêlé à des couples d'adolescents durant ce qu'on a appelé la nuit des amours d'Orléans, une nuit que le Canadien de la baie d'Hudson ne tenait pas à revivre, et il ne voulait pas en parler. Jean s'est porté à son secours et en homme du monde, capable de dissimuler qu'il n'a rien compris, il a prononcé l'éloge de celui qui avait mis le plaisir sur le tapis et s'en est tiré sans faire appel à la bouillonnante phraséologie des esprits philosophes quand ils parlent de vertu, des vices, des élans de la passion ou des moeurs du temps, bref, des caractères de l'homme, de ses dérèglements et du principe de sa malice. Non, Jean s'est contenté de dire le plaisir qu'il avait à découvrir les Sauvages et pour donner du relief à cet objet de connaissance, et même s'il en avait devant lui une preuve vivante, il s'est limité au seul document écrit qu'il avait lu à ce sujet, se disant sans doute que la relation du voyage que le chevalier de Troyes avait fait à l'intérieur du pays des Sauvages présentait des éléments communs à plusieurs d'entre eux et qu'il devait en bon observateur porter plus d'attention à ce qui avait été consigné au cours de plusieurs mois, qu'à un

individu, surtout quand il exsudait, ou dégageait comme on le dira dans des temps futurs, des traits fascinants. Il a aussi limité l'usage de cette source écrite, à cela seul que faisaient ou disaient les Sauvages quand les Français traversaient leurs eaux territoriales et leurs royaumes, tout en ne perdant pas de vue, parce que la sentence de Monéglise ne quittait pas son esprit, la beauté et le plaisir qu'il y avait trouvé, en plus de toutes sortes de dérivatifs qui épaississent l'action des humains, mais sont aussi l'éclairage qui font ressortir une vie pleine et totale, comme les couleurs qui à force d'être ajoutées les unes aux autres sur le canevas finissent souvent par céder le pas à la lumière... Avec un mouvement de cape indescriptible, et une vivacité dont il sera remercié, car l'heure du dîner approchait au domaine de Sceaux, Jean s'est presque écrié que si le plaisir, la beauté et la mort depuis l'Antiquité et depuis le don de la parole aux tribus d'Amérique, avaient tourmenté l'esprit humain, il était une autre manifestation de la vie qui procurait du plaisir, qui dénotait, elle aussi, l'intrusion de la beauté dans la nature et qui montrait en filigrane l'irrésistible marche vers la mort, tout en la faisant presque oublier par cette surabondance du plaisir que trouvait le lecteur de cette relation, devant l'apparition de l'homme naturel lors de sa rencontre en Amérique avec l'homme des bateaux et des fusils. Jean risquait qu'on s'aperçût qu'il énonçait des généralités, sinon des sophismes, et qu'on tiendrait pour certain que le mystère du visage, sa ressemblance et sa beauté sous le plaisir selon l'Iroquois, étaient carrément noyés dans le plaisir personnel

qu'il avait pris à cette lecture, mais cela reste incertain, car comme tous les êtres qui entendent parler d'eux, notre Sauvage et notre Blanc voyageur écouteront malgré tout cette diversion qui nous est en quelque sorte imposée par une réflexion passionnée de l'Iroquois, un être exilé, et cette diversion, en plus de nous faire patienter sur le chemin qui mène aux agapes chez Seignelay, aura tout de cette nouvelle passion des sujets du roi pour ce que font et disent les hommes, quand ils sont aux prises avec la religion, les mythes, la mort, les animaux et leurs semblables connus ou inconnus. - Il faudrait prouver cette nouveauté, cette passion, ces conflits intérieurs et sociaux qui vont au-delà de la querelle des Anciens et des Modernes, mais Jean nous rappelle à sa présence. - C'est lui qui parle, et il entend dire toute sa parole, avant d'arriver à celle du plaisir, de la beauté, de la nature et de la mort. Il parle de ce qui a été écrit en 1686 par le fils d'un procureur au parlement qui s'était trouvé en contact avec des Sauvages au nord-ouest du fleuve Saint-Laurent, en cette même année 1686. Il parlait de mémoire. Il oublierait des détails, et même des détails importants, mais sa mémoire devait se défendre seule, comme celle des hommes des forêts qui repéraient les arbres, les rochers et les méandres des ruisseaux et des rivières pour retrouver leur chemin, et quand ils rencontraient les Français sur la rive d'un lac, à la pointe d'un portage, ils transmigraient leurs souvenirs, ils les greffaient par la parole sur les yeux des Blancs, pour les guider dans leurs expéditions. Ils le faisaient si volontiers que souvent ils affirmaient savoir les routes, les chemins et les

sentiers sans que cela soit de vérité pure, mais c'était ce qu'on attendait d'eux, et prenant la peine de marcher devant la troupe, ils faisaient confiance à leur corps, à cette *physique*, à cet *état de nature* qui savait se retrouver devant un arbre sans feuille ou une forêt décimée par le feu dont tous les repères connus sont recouverts de cendres, noircis ou détruits. De cette nature, ils étaient les maîtres, car ils en tuaient les animaux, les poissons et les oiseaux dont ils offraient les viandes fraîches ou séchées et les peaux aux visiteurs qui en échange leur donnaient objets de métal ou de verre démontrant *prima facie* que leurs mains blanches aux poils noirs et aux ongles sales touchaient et travaillaient et utilisaient de façon différente le bois, les pierres et les flammes dans lesquelles ils les trempaient ou les brûlaient pour les faire renaître encore plus dures dans une eau froide... Vous voyez, disait Jean, qu'en lisant les quelques apparitions des Sauvages dans la relation du chevalier je tâchais de visiter les fourrés des Amériques et je me *fourrais* dans l'esprit de ces premiers humains, en mêlant à tort ou à raison les observations qu'en faisaient les Français de l'expédition, à la mémoire que j'avais d'autres livres, comme à celle que les Sauvages ont nécessairement acquise par l'expérience ou en écoutant les récits de leurs Anciens et de leurs voyageurs autour des feux, dans les cabanes, qui recréent ce que leurs peuples ont vu depuis plus de cent ans sur la façon dont on fait les armes à feu, les épées, les sabres et les couteaux. - On ne peut, par souci d'historicité, trop sabrer dans les phrases de Jean de La Bruyère. - Ce qui l'avait le plus étonné, ou l'avait

fait le plus rêver, c'était que les *mieux faits*, comme le dit le chevalier, voulaient être emmenés par les soldats du roi et par les Français nés parmi leurs forêts, pour aller eux aussi guerroyer contre les Anglais qui avaient pris les forts de la baie d'Hudson. Quelles passions agitaient les hommes des bois pour suivre d'autres hommes qui ne voulaient pas traiter, mais ne faisaient que traverser leurs forêts pour aller plus loin tout en haut de la terre, vers le pays des phoques, et se battre contre les Anglais qui voulaient les mêmes choses que les Français, même s'ils s'étaient établis plus au sud, du côté où le soleil se lève, comme s'ils pensaient mieux se rendre au nord, en partant de plus loin ? Voulaient-ils quitter l'ennui, arracher leur corps - rappelez-vous que ce sont les *mieux faits* - à ses habitudes et à ses odeurs de terre, de feuillage et d'eau pour le soumettre à d'autres corvées, le glisser dans les canots, dont il sait tout - ce sont leurs mains qui les ont construits - parmi d'étranges hommes descendus de leurs grands navires pour encastrer leurs jambes dans des canots dont au début ils ne savaient presque rien (sauf qu'ils avaient déjà payagé...) et dont ils ont voulu tout apprendre, en offrant comme gages leurs eaux-de-vie qui, quoi qu'on die, réchauffaient le sang et les muscles, multipliaient les battements du coeur et les coups de tête avec, en prime, des bibelots sortis de boîtes à surprise pour amuser les enfants et des tiges, des fuseaux de fer emboîtés dans de larges tranches de bois lisse qui épousaient le bras et la main pour tuer ses ennemis mieux que les flèches et les tomahawks ? Comme les jeunes garçons qui voient passer un régiment et voudraient entrer dans le rang

pour devenir un homme, voir du pays, parler à quelqu'un qui enfin les écouterait, même dans une autre langue, ils voulaient quitter la cabane, naviguer vers d'autres rivières plus poissonneuses, voir une femme dont le frère de leur père avait parlé, l'autre hiver, devant le feu, ou continuer à faire rire le Français qui les a rencontrés en cherchant des fagots pour la cuisine... Mais le commandant n'a pas voulu. C'était curieux. En France, on les enverrait bientôt aux galères, et là-bas, on refusait de les faire travailler, même s'ils le demandaient. Ce serait trop long à expliquer, a répondu d'Iberville, pour couper court. On ne savait jamais s'ils n'allaient pas les quitter le lendemain et à la guerre on n'a pas le temps de surveiller ceux qui s'amuseraient à faire la guerre. Jean lui opposa les prisonniers anglais qu'ils avaient su amener avec eux en redescendant les rivières vers le fleuve et vers Québec. D'Iberville est tombé des nues, et Monéglise s'agitait en tournant autour du banc de pierre. Nous traiter en prisonniers ? Comment une telle idée avait pu lui traverser l'esprit ? Il a répliqué que les Espagnols l'avaient fait. Pierre ne connaissait pas beaucoup l'histoire de l'Espagne, mais il savait que les Espagnols n'auraient jamais réussi à faire beaucoup de prisonniers chez les Sauvages du nord. Pourquoi ? Il ne saurait le dire. Parce qu'ils ne vivaient pas dans des villes, comme ceux du sud ? On n'aurait pu réussir à les encercler ? À moins que les Français ne soient pas comme les Espagnols ou que les peuplades du nord ne possèdent rien, aucune richesse qui vaille la peine de les enchaîner... Le Canadien a fait valoir que tout ce qu'on pouvait apprendre d'eux, il

suffisait de vivre ou de voyager avec eux pour le savoir, tandis qu'au Mexique, les Indiens avaient de l'or et en Europe, l'or, on connaissait. On n'avait pas à savoir de quiconque comment l'extraire, le fondre en lingots, et une fois les maîtres tués, il suffisait de continuer à faire travailler les esclaves... Verbiage socio-historico-psychologique que d'Iberville, pourtant, préférait aux questions embarrassantes de Monéglise sur le caractère ou la beauté du plaisir, mais la diversion devait-elle être si longue? Ce monsieur Jean n'est tout de même pas Montaigne qui a tout dit, n'est-ce pas, sur les coches, l'or et l'Espagne, et depuis, tout le monde a tout dit sur ce qu'il faut penser de l'être sauvage voulant rester dans sa condition, tellement elle aurait été naturelle, heureuse et irremplaçable. Il faut donc donner un coup de barre. Et c'est le jardinier du matin qui dévale l'allée bordant les cascades. Essoufflé, il annonce que des rafraîchissements les attendent dans le bureau de monsieur le marquis, des oeufs, des fromages, et on boirait du vin du pays. Il repart, il revient. Il y aura monsieur Nicolas, mais l'autre Jean, qui est à Marly, ne viendra pas. Il remonte les cascades. Monéglise hésitait à le suivre, mais il a emboîté le pas à d'Iberville trop heureux de quitter l'octogone et les palabres. La cape noire n'allait pas se taire pour autant, Rien ne pouvait l'arrêter sur les Sauvages tels qu'il les avait lus, ou imaginés. Cela tenait de l'éloge et d'autres fois, de l'ignorance, mais toujours de la fascination. Évidemment, à sa place, nous aurions su quoi dire, et quoi ne pas dire, mais on ne peut lui demander d'avoir les mêmes ressources d'esprit que nous, qui lisons

tant et tant, qui jamais ne nous contentons d'informations glanées ici ou là, mais passons des heures en bibliothèque chez nous ou dans les lieux publics à fouiller un sujet et ne délivrons nos conclusions qu'après des mois d'écriture, de relecture, de voyages et de refonte partielle ou totale de tout ce que nous avons d'abord élaboré, planifié et décidé. Il nous reste donc, avant de déjeuner, à l'écouter deviser, questionner et s'étonner en compagnie de Monéglise et de Pierre Le Moyne, qui change d'attitude comme il change de nom. Les Sauvages étaient comme les oiseaux à qui le Père donne à manger et fournit plumes suffisantes pour les protéger du froid; non, ils n'avaient pas de villes aux murs d'enceinte, mais des cabanes qui s'emboîtaient aux forêts et prolongeaient la nature où Dieu les avait oubliés - il avait dit cela avec le sourire - ; ils n'avaient ni grands voiliers, ni machines de sièges; ils avaient le feu, le silex et les flèches, objets des plus redoutables dans les fourrés, et sous les futaies des grands arbres; ils n'avaient ni vaches, ni brebis, ni chevaux; ils chassaient les bêtes que la nature de Dieu leur avait destinées - il s'est dit, in petto, que Bossuet serait assez content de lui - , tout comme ils n'avaient qu'à glisser le bras sous les eaux vives pour en tirer leur dîner qui, s'il n'a pu s'échapper à la vigueur de ses nageoires, démontre de façon muette à son vainqueur qu'on ne doit tirer de lui que forces nouvelles, pour échapper, et pour de bon, à ses ennemis, tout comme enfin, ils n'avaient qu'à cueillir les fruits qui leur tombaient sous la main pour rendre grâce à la Providence qui attend semblables moments pour réjouir son coeur... De

mieux en mieux, dirait Bossuet. Moquerie, ou satisfaction d'un amour-propre qui s'ébahit de sa facilité à enfiler les preuves de l'amour de Dieu pour l'humanité perdue d'Amérique ? Peut-être aussi s'ensorceler à son propre jeu. En cette époque, où l'on dit que la conversation était de haute volée, n'aurait-on pas connu quelquefois des passe-temps de basse-cour, pour se reposer ? Surtout chez les gens d'Amérique avec qui on n'avait pas à se mettre martel en tête. Bien que dans les palabres de commerce, les Sauvages pouvaient tenir tête à n'importe qui. Ils traversaient à pied et à force de pagaies des espaces infinis pour trouver les bêtes à fourrure, quitte à les retraverser de nouveau pour offrir les peaux aux marchands de fusils et de verroterie qui les attendaient dans leurs fortins ou dans les ports où l'on avait amarré des vaisseaux portés par le vent et, reconnaissons-le, par la manoeuvre de pauvres marins qui ne pouvaient qu'envier la liberté de ceux qu'ils voyaient, le soir venu, fumer le calumet dans un rayon de soleil couchant ou en train de regarder pousser le maïs, les potirons ou les courges. Cette péroraison sur les matelots au travail - j'avais d'abord écrit *exorde*, n'arrivant pas à voir un début dans le mot d'exorde, mais une sortie, une fin, un exit... - est née dans l'esprit de monsieur Jean, et c'est assurément à cause de l'étrange façon dont l'a regardé d'Iberville quand il évoquait les navires emportés par le vent, et il ne voulait pas être pris de court par ce marin qui, comme tous les marins, méprise les ignorants qui croient avoir le pied marin parce qu'ils s'extasient sur le miracle technique d'une voilure prenant le vent, s'en

gardant, le rasant... Chemin faisant, ils avaient atteint les édicules encadrant le lent et sourd surgissement des cascades, et ils sont arrivés devant le château. Jean qui depuis un moment laissait flotter sa cape, le temps étant devenu plus chaud, s'arrêta et dit, l'air chagrin, que les Sauvages n'avaient pas de livres. Le Moyne n'avait pas le coeur à discuter de l'absence presque totale de l'écriture et des livres chez les tribus de la Nouvelle-France, ni même sans doute de comparer ce phénomène avec les habitudes de lecture chez les colons et les marins canadiens ce qui, avouons-le, aurait été de quelque intérêt pour les lecteurs sérieux. Il avait faim. Il a proposé en enlevant son capot une course jusqu'à l'autre bout du château. Le premier arrivé aurait congé de lecture! Monéglise avait déjà tombé le capot, et revenait sur ses pas pour se placer à la hauteur de Pierre, quand Jean, l'air encore plus chagrin, les repoussa du revers de la main et le cou encore plus droit, sans les regarder, a ployé les genoux devant chaque capot et les a balancés, chacun sur une de ses épaules. Il les a entourés de ses bras et la cape au vent, longue bête noire aux ailes bleues, a continué son chemin. Les deux gaillards le frôlèrent comme des flèches. Il a marmonné que l'homme du Nouveau-Monde a les yeux bruns, mais le froid regard des personnes aux yeux bleus, et plus loin, près de l'endroit où l'attendaient les deux coureurs - Monéglise était arrivé le premier - , il ajouta, en clair, que l'homme du Nouveau-Monde prétend que là-bas il y vit comme un roi, et on le croit, mais il a la fâcheuse habitude de ne vouloir parler qu'au roi et à ses ministres. On ne le voit pas à Paris. On a

repris son capot, rajusté sa cape et on s'est dirigé en silence vers une entrée dérobée dans une encoignure de la façade ouest du corps principal donnant sur des parterres, cette façade, si on veut jouer au géomètre, prolonge l'axe sud-nord formé par l'octogone et les cascades, et cette entrée était si bien dérobée qu'elle n'apparut jamais sur les documents d'époque. On s'est tour à tour effacé pour ne pas franchir le premier le seuil de la porte de bois et on fit si bien qu'un coup de vent la rabattit sur son cadre, et elle resta coincée. Impossible de la rouvrir. On frappa, on appela, on recula, on regarda si on ne verrait pas quelqu'un, plus haut à l'étage dans l'embrasement d'une fenêtre. Personne. On a trouvé préférable de contourner le château, longer d'autres jardins et une aile plus basse terminée par un pavillon, entrer dans la cour principale, où l'on n'a encore vu personne, et remonter vers le corps de logis aux hautes mansardes où sans doute on les attendait encore. La porte au centre de la façade nord s'est presque ouverte par magie; on l'avait à peine poussée du bout d'un doigt; et il ne fut pas question de préséance, car cette marche autour du château avait redonné son assurance à Jean qui, une fois entré dans la galerie qui longeait les fenêtres, détacha le lacet de son collet et enleva sa cape, presque glorieux, dans un mouvement tournant de serge noire doublée de satin moirée. Les langues se sont déliées. Il fallait trouver la chambre, la cellule, comme a dit d'Iberville, où ils avaient passé la nuit; ils n'avaient pas encore eu le temps, depuis deux jours, de passer chez un tailleur, pour se commander de nouveaux habits; il leur fallait du moins

passer une nouvelle chemise, un autre justaucorps, enfin quelque chose de propre, et surtout y laisser leur capot. C'était à l'étage. D'après Jean, le bureau de Seignelay était vers la droite. Ils prirent cette direction jusqu'au bout de la galerie. La chambre serait plutôt à gauche. De toute façon, ils étaient arrivés devant un escalier, en retrait du mur d'angle. Ils devraient retrouver leur chemin, à l'étage. Ils étaient sur la première marche. Jean s'arrêta pour demander à Monéglise qui le suivait, ce que les jeunes hommes de sa tribu disaient des Français. Le jeu sembla plaire à l'Iroquois onontagué-tsonnontouan - onontagué de naissance et aussi tsonnontouan, parce qu'il avait épousé une femme de cette tribu, ce qui a été noté dans une oeuvre censurée et qui est repris, trop souvent ? dans la présente écriture -. Il monta à son tour sur la première marche et répondit dans sa langue. D'Iberville les a rejoints et il a traduit que la première réaction des Sauvages face aux Français, en tenant à préciser que souvent ils trouvaient les Canadiens aussi français que ceux de la France, était qu'ils sentaient mauvais, sans doute parce qu'ils avaient trop de vêtements. Mais que dire de la fumée intenable dans les cabanes ? La traduction a donné que les pieds des Français avaient une odeur plus entêtante, et si on concédait que la fumée irritait les yeux et la gorge, les puanteurs des Français vous montaient à la tête et on les avait dans le nez pendant des heures. Mais il faut bien s'habiller! s'est exclamé Jean, en regardant ses pieds chaussés d'escarpins noirs à boucle d'argent. Selon Monéglise, qui répondait avec lenteur et prudence pour être bien compris - il n'avait pas aimé la

traduction imprécise que Le Moyne avait faite de sa dernière phrase -, les hommes et les femmes de tous les bois et de toutes les rivières se couvraient aussi de vêtements, ne serait-ce que pour les temps froids, mais les Sauvages savaient mieux jeter leurs déjections - on ne sait si le pléonasme était de la langue d'origine ou tenait à la traduction - tout droit, dans les trous ou les pots de chambre, en se concentrant sur l'angle, la hauteur et le juste écartement des cuisses et des fesses, tandis que les Français prenaient leurs doigts, un pan de leur cape, un coin du justaucorps ou du haut-de-chausses pour les essuyer et partant, en gardaient des taches, des parcelles, sinon des morceaux collés un peu partout, et cela aussi sentait mauvais. Ils sont montés sur la deuxième marche. Jean a examiné le bout d'un pan de sa cape, sans même prendre la peine de s'en cacher, et une autre remarque des jeunes Iroquois sur les Français fut traduite avec un sourire satisfait. Ils disaient que les gens d'outre-mer s'occupaient, comme tous les êtres humains, à remarquer les retours du soleil et de la lune, de la chaleur et du froid, comme les empreintes des animaux dans la neige et sur la terre mouillée. Attention, lecteurs, lectrices à courte vue! C'est une conversation d'escalier. Comment expliquer, à l'étranger, ses propres différences et qualités face à qui nous trouve étrange ? L'énergie atomique ? Les neurones et synapses ? D'Iberville avait peine à trouver les mots pour le dire. Ils auraient aussi regardé longtemps, pour les imprimer dans leurs yeux, les mille et une aiguilles des arbres à résine, les os des poissons, leur chair arrachée, et les

troncs morts des forêts brûlés qui font de hautes colonnes et de longs signes noirs, immobiles, contre le ciel rouge avant la nuit, et tout cela était ressorti - il laissait tomber les détails sur les tapis d'aiguilles... - d'entre leurs mains blanches et poilus sous forme de livres, d'horloges et de sabliers, de fusils, de roues, de fûts de canons et surtout de voiles qui retenaient un peu le vent pour faire glisser les bateaux comme ils le faisaient en descendant les fleuves - ils avaient trouvé dans le vent comment *nager* plus vite sur les eaux -, et Monéglise a ajouté qu'il avait fallu regarder longtemps le feu, faire éclater des morceaux de bois et longtemps les pierres, pour fabriquer dans ses mains des bombes, des mortiers, et des feux d'artifice. Remarquons ici que Monéglise n'avait peut-être jamais entendu ses congénères dissenter sur de si étranges choses. Il était peut-être même impossible que les jeunes Iroquois de l'époque aient développé de telles considérations, étant si heureux, comme nous aimons le penser, de pêcher à mains nues ou au dard de silex, et de faire des milles et des milles à pied ou en canot pour se trouver de la viande pour l'hiver. De toute façon, c'était aussi la compréhension ou l'interprétation que d'Iberville se faisait du texte iroquois, tout au bout de la galerie nord de l'aile nord, sur la deuxième marche de l'escalier qui montait, encastré entre ses murs, à l'étage du château de Sceaux. Ils sont montés sur la troisième marche et le Sauvage aux deux tribus a proféré sa tierce observation qui trahissait quelque peu la légendaire réserve de ses congénères, mais il était évident, par sa façon bon enfant de la dire, qu'il

s'agissait de sa propre vision des choses, en l'occurrence, celle qu'il avait du corps humain. Ainsi, le corps du Français perdait vite la souplesse des jeunes arbres - imaginez le mince tronc d'un bouleau blanc avec un plumeau de trois ou quatre branches aux feuilles vert émeraude, luttant presque contre le vent doux du matin - et les membres du Français, si blancs qu'ils paraissaient gris quelquefois, prenaient vite l'aspect noueux du vieux tronc des ormes, et cela dit, leurs prunelles avaient l'air de se retourner dans leurs orbites, ce qui fascinait Monéglise, tandis que les yeux des siens voulaient presque sortir de leur tête comme pour glisser et descendre sur les pentes de leurs joues... Ce n'était pas clair pour d'Iberville - au point qu'il est redescendu sur la deuxième marche - et il a précisé que c'était, comment dire ? beaucoup plus rude en iroquois, où les mots étaient plus crus et leur emboîtement, presque sec, sinon plus saccadé. Le visage de Jean s'éclaira d'un grand sourire, et il déclara que les Grecs dont il avait traduit récemment un auteur, écrivaient aussi une langue qu'il fallait assouplir, préciser, expliquer, si on voulait qu'elle soit comprise par les gens du monde actuel. Tout le monde sembla content, les Grecs, Jean, Pierre, traducteur et jeune homme d'Amérique, qui décrivait son corps futur et/ou celui de son père tout en décrivant celui des vieux Français. Ils sont donc montés sur la quatrième marche. Ces marches étaient larges. Du temps des Colbert, elles devaient faire deux emfans de profondeur, c'est-à-dire, comme on le sait, deux fois la distance du pouce au petit doigt quand ils sont écartés du mieux et le plus que l'on peut. Et

leurs stations sur chacune d'entre elles, si elles paraissent longues, ne l'étaient pas dans l'intensité du moment, et cet effet de ralenti ou même de plan fixe est la faute à cette écriture linéaire dont je n'arrive à me départir... Que voulez-vous que je vous dise? Ils montaient affamés, pressés de revoir Seignelay, d'admirer le buffet qu'on leur avait préparé, et curieux, du moins pour les Canadiens, de voir cet autre invité qui s'appelle Nicolas. Il se peut, dans le feu de la discussion, qu'ils se soient arrêtés seulement quelques secondes sur un degré, pour ensuite continuer leur montée de façon plus échevelée. Les mots fusaient, les expressions aborigènes s'entremêlaient à la traduction française; une main levée pouvait indiquer une hésitation, mais la dénégation par les deux ou trois doigts de l'autre, agités devant une figure, faisait repartir dans un train d'enfer la question du jour : que disaient des hommes blancs, les jeunes Iroquois ? Ils avaient eu le temps de monter sur la cinquième marche. La nouvelle remarque a paru insipide, à moins que sa banalité ne fût causée par la version française. Monéglise disait que les Blancs n'aimaient pas les pierres; ils les jetaient, les remuaient, les ignoraient, au lieu de les regarder. Les compagnons de l'escalier n'ont su que faire de cette énigme, à moins qu'ils n'eussent pas voulu en discuter, pour éviter de tomber dans la facilité et parler de ces pierres sur lesquelles on bâtira des églises... Ils sont montés sur la sixième marche. Les Blancs rêvaient beaucoup moins et ne savaient pas raconter leurs rêves, tandis que nous, les Sauvages, nous demandons aux enfants de rêver et, au matin, de les raconter. Nos rêves

sont souvent repris et prolongés durant les nuits à venir. J'en connais qui à chaque lune ou à chaque nuit noire retrouve le rêve de l'autre lune ou d'une nuit sans lune. Certains ont des rêves pour les nuits de neige, d'autres pour les nuits où il pleut... D'Iberville l'a arrêté. Sans raison. Ils sont montés sur la septième marche. Monéglise a donc arrêté la suite des songes. Il a parlé des images, mais il a dû reprendre l'épopée des rêves, parce qu'il lui est revenu que ses amis - quand il était très jeune - lui racontaient que les Blancs les écrivaient sur les peaux minces des bêtes, sur le bois des arbres ou sur des pâtes en bouillie de linges et de miettes de bois qu'un Tsonnontouan avait vues, à Manhattan, pendues à de long fils, amincies, aplaties comme les hosties que les missionnaires voulaient mettre sur notre langue. Ils sont aussitôt montés sur la huitième marche. Jean s'est presque *enfargé* dans sa cape, enroulée comme un ballot, dont tout un pan venait de glisser à ses pieds. Il la reprit d'un air agacé et jeta un oeil plus haut, vers le palier, pour s'assurer que personne n'avait entendu ces *hosties*, un de ces mots malencontreux que les Sauvages prononcent sans penser à leurs désastreuses conséquences dans les milieux civilisés. Il a pensé, j'en mettrais ma main au feu, à ce sieur Jean Talon qui lui a raconté les embêtements qu'on lui avait créés sur un navire - j'en ai cherché sans succès pendant des heures la référence -, mais ils étaient déjà sur la neuvième marche. Ce chenapan continuait à parler son iroquois irrévérencieux, et d'Iberville ne traduisait plus. Il rentrait les manches de son capot bleu sous la boule que lui aussi en avait faite, en entrant au

château. Ils sont montés sur la dixième marche. Le colportage des remarques sur l'Europe continuait de plus belle, et les rêves, d'eux-mêmes, les convoquèrent sur le tapis des aiguilles. Monéglise en avait décidé ainsi, regardant droit devant lui, mais on sait que ces êtres dits naturels n'en voient pas moins tout autour d'eux, à l'ombre comme en pleine lumière. Cette fois, le jeune Le Moyne s'est acquitté de sa tâche; d'ailleurs, les livres d'histoire le diront, quand d'Iberville commençait quelque chose, malgré des secondes d'égarement, il la menait à bonne fin coûte que coûte. Les images donc, selon Monéglise, montraient les rêves, oui, elles les rendaient visibles, les faisaient réels au point de pouvoir les toucher, mais alors ils ne bougeaient plus, et cet *artefact* (mot accepté en 1905...) frappait l'esprit des Sauvages comme un coup de tomahawk, quand ils en racontaient la teneur étrange, après avoir attaqué un village d'Anglais ou de Français et accroché leurs scalps au poteau - un poteau dont on n'avait jamais parlé entre les murs du château de Sceaux -. Les hommes blancs, en effet, bougeaient, peu importe la saison, à l'année longue, tout autant que les humains et le vif-argent des rêves, mais cela qu'ils pensaient, ils l'enfermaient dans un livre et le donnaient aux autres pour qu'ils le regardent quelquefois, et le répètent à qui bon leur semblait. La même chose pour les rêves. Ils les sortaient de leur tête, les plaquaient sur un petit miroir (quelquefois sur du papier de couleurs) avec une seule image, et laissaient tomber les autres. Leurs images rêvées revenaient moins souvent dans leur tête, parce qu'elles avaient perdu des morceaux.

Ils traversaient les mers, remontaient les rivières, les descendaient sans arrêt pour voir s'ils ne les retrouveraient pas ailleurs, plus loin, ou si d'autres viendraient remplacer celles qu'ils avaient déjà momifiées - c'était la traduction de d'Iberville -, à qui ils avaient enlevé la vie. Comprenne qui pourra! Les Sauvages attendaient que les choses arrivent : il en venait plein dans leur tête, et ils en voyaient plein dans les navires des Blancs, tandis que les gens des livres et des images arrivaient avant que les choses aient le temps de les attendre... Jean, sa cape toujours autour du bras, allait monter sur la onzième marche, mais s'arrêta, interdit de la nouveauté de l'expression ou par son impossibilité qu'il aurait pu appeler naturelle : comment les choses, en effet, auraient-elles eu le temps de nous attendre ? Il voulait peut-être méditer sur ces choses qui nous attendraient Dieu sait où, mais le secrétaire à la marine, Jean-Baptiste Antoine Colbert, marquis de Seignelay, est apparu plus haut, presque derrière eux. L'Iroquois l'avait aperçu et d'un doigt presque menaçant le désignait aux Blancs. Il les attendait, à l'étage, sur la dernière marche de la deuxième travée qu'ils allaient entreprendre en tournant sur leur gauche, une fois qu'ils auraient atteint, après encore trois marches, le premier palier - j'ai toujours trouvé ennuyeuse, dans les vrais romans, cette manie de tout préciser -. Me voilà donc, avec vos amis canadiens, dit aussitôt Jean de La Bruyère. Nous voilà aussi en plein dilemme diplomatique. Seignelay n'ayant pas encore été présenté à Monéglise, comment un ministre de Louis XIV offrirait-il ses respects au fils d'un chef onontagué, gendre d'un

chef tsonnontouan, fils illégitime, paraît-il, du seigneur de Longueuil et galérien en sursis ? Comment un Iroquois, qui a dû fuir d'une maison française, pour avoir succombé aux charmes des enfants de la famille, qui s'est vu arrêter à l'instar de l'envoyé du roi à la baie d'Hudson comme un vulgaire tueur, qui a été relâché parce qu'il était l'ami étonnant dudit envoyé et qui a depuis peu la manie de ne plus parler français, devait-il offrir ses hommages au maître des lieux ? Allait-il se précipiter à ses pieds lui promettant les bêtes de ses chasses futures ? Continuerait-il à dire n'importe quoi, de marche en marche, sur les étonnements qu'auraient eus ses congénères quand ils étaient envahis ou fascinés par leurs visiteurs ? Nous qui avons lu Nicolas Perrot, La Mothe, les Jésuites et les autres, nous n'avons rencontré nulle part de si puériles réflexions, et nous avons enfin le droit de nous demander comment un personnage de roman, qui n'est ni ethnologue ni anthropologue et qui n'a donc pas la grâce d'état individuelle pour parler au nom de toute une tribu qu'il aurait rencontrée quelques mois ou à peine quelques années, peut-il avoir, fut-il lui-même un Iroquois, la prétention de présenter ses vues comme crédibles ? Mais on ne fait pas ce qu'on veut avec un personnage tout droit sorti du monde le plus dangereux qui soit pour un soi-disant intellectuel, c'est-à-dire un monde qui ne s'écrit pas, qui vit constamment dans la négation de la lettre qui, elle, conserverait, prouverait, ferait le décompte et qui, si elle peut noircir, peut aussi noter ce qui était, ce qui est et ce qu'on voudrait qu'il soit ? En somme, ce monde primitif, aussi fascinant qu'il fût, allait-il

poursuivre la violence que faisait craindre à tous, avouons-le, le doigt menaçant de Monéglise au bout de son bras ? Ils sont montés, Jean sur la onzième, Le Moyne, d'une enjambée, trois marches plus haut, sur la treizième, et Monéglise est monté sur la onzième de reculons, avec précaution, toujours tourné vers Seignelay qui avait fait son apparition en haut de la dernière volée de l'escalier à double révolution (faux détail, plus grand siècle que *double palier*), et il s'est arrêté sur la douzième. Je crois que le regretté Molière aurait aimé jouer son *Amphitryon* pour vous, monsieur d'Iberville, et de même que pour vous... La surprise fut totale. Seignelay prononça presque parfaitement le nom onontagué de Monéglise! On en fut joyeux, et cette joie n'a pu durer, car une autre, plus conventionnelle, mais quand même une joie, s'y est ajoutée, quand le monsieur Nicolas - Jean avait lancé son prénom en le voyant derrière le ministre - leur lança son souhait d'une bonne et belle journée en déclarant qu'il était ravi de rencontrer un des héros de cette relation qui, malgré quelques défauts sans aucun doute inhérents à ces *fardoques* qui semblent couvrir le pays du nord, lui paraissait un bel ouvrage écrit par un bon esprit, et comme le dit notre ami Jean, qui publiera bientôt ses *Caractères*, un bon esprit a raison de croire écrire raisonnablement, à l'encontre d'un esprit médiocre qui, lui, croit écrire divinement. Ces *fardoques*, ces bonjours, comme les mentions honorables de ces héros, de ces ouvrages et de ces esprits, eurent l'heur de plaire à Jean, de ne pas déplaire aux Canadiens, ce qui les amena tous à monter la dernière travée de l'escalier

de bonne allure, sans remarques intempestives ou dénuées de sens commun, qu'elles soient ethnologiques ou anthropologiques. Tout au fond de ce dernier palier, où tout ce beau monde se présentait et se félicitait de son bon visage et de sa santé, attendait dans l'ombre, à demi dissimulée sous une tapisserie aux couleurs fanées, une jeune personne dont on devinait à peine les traits et les cheveux blonds, au point de ne pouvoir décider de son sexe. Une conquête du marquis, ou un jeune page espion? Serait-il fumiste ou superflu de craindre qu'on voulût en haut lieu circonvenir l'Iroquois, par là où il semblait le plus sensible, et le renvoyer aux galères ?

IX

Ce monsieur Nicolas, qu'on avait aperçu de l'escalier, au bas de la dernière travée, avait paru petit et bedonnant. Il était en fait de taille moyenne et, une fois qu'on était arrivé près de lui, sa perruque blonde attirait davantage l'attention que sa corpulence, surtout que pour leur parler il s'approchait des gens à cause de sa vue mauvaise qu'il prenait soin aussitôt de signaler. Assis, au risque de tomber du pliant sur lequel il s'était déjà laissé tomber, il se penchait pour ne rien perdre de ce qu'on disait. Il devait être dur d'oreille. Tout de suite, Monéglise l'a trouvé sympathique. Il lui présentait les plats, retirait son assiette vide, lui en redonnait une autre pour de nouveaux mets, et tenait à portée son verre de vin. Ce manège aurait pu enrager les laquais, mais on leur avait donné congé, pour rester entre amis, entre gens bien-nés, entre hommes du

Nouveau-monde et écrivains du roi, désireux de rencontrer un de ces habitants des terres royales et françaises, qui abandonnaient le travail de la glèbe pour aller à force de bras et de pagaies commercer les bêtes à fourrures dans les parages de la mer de l'ouest. Comme l'a dit Seignelay ou peut-être ce monsieur Nicolas, si les marins anglais se vantaient de découvrir en enfilade des golfes et des baies où, un beau jour, par un été plus chaud, se profilerait la jonction du pôle nord et de la mer de Chine ou du Japon, les gens fantastiques du Canada, les Sauvages comme les Français, préféraient attaquer l'inconnu par les artères de ce continent fabuleux, en y faisant des alliances avec les chasseurs et en y passant des hivers à trente ou quarante hommes. Établir ainsi des têtes de pont, forcerait à la longue le secret du passage convoité. D'Iberville s'est dit honoré qu'on ait quitté, par cette journée d'hiver, livres et écritures pour venir le rencontrer, bien qu'il ne sût trop ce qu'il pourrait dire de neuf à des hommes qui en savaient plus que lui sur l'état des découvertes ou sur les diverses notes et informations souvent oubliées dans des folios, dont parlaient les savants dans les pays d'Europe au sujet de cette mer de l'ouest à laquelle il ne pouvait consacrer le temps qu'il fallait. À la baie d'Hudson, il devait veiller à conserver les fourrures, les préparer pour leur transbordement sur des bateaux qui n'arrivaient pas, occuper les hommes, prévoir les secours, les vivres, les attaques possibles, et même subvenir aux besoins premiers des Anglais qui, après leur défaite, avaient été expulsés de leurs forts, n'avaient pu regagner l'Angleterre avant la prise

des glaces et s'étaient retrouvés, les malheureux, sans abri en plein hiver...

Ah! le beau buffet!

Sa phrase agglutinante, sinon alambiquée, avait trouvé sa chute. Des viandes froides, des oeufs en gelée, des miches de pain, des gâteaux, des crèmes et des sauces avaient été dressés assez savamment sur l'un des deux grands bureaux qui meublaient le cabinet, là même où d'Iberville avait eu sa leçon de politique coloniale - c'était aussi une pièce secrète, je l'ai su plus tard, où le marquis recevait ses informateurs -. Une nappe blanche par-dessus le velours violet qui recouvrait jusqu'au sol la table improvisée, quelques chandeliers et les foyers allumés donnaient une allure de fête à ce conciliabule d'écrivains et amis du secrétaire de la marine, avec deux hommes des pays lointains qu'on aurait pu prendre l'un pour l'autre, tant leurs ressemblances s'accroissaient dans cet espace restreint, où le jour traversait à peine les croisées embuées dont on avait ouvert les volets. Nicolas - il voulait qu'on l'appelle ainsi - précisa qu'il s'était rendu à l'invitation du fils de Colbert, non pas à cause de ce récit, de, de..., de cette relation, cette lettre ou ce rapport d'intendance qu'il n'avait pas lu à cause de sa mauvaise vue. Un secrétaire lui en avait fait la lecture. Il aimerait livrer beaucoup d'observations sur ce *Voyage du nord*, mais il avait trop peu de connaissances sur les événements militaires et commerciaux qu'il relatait, et encore moins sur les mers, les fleuves ou les animaux du Canada. Si on lui permettait un mauvais jeu de mots, on ne peut se permettre de faire le sot au château de Sceaux. On a souri. Sa

présence s'expliquait, cependant, par la venue, dont on l'avait assuré, de Jean, le Jean des Condé, par celle aussi de l'autre Jean qui n'était pas encore arrivé, et de l'abbé dont on n'avait encore rien su, et enfin par cette histoire qu'on lui mandait tout à l'heure, d'un ennemi de la France, originaire d'une tribu sauvage qu'on disait féroce - et mettant sa main sur le bras de Monéglise il l'assura qu'il n'aurait jamais peur d'un homme aussi prévenant, preuve qu'on devait se méfier des féroces colportages militaires -, l'histoire d'un ennemi qui se serait découvert une soudaine amitié pour le fils d'un Français, émigré au Canada, jeune homme coupable d'un fait d'armes plutôt incroyable, en s'emparant d'un vaisseau ennemi presque sans coup férir. En tendant son verre vide à l'Iroquois, il ajouta qu'il n'était pas un grand lecteur de romans, mais s'était demandé pendant son voyage en voiture si un homme de lettres, à la suite de mesdames de La Fayette et de Scudéry, ne trouverait pas dans cette rencontre le sujet d'une oeuvre qui donnerait enfin à l'amitié un juste renom dont hélas! l'Antiquité l'avait presque toujours spolié, avec ces couples d'hommes amoureux, impensables dans un monde chrétien, cependant que son verre débordait et que Monéglise, imperturbable, le regardait avec un grand sourire. Notre Onontagué le faisait-il exprès ? Avait-il compris les allusions à l'antiquité ? Ces quelques semaines en bateau et le peu de jours qu'il était en France n'auraient pu suffire, n'est-ce pas, à ce qu'il eût été mis au courant des personnages d'Homère, et encore moins des théories de Platon ou des hauts faits des *érastes* et

éromènes spartiates aux défilés des Thermopyles. Mais d'Iberville, le fils de l'immigrant, sentit qu'il y avait anguille sous roche et voulut rajuster le tir et même en rajouter, tout en détendant l'atmosphère. Il prit le prétexte d'une Vénus qui pâissait sur une tapisserie tendue le long d'un mur, pour évoquer cette libation impromptue, et qui oserait le nier, que Monéglise offrait à la déesse, en laissant déborder du verre de Nicolas le vin rouge que l'on voyait imbiber sous ses pieds le tapis de la Savonnerie, et il demanda à son hôte de sa voix la plus grave si deux guerriers, étonnés d'une ressemblance qui les ferait, sans coup férir, fils d'un même père, violaient les lois du monde chrétien et si, plutôt, ils ne rivalisaient pas avec l'inexplicable désir des apôtres de suivre qui l'on sait sur les routes de Galilée et de la Samarie... Vous n'auriez jamais cru, n'est-ce pas, qu'il eût subi à ce point l'influence des invités parisiens, autant dans sa façon de parler, que dans ses surprenantes évocations de Vénus et du Christ, à moins que ce ne fût les restes tardifs de quelque tradition baroque au sein de la Nouvelle-France. Nicolas Boileau aurait pu voir rouge devant si peu de rigueur, mais à son tour, il a rectifié le tir, sans même oser monter en épingle cette Vénus tirée par les cheveux ou ces apôtres par trop tributaires d'un paravent moral derrière lequel se dissimulerait monsieur d'Iberville; tout cela sentait son jésuite. Au contraire, il se dit convaincu de la pure nature de cette rencontre inespérée entre possibles frères, et cette entente cordiale n'en était pas moins merveilleuse, admirable. Elle devait servir d'exemple, et sans qu'on ne sût trop pourquoi, sénilité peut-être, il précisa

que face à la beauté de cette alliance, il préférerait que les deux amis n'eussent pas le même père. Chacun a bu, en silence - que faire de plus -, quelques gorgées de ce si bon vin de pays. Et comme les préliminaires ont leur importance dans quelque entreprise que ce soit, je ne cherche rien d'extraordinaire pour mousser cette rencontre d'écrivains, dont quelques-uns sont de l'Académie, avec des hommes d'une culture dont on n'arrive pas encore à percevoir si elle tient de la française, de quelque genèse qui attendrait encore la venue du Messie, de la barbarie ou d'une pureté primitive qu'on ne peut découvrir qu'à la condition de suivre quelque méthode, une méthode qui sera lente, ennuyeuse et difficile pour les âmes qui refusent d'être bien nées. *Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille...* Seignelay s'enquit alors si Jean en avait appris davantage sur la façon - qu'il voulait connaître depuis longtemps - dont les tribus d'Amérique concevaient les hommes et les femmes d'Europe... Pierre Le Moyne s'est tourné vers Jean et trouva curieux qu'il n'eut pas aussi demandé, tout à l'heure, à Monéglise ce que les Iroquois pensaient des femmes en général, et il enfourna un morceau d'omelette. L'observateur des moeurs avala presque de travers sa gorgée de vin. Il a su dire, pourtant, que les dames d'Europe, quelque part, ce soir même, au souper, deviseraient sans coup férir sur l'Iroquois et les femmes. Cela resta mystérieux. Par ailleurs - et il en était bien marri -, Jean avait appris que les Français pouvaient, même au Canada. Cette frasque fut suivie d'un nouveau moment de silence, qui sembla si long qu'il aurait pu indiquer à

l'écrivain la fin du chapitre. En temps réel, et longtemps après, on a rapporté plusieurs fois que le silence fut long ou du moins qu'il parut ainsi. Comment ne pas y ajouter foi ? On aurait aussi entendu des froissements d'étoffe quand les jambes se croisaient ou que les bras se déplaçaient pour déposer sur la table-bureau, qui une assiette, qui un couteau. C'est d'ailleurs du bruit des couverts qu'on s'étonne, quand le souvenir même de ces moments est sur le point de s'évanouir et qu'on se demande pourquoi cela est arrivé à cet instant d'ombre ou de lumière, à cause de quel mot, de quelle phrase, sans trop savoir ce qui les a provoqués ou comment on aurait pu les éviter. Et de quoi, après tout, fallait-il s'embêter ? Que l'Iroquois ait dit ce qu'il ne fallait pas dire ? Était-on gêné pour lui ou embarrassé de ce qu'il pouvait penser des odeurs qui régnaient dans la pièce ? À moins que le malaise, palpable, des deux forestiers n'ait déteint sur l'esprit des *hommes de cour*. Et me voici, à mon tour, mal à l'aise. Employait-on cette expression au XVIIe, en plus de *courtisan* ? Au début du XXe siècle, au Canada français, un marchand de bois avait un *homme de cour* qui voyait aux chevaux, aux carrioles et aux voitures, dont l'une était parmi les trois premières qu'on avait achetées au village; il lui servait aussi de chauffeur. Se prenait-on pour des seigneurs avec son *homme de cour* ou se moquait-on de la cour des rois? Non pas. C'était la traduction du mot anglais *yardman*, désignant le quidam qui travaillait dans la cour des industries et tout spécialement celle des compagnies de bois et de chemins de fer. Comme le train était arrivé dans

ces gros villages presque en même temps que l'automobile, le *yardman* tenait de cette modernité, une modernité qu'on estampillait au plus vite avec des calques de l'anglais, pour se faire comprendre de ceux qui en étaient encore à l'ère des pionniers agriculteurs. En préférant *homme de cour*, on s'inscrivait sans le dire dans une classe privilégiée, et le commun des mortels, en adoptant cet anglicisme, se moquait peut-être de ceux qui avaient les moyens de les engager. Si j'ai cherché à gommer le malaise des puanteurs en écrivant n'importe quoi de malaisé, c'est qu'il était devenu général dans le cabinet secret de Seignelay. Le marquis était porté à la rêverie; ces beaux yeux se fermaient, ce qui accentuait son allure orientale; la peau de ses paupières rehaussait la matité de son visage qui devenait mordoré à la lumière des bougies, de quoi faire pâlir le plus beau des Iroquois. Il s'aperçut enfin que sa question de pure politesse sur les réactions des Sauvages aux Européens était devenue une affaire d'État, du moins dans sa propre maison. Il se leva donc de son fauteuil en déclarant d'un air goguenard qu'il allait demander qu'on leur apportât du quinquina! Jean et Nicolas se sont esclaffés. D'Iberville, d'abord interdit, a retrouvé ses esprits. Il avait entendu parler de ce quinquina miraculeux qui guérissait maux de digestion, maux de tête, et même la tension des nerfs ou l'âcreté des humeurs. Ah! dit-il, je boirai enfin de ce quinquina! Jean et Nicolas s'esclaffent et cette fois, avec Antoine Colbert, le fils de qui vous savez. Monéglise, resté sans voix, pressent qu'on se moque. Le Moyne n'est pas démonté pour autant. Si le ministre veut qu'on nous serve du

quinquina, dit-il, c'est pour nous faire découvrir, à nous, les Sauvages du nord, les mérites médicaux des écorces du Pérou. Il y a deux ou trois ans, un marin espagnol dans un port des Antilles, m'en apprit des tonnes sur les Incas, Quechua, les herbes, les écorces... Comment se fait-il, mon cher, demande Jean, que vous n'ayez point bu de cette *concoction* avec votre marin ? Il n'y a de quinquina, nulle part dans les ports de mer, parce que tout le quinquina vogue vers les ports de France et qu'il est réservé aux gens de Paris et de la cour. Alors, on lui apprend, et il était temps, que c'est depuis peu un trait d'esprit, en France, de dire *quinquina* pour *chocolat*, même quand on boit du chocolat, tant le tout Paris se passionne pour ce quinquina. Nicolas en a bu un verre durant une maladie où il avait perdu la voix. S'il l'a retrouvée grâce aux herbes que monsieur Morin, le médecin de la duchesse de Guise, réserve aux chantres, il n'empêche que le quinquina lui a quand même fait grand bien en calmant la fièvre que lui avaient causée les tracasseries amenées par la perte de sa voix. Et son ami, Jean Racine, retenu à Marly - ce qui est dans le domaine du possible, car selon le journal de Dangeau, le roi passe la journée au château de Marly - , lui a écrit, au mois d'août, qu'on ne voit - et il cite de mémoire - *à la cour que des gens qui ont le ventre plein de quinquina. Si cela ne vous excite pas à y revenir, je ne sais plus ce qui vous peut en donner envie!* - fin de la citation, dit-il. Et dire, dit-il, que Racine a écrit *Phèdre!* Dix ans déjà, que cela est loin, et Antoine Colbert, le fils Colbert, sur le point de sortir pour commander le quinquina, récite des vers, debout près de la porte. *Cette*

nuit je l'ai vue arriver en ces lieux triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes... Julie arrive chez Néron, explique Jean de La Bruyère. Le fils Colbert suit son idée en faisant, de Julie, briller les *yeux mouillés de larmes au travers des flambeaux et des armes...* C'est de *Britannicus*, et non pas de *Phèdre*, insiste l'autre. Mais je n'ai pas dit cela, dit-il. Cela fait vingt ans que je l'ai vue *belle, sans ornements, dans le simple appareil...* J'avais alors dix-huit ans, c'était en l'an de grâce 1669, dit-il d'un ton chantant, quand la fille de Montfleury précédée de sa main et de ses pieds nus... Mais c'était la Champsmeslé, si je ne m'abuse, rétorque Jean d'un ton de précepteur. Non, monsieur, *dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil*, c'était mademoiselle d'Ennebaut, la fille de Montfleury. Allons-nous en apprendre sur les amours du fils de Colbert, au temps de sa jeunesse ? Nicolas, avec lenteur, se lève pour se dégourdir les jambes. Au château de Sceaux, dit-il, la conversation ne saurait être de la qualité qu'on soutient à Marly, où la personne du roi avec son fabuleux sens de la répartie métamorphose tout dialogue ou tout soliloque en perles et en chapelets de mots d'auteur, auxquels personne ne sait répliquer, même pas Jean Racine qui, à son dire, sort *fort charmé* des conversations qu'il a entretenues avec Louis XIV, mais qui m'écrit dans sa lettre du 24 août dernier, je cite : *au désespoir contre moi; car je ne me trouve jamais si peu d'esprit que dans ces moments où j'aurais le plus d'envie d'en avoir...* Le ton de Nicolas, et non celui de Racine, peut manquer de naturel. Cela tient à sa nature qui n'est pas celle du commun

des mortels. Ces penchants naturels le poussent même à garder sur lui cette missive pour en donner cinq mois plus tard la date précise et la sortir au moment voulu d'une poche secrète, peut-être dans le but mesquin de déprécier un Racine désespéré et troublé devant son roi - on croirait Julie devant Néron - , mais aussi sans aucun doute pour avoir sur-le-champ dans ses poches et sous la main une preuve convaincante et académique de la vénération qu'inspire la personne du roi, en se gardant de manifester son dépit ou sa résignation devant l'atmosphère prostrée de la société qui l'entoure, empoisonnée qu'elle est par cet aimant royal et bourbon qui attire à lui les affaires du monde pour leur imprimer sa volonté, ses sentiments, sa foi, son image, et enfin les entraîner dans les cabinets et les jardins de sa gloire, ce qui ne met pas pour autant un frein à son audace et à son ironie qui peuvent monter d'un cran - je continue sur ma lancée, voyant mes lecteurs charmés de ces préciosités -, comme au jour où Racine lui a écrit que Sa Majesté aurait dit en apprenant sa mauvaise santé que Boileau retrouverait la voix quand il arrêterait d'y penser, et ce même Boileau nous raconte, ici, sur cette page, que dans sa réponse à Racine, il s'est comporté, le disant sans le dire, presque en miraculé royal tout en multipliant ses hommages au roi de façon si insistante, qu'il était difficile, du moins pour mon ami Racine, nous dit-il, de ne pas y lire que je n'ajoute pas foi à ces agenouillements aussi intéressés que religieux. Sur-le-champ, d'une autre poche, je vous sors une copie de ma missive où vous pouvez lire : *Je vous avoue, si quelque chose pouvait me rendre la santé et la joie,*

*ce serait la bonté qu'a Sa Majesté de s'enquérir de moi toutes les fois que vous vous présentez devant lui. Il ne saurait guère rien arriver de plus glorieux - faut-il souligner ? -, je ne dis pas à un misérable comme moi, mais à tout ce qu'il y a de gens plus considérables à la Cour et je gage qu'il y en a plus de vingt d'entre eux qui à l'heure qu'il est envient ma bonne fortune et qui - j'enfle la voix - voudraient avoir perdu la voix et même la parole à ce prix. (...) Pour moi je suis persuadé qu'il fait bon suivre ses ordonnances en fait même de médecine... Et je prends le risque de vous dire que j'ai d'abord écrit aussi bien qu'en toute autre chose, mais j'ai raturé ces mots en songeant que si le roi se met à émettre des ordonnances littéraires, je me trouverais dans de beaux draps et j'ai rajouté, en espérant que le roi, qui le saura par Racine, aveuglé par quelque flatterie, n'y voie pas de la moquerie, que j'acceptais l'augure qu'il m'a donné en vous disant que la voix me reviendrait lorsque j'y penserais le moins. Un Prince qui a exécuté tant de choses miraculeuses est vraisemblablement inspiré du Ciel et toutes les choses qu'il dit sont des oracles... Ne vous l'ai-je pas dit ? Ces choses miraculeuses, c'est de lui qu'il s'agit. Une voix ose prétendre que dans cette évocation du Ciel, on entend Tartuffe. Une autre voix lui impose le silence avec un *Taisez-vous*, *La Bruyère*, qui ne se tait pas pour autant, en demandant si dans le Ciel, on entendrait alors Orgon ou madame Pernelle. Ni l'un ni l'autre, répond, royal, Boileau. Il a terminé sa lettre à Racine en protestant avoir la grande espérance de se présenter au passage du roi dès son retour à*

Versailles : *Car je crois que l'envie que j'aurai de lui témoigner ma joie et ma reconnaissance me fera trouver de la voix et peut-être même des paroles éloquentes.* En repliant la lettre et la remettant dans une poche de son justaucorps, Boileau dit, d'un certain ton d'examen particulier, qu'après avoir évoqué les guérisons opérées par les rois, il a cru bon de se limiter au sentiment bienfaisant de joie et de reconnaissance, que lui donnerait la vue de Louis XIV. Ces mêmes écrivains avaient-ils pris le temps de lire de long en large comment une centaine d'hommes, en traîneaux et en canots, étaient allés déloger les Anglais de la baie d'Hudson ? On peut en douter. Ils montraient du moins une certaine mansuétude pour d'Iberville et son ami iroquois. Avec leurs questions, souvent inattendues, ils recherchaient non des poux - ce qui aurait été vulgaire - mais, et presque de façon désespérée, des points communs entre le pays de la fourrure et, j'oserais dire, la galerie des Glaces... Quand le marquis fut enfin parti commander le chocolat et comme, après les hautes sphères littéraires, royales et miraculeuses, on était revenu au quinquina qui faisait la fortune des apothicaires, pour passer aux médecins qui préféraient soumettre leurs victimes aux lavements et saignées propitiatoires, sources de beaux écus, Nicolas demanda à Monéglise s'ils sévissaient aussi en pleine forêt. Cette fois, le Canadien s'esclaffa et, après la traduction, l'Onontagué se tapa sur les cuisses - il en *mettait un peu*, comme on dit dans les forêts du Canada -. La réponse eut tout l'air de faire la démonstration clinique que tout le monde était médecin en terre nouvelle. De l'Atlantique au Missouri, parmi

les lacs et les rivières qui bordent les fleuves jusque vers Manhattan et qui arrosent les territoires au sud des lacs Ontario et Erié, les parents de Monéglise avaient la réputation de guérir coliques, diarrhées, constipations et maux de gorge. Ils avaient une vue perçante des cavernes creusées, ou y affleurant, dans le tronc de chair que nos jambes supportent et que notre tête et nos bras font avancer, reculer, se tourner ou se coucher pour la nuit. Les deux Pierre ont tantôt délimité ce tronc sur le corps de l'autre, tantôt désarticulé ses masses et excroissances à la façon d'une marionnette - c'était invraisemblable, mais indéniable -, et la version française de la réponse était entrecoupée de corrections faites par l'Onontagué. Nicolas et Jean s'en trouvaient presque ébaubis, mais en homme du monde, sinon de cour, ils n'en faisaient rien paraître. Nicolas a voulu savoir si le père et la mère de Monéglise redonnaient la voix si on l'avait perdue, parce qu'il craignait de la perdre à nouveau. Le fils ingrat - n'avait-il pas trahi sa patrie pour suivre cet efflanqué de Le Moyne - n'écoutant que l'instinct filial se dirigea vers la croisée, en a ouvert les deux battants, ce qui fit frissonner les écrivains, et se retournant, dos au ciel gris, il déclara dans sa langue qu'au lever du soleil comme à son coucher, les oiseaux chantent dans les arbres. L'homme qui a perdu les mots de ses ancêtres et ceux des esprits doit passer une journée, de l'aube au crépuscule et une nuit, du départ du soleil à son retour, au sommet d'un grand chêne. Si un rossignol (qu'il soit un bruant ou un merle) se pose sur sa tête, quand le soleil frappera ses yeux, il retrouvera la voix. Il a refermé la fenêtre et resta

debout les bras croisés. D'Iberville, assis en tailleur sur le tapis, avait traduit plus lentement que d'habitude et cette fois Monéglise ne lui souffla aucun mot. Il y eut alors, un silence. Les préliminaires se prolongeaient. Je crains la catastrophe. Quelqu'un a dit que la jeune fille avait suivi Seignelay. On ne s'en était pas aperçu. Et personne ne l'avait remarquée parmi eux, auparavant. Nicolas, resté de marbre dans son fauteuil, près d'un foyer où brûlaient encore des braises, déclara qu'il aimait la nature. Il l'a toujours dit, il l'a toujours écrit, il a *besoin du silence et de l'ombre des bois* ; il aime beaucoup plus *leurs routes perdues que le pavé des rues* à Paris; il lui faut des *ombrages frais*. Attendez! Cela me revient. Dans une épître, j'étais bien jeune... Ce mot d'épître m'a toujours un peu ennuyé ou disons, surpris. Ne trouvez-vous pas, a demandé Jean. Ce que je trouve ? Je découvre ici céans que mes épîtres vous ennuiant ou disons, vous surprennent, mon cher. Mais non; c'était une ellipse. Je parlais du mot et non pas des vers de vos épîtres. Je ne saurais d'ailleurs en écrire; je vous en laisse le mérite. Je n'en doute pas, mon cher Jean des Condés, et je ne l'ai pas inventé, ce mot d'épître; il m'a été imposé par Horace, comme pour les *Satires* ou l'*Art poétique*. À cet instant, lui revient ce vers qu'il cherchait. Il le dirait, même si on n'aime pas ses épîtres. *Il me faut du repos, des prés et des forêts*. Il baisse la voix sur le dernier mot, et semble vouloir se taire. Pierre Le Moyne s'était relevé pour s'asseoir près de lui. L'autre Pierre, toujours debout, les bras croisés, médite ou s'ennuie. Jean part comme une flèche en marmonnant d'abord pour enfin dire, avant de

passer la porte, qu'il a besoin lui aussi d'être seul pour écrire; et il disparaît. Nicolas fit un signe nonchalant de la main qui pouvait signifier à tout à l'heure ou bon débarras. Il se redressa dans son fauteuil et en s'adressant à d'Iberville commença, dans une prose d'allure morale et philosophique, un discours où il prônait que les artifices du monde devaient ne viser qu'un seul but, la vérité, le vrai, pour saisir le coeur du peuple et celui des princes. Ce plaidoyer impromptu était émaillé de brefs emportements et scandé de vers qu'il trouvait soudain mémorables. Il aurait aimé, à l'évidence, se lever pour dire, la tête haute, que *rien n'est beau que le vrai, que le vrai seul est aimable, et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose....* Ce quelque chose, tant pis si les mauvais critiques le trouvaient exécrable, faisait briller la vérité au creux d'un piteux écrin. D'Iberville qui, allez savoir pourquoi, n'arrêtait pas de bouger dans son fauteuil, tenta alors, les mains jointes sur ses genoux, de montrer son intérêt. Il entendait en effet quelque chose dans ces paroles, mais ce fut peine perdue. Nicolas était perdu dans ses pensées. En espérant ne pas s'abuser dans ses réflexions, il était incontestable et malheureux que l'esprit humain devenait *faux par quelque endroit* à un moment ou l'autre. On cherchait sous des masques à s'abstraire de la nature, la *prima materia* - c'est du latin, a-t-il dit, un latin que Monéglise avec son terrible accent iroquois a ponctué aussitôt, dans la clarté grise de la fenêtre, d'un *sursum corda dixit Dominus Domino meo alea jacta est* -, et Nicolas, sur cette basse continue, enchaîna sur la règle première du comportement humain

qui, hélas, n'était pas suivie. On devait rester fidèle à la simplicité que nous avions reçue, quand nous étions un enfant, cela, bien sûr, *sans étude et sans art*, car tout ce qu'un enfant dit ou fait, a l'heur de charmer même les faibles d'esprit. *Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard / (...) / Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.* Laissant peu à peu tomber ses bras des accoudoirs, le regard dans le vide, il opina, hésitant s'il devait le décréter ou le constater, que la nature seule était vraie. Il se redressa. L'ignorance valait mieux qu'*un savoir affecté*, et rien n'était beau - il y tenait - que dans la vérité. Monéglise toujours debout près de la fenêtre - que pouvait-il faire d'autre ? - a repris d'un ton monocorde, comme en écho, *Rien n'est beau que le vrai. Le vrai seul est aimable...*, avec cette fois un accent du sud ou des îles, on n'aurait su le dire, tellement c'était imperceptible. D'Iberville n'a pas relevé la tête, sous le charme sans doute de Nicolas Boileau qui disait aimer *un esprit aisé, qui se montre, qui s'ouvre, / Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.* Cela dit, il e devait de dévoiler aux deux jeunes hommes d'Amérique la raison pour laquelle il se permettait, en ce jour, d'évoquer, sinon de citer, ces quelques vers tirés de ces oeuvres. Prévenant de la main Pierre Le Moyne qui allait l'interrompre, il avoua que cette raison était d'une simplicité évangélique, qu'il l'avait déjà exprimée, en vers, au marquis de Seignelay. Elle trouvait sa source dans la vie des premiers humains, car *Jadis l'homme vivait au travail occupé, / Et ne trompant jamais, n'était jamais trompé. / On ne connaissait point la ruse et l'imposture...*, et ainsi, lui-même, pour vivre

comme les premiers hommes dans la vérité, il partageait avec ses semblables son écriture, celle-là même où il mettait cent fois sur le métier, et sans imposture, les occupations les plus naturelles et les plus vraies de son esprit. À partir des postulats que *Rien n'est beau que le vrai*, que *Le vrai seul est aimable* et que cela devait se manifester sans ruse et sans imposture, il posa une question fort longue sur la vérité de la nature primitive américaine. (Excusez du peu! Et armez-vous de patience.) Dites-moi, vous, Pierre, qui, m'a-t-on dit, avez connu plusieurs tribus en compagnie de votre père et par la suite lors de vos équipées singulières, dites-moi, vous qui vivez ces jours-ci avec l'un de leurs enfants les plus redoutés en cette époque de guerre sournoise pour le contrôle des fourrures, des rivières et des territoires, vous qui vivez, si j'en crois ce que j'en vois, avec l'un de leurs plus beaux et sévères guerriers, et je me tourne vers lui, pour qu'il me dise, lui qu'on nomme une église qui serait nôtre, qui serait mienne... Le Sauvage l'interrompit en prononçant à une vitesse folle des mots iroquois que Nicolas presque effarouché voulut se faire traduire illico en français, et d'Iberville, qui avait cru entendre *né dans une maison avec un toit de pierre*, a tenté d'expliquer la tension nerveuse qui devait l'habiter, pour qu'il parle ainsi, par à-coups. Mais Nicolas n'en continua pas moins à faire appel à leur entendement, leur expérience, pour qu'ils lui confirment qu'une telle nature sans artifices, sans ruses, avait trouvé son éclosion en Amérique, au sein de tribus composées d'hommes et de femmes plus vrais que les chrétiens d'Europe,

écrasés sous l'amas des règles, presque dégénérés par l'affectation des moeurs et réduits à lire des livres distillant l'ennui le plus total. Les aborigènes - et il s'est demandé, lui aussi à une vitesse folle, si on lui permettrait d'employer ce mot qu'il avait lu quelque part - n'étaient-ils donc pas en pleine nature plus vrais que les ombres humaines des villes et des champs labourés, et leur coeur de ce fait, toujours des plus sincères. Cependant qu'il faisait de plus en plus sombre dans le cabinet de travail des Colbert, que les feux étaient presque éteints, Nicolas, n'attendant pas de réponse et se redressant dans son fauteuil, s'emportait contre Dieu qui avait permis que l'Europe pourrisse sous des montagnes de cire fondante, des tonnes d'eau pompées, refoulées et déversées sur des pelouses où l'on ne posait le pied que deux ou trois fois par été, tandis qu'il avait sauvé les Sauvages de cette avalanche de verres et de métaux travaillés, de ces médecins qui ne pensaient qu'à vous sortir du corps les humeurs que Dieu y avait mises, comme de ces jeunes femmes qui ne louangeaient les auteurs de romans ou de théâtre que pour se faire un nom à la cour et à la ville, et enfin épouser un homme imbécile, en pâmoison devant leurs seins nus. Ces jeunes femmes les mènent à la tombe en moins de deux ans, gèrent leurs terres, leurs châteaux, et mettent souvent le grappin marital sur le fils endeuillé. D'Iberville s'était levé pour ranimer les cendres. Elles ont rougeoyé quelques minutes. Boileau s'est installé dans un autre fauteuil, près de l'une de ces mappemondes devenues sphériques, qu'il a fait rouler du bout d'un doigt. Sur cette boule, sur ce gros boulet de terre et

d'eau, monsieur d'Iberville, vous ne trouverez pas cinq, je dis bien cinq auteurs soucieux de se fonder sur l'héritage des Anciens pour créer de nouvelles formes de louanges, plus souples, et les soumettre à l'aune de la vérité, et non à celle de propos menteurs qui tourneboulent ces tristes sires en imposteurs et en diffamateurs. Monéglise, les bras croisés, ne bougeait toujours pas et cela put agacer Nicolas qui, arrachant sa perruque de son crâne dégarni, apparut comme un de ces bustes antiques magnifiant une virilité disparue et se mit à bombarder le Sauvage, de ses questions et de ses inductions et déductions sur le plan de Dieu en Amérique. Pourquoi leurs tribus n'avaient-elles pas inventé, grâce aux bontés du Ciel, les roues des voitures comme celles des moulins, la formule de la poudre à canon, la mise à la vue des chiffres et des lettres, sur la pierre ou les parchemins ? Pourquoi n'avoir pas découvert en leur âme l'idée d'un seul Dieu avec ses commandements, et le reste, et tout le reste ? Il remit sa perruque de travers et se leva en disant qu'il était arrivé à la conclusion, l'autre nuit, après avoir lu avec une loupe un passage du chevalier de Troyes sur les cris « de Sauvages » poussés par les soldats en sautant par-dessus les murs du fortin - c'étaient même des cris de bûchers ou de bouchers : on n'avait pu décider quel mot était écrit - , il s'était donc dit que la Providence avait réservés ces cris de mort aux tribus, comme en fidéicommis, avec leurs croyances et leurs canots d'écorce pour qu'à travers les siècles on voie d'un seul coup d'oeil, comme si on avait voyagé dans le temps, une première étape de l'humanité et par conséquent, le chemin qu'elle avait

parcouru. La Nouvelle-France était un cabinet de curiosités historiques, dressé dans la nature de l'Amérique. Il se rassit. Que faudrait-il penser après un tel réquisitoire ? Et lui, que dire de plus ? Il ajouta pourtant, après un moment de silence, qu'il restait un problème à résoudre, si on osait mener plus avant sa réflexion sur le plan de Dieu. Quelles tribus d'Amérique étaient les plus vraies, celles du Pérou et du Mexique qui ont découvert l'or ou celles du Canada qui en étaient encore - on lui avait dit qu'on le disait dans des relations écrites - à doter de vie la pierre des champs comme si elle était un morceau d'espace aussi vivant que les poissons, les castors ou les humains ? Nous ne savons pas quelles tribus auraient remporté la palme de la vérité, car Monéglise prit la compagnie par surprise. Son corps *déroula* devant elle, comme s'il était lui-même consumé par des flammes intérieures, l'élément qui serait primordial, l'esprit du feu. De sa bouche, l'on entendit que le feu avait tout enfermé en son être, et l'esprit et la matière, ce que Le Moyne traduisait mot à mot, segment par segment. Depuis les temps où la glace couvrait la terre, l'homme et la femme cherchaient à percer l'âme du feu, et le feu en crépitant de mille flammèches les aveuglait les réchauffait, les endormait pour qu'ils soient consumés dans les flammes. Les guerriers échappaient aux brasiers que le soleil faisait naître à tout moment sous les pas, s'ils sortaient vivant des supplices que les ennemis pratiquaient sur leur chair liée au tronc d'un arbre, ou s'ils crevaient le cœur d'un prisonnier après des jours de charbons ardents poussés dans les orifices du corps où entrent

le vent, l'eau et la chair des animaux, et d'où s'enfuit ce dont la chair ne veut plus... Les mots français suivaient de près ceux d'Amérique, et de si près quelquefois qu'ils semblaient les prévenir et devenir la source des iroquois, au point que d'Iberville a tenté de ralentir son débit, ce qui fut impossible, sa respiration s'est obstruée, comme si une longue racine ou des herbes sans fin lui comprimaient l'oesophage, les poumons, et à la fin, on entendit une sorte de râle. Il se tourna vers le foyer. Il ne comprenait plus ce qui se passait. On le sentait se vouloir à mille lieux de Paris, de la France, la main contre le tronc d'un arbre, la tête sous les herses de la mer en furie. Monéglise prit le relais en quittant son immobilité. Il s'approcha de la table pour se verser du vin, d'une carafe presque vide. Nicolas, sidéré, en le regardant, répéta tout à coup quatre ou cinq fois **le feu!** avec une insistance de plus en plus forte. On se serait attendu à rien de moins qu'une convocation de l'Esprit-Saint, à une Apocalypse ou à l'évocation de la Géhenne, quand cette antienne sur le feu était le subit rappel de ce qui l'avait frappé en écoutant la lecture qu'on lui faisait de la relation du chevalier. Le feu courait dans les bois le long de la rivière et sur les rives d'un lac, quand le vent projeta d'un coup les flammes de l'incendie au-dessus de l'eau, au ras de la tête des hommes vautrés dans les canots. C'était le jour de la Saint-Laurent, et le soir où le chevalier de Troyes écrivait chez lui ce désastre, prenait feu, à Québec, le couvent des Ursulines. Sa mère, aussi, quand il était enfant, lui avait lu les supplices que les Iroquois infligeaient au père Jogues, au père Brébeuf, au père

Lallemant. Il rêvait souvent, la nuit, de flammes; sa maison brûlait. Quand on donnait la question à une femme ou à un homme qu'on soupçonnait des pires crimes, il revoyait les jésuites, nus, attachés au poteau et se disait que près du parlement on était aussi barbare que sur les rives du Saint-Laurent. Quand on lisait Montaigne ou les récits des Espagnols, des Portugais, quel était le plus haut degré de souffrance ? Attendre des jours qu'on soit égorgé pour nourrir les dieux des Aztèques ou passer des jours et des nuits à être gorgé d'eau bouillante, se faire plaquer des silex chauffés à blanc sur la poitrine, les cuisses, sur le sexe - délirait-il ? -, sur les joues, cette chair molle, et souvent douce, qui ne veut que s'appuyer sur une autre pour se raffermir, se relier aux autres humains qui se promènent autour de nous. On aimerait les rattacher à notre propre chair pour déchiffrer le mystère qui nous crève le coeur... Quelqu'un arriva. Une jeune fille blonde. Nicolas se tut, et l'a regardé prendre assiettes, verres et plats disséminés sur les bureaux, sur des pliants et même sur deux des fauteuils et les empiler sur une desserte qu'on n'avait pas remarquée. Monéglise la suivait en imitant ses gestes; il la précédait et lui tendait la vaisselle avec des gestes de danseurs et de fausses révérences où le bout de son pied nu - il s'était déchaussé depuis longtemps - touchait quelquefois l'escarpin blanc et rouge de la fille, pendant que Pierre Le Moyne et Nicolas Despréaux se jetaient des coups d'oeil amusés. L'atmosphère était détendue. Soudain, l'Iroquois s'immobilisa, et lui tomba des mains une pile de quatre ou cinq assiettes avec des verres sur le dessus. Tout s'est

fracassé sur le parquet devant la desserte et aux pieds d'un laquais qui entraît avec Seignelay, et les mains écartées, au-dessus des débris de verre et de porcelaine, les yeux hagards, il fixa la jeune fille et prononça le nom de Marie-Thérèse! D'Iberville, comme pour briser un charme funeste, cria que ce n'était pas elle. C'était trop tard. Mauvais esprit ou mal étrange, on s'était emparé de lui. Son corps, saisi d'un mouvement frénétique, se tordait dans des convulsions qui le jetaient par terre, le relevaient sur ses pieds, tendus des orteils aux chevilles comme la corde d'un arc, rabattaient son torse avec violence sur ses cuisses et, avant que les genoux ne flanchent jusqu'au sol, elles redressaient les jambes et les bras comme des flammes après un coup de vent. C'était le haut mal. *Il est tombé dans les mals*, diraient les gens du Canada. Il allait s'écraser pour de bon sur la vaisselle brisée; d'Iberville le prit à bras-le-corps, fut emporté avec lui, et ils tombèrent enlacés, deux ou trois empan plus loin. On aurait entendu, a-t-on dit par la suite, des réflexions sur le climat insalubre de la France pour un Sauvage, sur la santé fragile des Incas et des Hurons quand on les avait amenés en Europe. Je n'en crois rien. On restait muet, à regarder d'Iberville maîtriser ce corps sous le coup de spasmes, le rouler sur le dos, s'étendre sur lui, les bras allongés sur ses bras, les mains dans ses mains, les pieds autour de ses pieds et tête contre tête, assez fort pour calmer ce qui le taraudait. Ni bave, ni écume à la bouche, ni les dents serrées comme un étau, la bouche ouverte, Monéglise reprenait son souffle; ses paupières se sont fermées; les muscles de son visage se détendaient, retrouvaient le

calme. La jeune fille avait approché un flambeau et l'observait, à genoux près d'eux. D'Iberville s'est relevé, a regardé autour de lui, sans voir les visages qui le scrutaient, stupéfaits ou cherchant à s'expliquer leur malaise dans ses yeux, et il s'est penché pour le prendre, comme on le fait d'un enfant, et est allé l'étendre sur un canapé qu'il avait aperçu à l'autre bout du cabinet de travail sous une série de bustes en marbre blanc qui, dans la lumière du chandelier porté à bout de bras par la jeune fille, avaient l'air de s'éclipser, la tête tournée sur le côté, ou se défendre de regarder ce qu'ils ne sauraient voir. Cette vision inattendue a accentué le malaise, pour enfin ramener les assistants à une réalité plus théâtrale, étrangère à leur compassion ou aux sentiments qu'ils n'osaient exprimer. On a balayé, ramassé les débris, ranimé les feux, distribué des soucoupes et des tasses aux trois hommes qui avaient repris place dans les fauteuils, pour se faire servir le chocolat, que personne n'appela quinquina. On signala, tout heureux, l'arrivée d'une voiture. On se précipita aux fenêtres. Des porteurs de flambeaux s'éloignaient. On n'a rien vu d'autre. Des serviteurs conduisaient les nouveaux hôtes au petit château, pour y laisser leurs bagages. C'étaient l'autre Jean et un homme d'église qu'on appelait l'abbé. Seignelay attendait aussi d'un moment à l'autre un tailleur : il avait su que les Canadiens n'avaient pas eu le temps de s'acheter des habits. D'Iberville a multiplié les remerciements, mais il ne savait s'il aurait les fonds nécessaires... Une traite ferait l'affaire. Seignelay avait toute confiance en une traite signée par un marchand de la compagnie du Nord et sur les

entrefaites revint le premier Jean - qu'on avait oublié -, des feuilles à la main. Il ne dit pas un mot, et resta un moment sans bouger. On comprit qu'il voulait lire un texte. Il s'est assis dans un fauteuil, face aux cinq ou six autres rassemblés comme par hasard en une sorte de demi-cercle. La fille et le laquais firent mine de quitter les lieux, mais le maître des lieux les invita à s'asseoir avec Nicolas, d'Iberville et lui pour écouter monsieur de La Bruyère, qui ne trouvait pas souvent une si nombreuse compagnie pour écouter ces *Caractères*. Ce sera un nouveau *Caractère*, n'est-ce pas Jean ? Jean sourit, presque benoîtement, et dit en baissant la voix que ce n'était qu'un appendice aux *Caractères* de Théophraste, que ce n'était rien, qu'il faudrait garder secret le nom de celui qui viendra à l'esprit en écoutant les traits de son humanité, si jamais on retrouvait dans une publication anonyme le fragment qu'il s'apprêtait à lire. Seignelay éclata de rire, Nicolas sourit, Pierre Le Moyne d'Iberville hésita, resta valeureux et les gens de la maison mouchèrent quelques chandelles. On fit silence. Les flambeaux et le fiacre, tout juste arrivés, s'étaient éloignés. La nuit était tombée, même s'il était à peine quatre heures de l'après-midi, samedi, le 7 février 1688. C'étaient des notes. Des fragments. Des esquisses pour un portrait de l'homme du Nouveau-Monde. Il a traversé la mer plusieurs fois et il vous observe avec le regard des personnes qui ont les yeux bleus, même s'il a généralement les yeux bruns. Il est français - ses parents sont nés en France -, mais il vit le jour dans un autre monde, donc, il est d'ailleurs, tout comme le sera sans doute son épouse; il s'établira encore

plus loin, dans un autre lointain, où l'on ne connaîtra que lui, dira-t-il en France. Il est fuyant comme une anguille. Dans un château, il ne distingue pas les valet des seigneurs; il mêle les cartes. Il parle français, mais un français qui lui est propre, qui ne connaît pas les salons, les cafés, ni la cour, ni la ville. Il ne va pas au théâtre; il a tué au moins deux Iroquois. Il converse quelquefois avec les jésuites qui sont de passage; il n'a pas de château. Il vit sur l'eau, mais il ne connaît pas les Grecs, et encore moins les trières d'Athènes ou de Corinthe. Il voyage des semaines en canot, pour provoquer deux coups de canon et mettre sur pied une commission anglo-française qui siégera six mois à Londres. Il met en danger la paix en Europe, dans des fortins de cinq toises sur dix. Pour récompense, il ne veut pas de pensions, mais des navires. Il ne veut pas de valets, mais des armées. Il risque de devenir un sage dans ses déserts, mais il revient en Europe pour apprendre à vivre comme tout le monde, et nous, à l'Orient de l'Atlantique on le force, semble-t-il, à des travaux d'Hercule. On n'y pense rien de l'Amérique; ce serait comme descendre aux Enfers pour découvrir la mer de l'Ouest, et leur mer de l'Ouest, c'est l'Orient que nous avons découvert depuis des millénaires... Il avait terminé. Un moment. Ce sont des notes, a-t-il répété. Des fragments. Des esquisses pour un portrait d'un homme du Nouveau-Monde. Que monsieur d'Iberville ne m'en veuille pas : on me dit plus méchant pour les courtisans. D'un seul élan, on se leva. Il fallait se montrer heureux d'avoir écouté monsieur Jean qui traduisait et adaptait des textes, du grec, pour les faire mieux entendre, et

modifiait, transformait les mœurs françaises pour les rendre encore plus incompréhensibles, comme on le disait derrière des portes closes aux dires des valets qui s'approchaient de la desserte pour servir enfin le chocolat, qui devait être presque froid. Jean de la Bruyère avait plié en deux et en quatre ses feuilles de parchemin et les a glissées dans une fausse manche en se dirigeant vers le fauteuil resté libre dans le demi-cercle qui s'était formé par hasard. Tout en recevant sa tasse de chocolat tiède, et en la sirotant, on devisa pour meubler le temps qui restait, avant que les nouveaux arrivés fassent leur apparition dans le cabinet des Colbert. Nicolas sans doute excédé de l'absence, du moins apparente, d'un plan logique dans cet impromptu de monsieur de La Bruyère, et peut-être pour faire entendre, tout en finassant, la voix de la droite raison, engagea la conversation sur les aléas de la discipline militaire dans l'expédition commandée par le chevalier de Troyes. - Trois ou quatre pages sur la discipline ne feront mourir nulle personne qui soit douée de raison... - Il avait remarqué qu'à deux moments, l'ordre y dégénérait en désordre et qu'on se conformait aux règles d'un siège régulier, seulement devant le dernier fort et lors de la remise du commandement à monsieur d'Iberville. On n'a pas semblé comprendre la raison de son étonnement ni s'entendre sur sa teneur exacte. Il se mit donc à expliquer de long en large sa pensée sur le sujet. Il se peut que ce fut la fin du plaisir qu'on prenait à boire du chocolat, fut-il tiède. Ils savaient tous, que Nicolas n'avait plus ses yeux d'antan, mais en se faisant lire le texte par un des secrétaires du roi,

François Callières, il avait obtenu les informations voulues pour traduire sa pensée, et sa pensée ne parlait quand même pas iroquois, ce qui fit rire ou sourire ses amis, dont semblait faire partie la jeune fille qui après le départ du laquais s'était assise près du marquis. Sa pensée sur la discipline qui tantôt régressait et tantôt se redressait était très simple : il y entendait une ode à la logique effarante du chaos. On s'étonna quelque peu, du côté des courtisans français, mais les mains tournées vers eux, il calma les esprits. Le chevalier de Troyes mettait d'abord en place un plan pour l'attaque du premier fort dont d'Iberville lui rappela le nom, Monsipi ou Monsini, c'était selon. C'était donc le fort Saint-Denis, dit le représentant littéraire de l'ordre et de la logique militaire. Un soldat demande s'ils peuvent à trois ou quatre sauter par-dessus le mur de pieux et créer une diversion. De Troyes répond que peu importe la manière, pourvu qu'ils prennent la place, et déjà le désordre s'inscrivait dans l'ordre du plan premier. Par devant, par derrière, on saute, on entre dans le fort, mais ceux qui attaquent du côté de la forêt se mettent, dans la bousculade, à tirer sur leurs propres troupes les prenant pour des Anglais sortis de la redoute; ceux qui mènent l'assaut du côté de la rivière, veulent tourner un canon des Anglais contre les Anglais qui étaient restés dans la redoute, pour s'apercevoir qu'il n'est pas chargé... Pourquoi racontez-vous tout cela ? demanda la jeune femme. Nicolas la regarda, l'espace d'une seconde, et jugea qu'il ne valait pas la peine d'expliquer ses pensées à la nouvelle conquête du secrétaire à la Marine. Il revint à l'essentiel, à ce qui sautait

aux yeux des pauvres innocents qui, dans les siècles futurs, n'auraient jamais entendu parler des guerres pour la fourrure et donc, à l'étourderie du canonier ennemi qui n'ayant pas entretenu les culasses de ses canons, avait évité aux Anglais d'être fauchés par un de leurs propres boulets, mais cette *felix culpa*, cette heureuse faute, faisait culminer d'un bord comme de l'autre le dérèglement de la discipline avec en prime, du côté des Français et des Canadiens, des cris de Sauvages pour semer le désarroi chez les assiégés qui s'imagineraient scalpés par les tomahawks, mais soudain, les attaquants se retrouvent à l'intérieur de la palissade, reforment les rangs, semble-t-il, et somment les Anglais, coincés dans leur retranchement, de se rendre. Enfin, la discipline reprend ses droits, mais quand les ennemis refusent, l'un d'eux se montre la tête, dans l'angle d'une meurtrière. On lui tire dessus. Il est tué. On met en place le bélier; on donne et redonne de la tête du bélier jusqu'à ce qu'on enfonce à demi la porte, sinon davantage, et tout se faisait dans l'ordre des choses, mais le jeune homme que voici - il montre d'Iberville qui souriait d'aise d'entendre et de revoir, racontée dans un salon français tout en buvant le chocolat du ministre, l'attaque que de fringants commerçants représentés par lui-même avaient menée contre des soudards anglais, au milieu de moustiques et d'éclats de poudre, au soleil du matin, parmi les odeurs d'épinettes et de fourrures engrangées -, oui, c'est lui dont parle le chevalier de Troyes, c'est ce jeune impudent qui au mépris de toute logique se jette dans l'entrebâillement de cette porte presque sortie de ses

gonds. C'était vouloir mourir sous le coup de fusil des assiégés qui à leur tour attendaient le premier qui se montrerait la tête, mais il y a plus - l'ordre des choses se remettait pourtant en place - , la porte, cette porte de redoute qu'on venait d'enfoncer, de déglinguer, se referme sur le jeune fou qui en avait franchi le seuil. Il est pris au piège. Il est dans le noir. Il fouette l'air de son sabre, tire à droite sur une ombre qui bouge et semble descendre sur lui. Il la tue. Oui, il l'a tuée, mais cela annonce la débâcle complète pour lui et les attaquants. L'ordre de bataille était rompu. Tout ne tenait plus qu'au hasard! On n'entend plus rien; aucun fusil ne se pointe par aucune meurtrière. On redonne du bélier, quitte à assommer ce fou de d'Iberville, adossé contre la porte qui gronde et tremble, submergé par les ennemis qui se jettent sur lui. Un autre coup de bélier, la porte est enfoncée, la lumière revient dans la redoute. Un mort, oui, à droite, et voici d'Iberville qui tient en respect du sabre et du mousquet quelques soldats ou laquais anglais *en queue de chemise* - une expression de la Nouvelle-France, m'a dit ma servante, l'autre jour - , c'était la prise du fort, le retour à l'ordre, la victoire. On fait les Anglais prisonniers, on les enferme dans un vieux rafirot, on reconstruit le fort... Mais le conquérant arrête son exégète. Si je ne m'étais pas jeté, comme vous dites, en jeune fou dans le trou de la porte, on aurait fait une autre sommation et les Anglais auraient eu le temps de se *rapailler*, prendre leur fusil et nous en tuer quelques-uns. Il ne semble donc pas penser, un seul instant, qu'il aurait pu y laisser la vie et, de toute façon, ce n'est pas le souci de Nicolas

qui, lui, est pressé de faire sa péroration, l'unique but de son discours guerrier. La relation du combat démontrait que souvent c'était du désordre que naissait l'ordre, qu'il n'y avait jamais plus d'ordre que lorsqu'on y instaurait de façon désordonnée, et presque inconsciente, des manifestations de désordre. De Seignelay laissa retomber sa tasse dans la soucoupe avec un bruit sec, presque réprobateur. On leva les yeux. Des bougies avaient fondu. Elles risquaient de s'éteindre d'un moment à l'autre et de jeter tout ce beau monde dans le noir le plus complet, comme au fond de la redoute de la baie d'Hudson. Jean de La Bruyère s'était levé pour déposer sa tasse de chocolat dont il n'avait bu, d'un air pincé, que quelques gorgées. Il est allé jeter un oeil sur Monéglise toujours allongé sur le canapé du fond. Il dort? demanda d'Iberville. Il croyait que oui, et revenant vers son fauteuil d'un pas presque dansant, il émit l'opinion qu'un éloge du désordre par l'auteur de *l'Art poétique* pouvait surprendre quiconque. Boileau allait se récrier, mais Jean encore debout reprit que cette surprise n'était pas justifiée. Toute oeuvre littéraire, musicale ou même militaire, si elle était valable, contenait au moins un élément qui s'opposait à l'ordre attendu des choses. Les auteurs tragiques français n'étaient fidèles aux Anciens qu'en imitant une façon de penser et d'écrire, propre à Euripide, qui s'était démarqué de Sophocle qui, lui, avait souvent pris parti contre Eschyle, ce même Eschyle qui, après tout, n'avait jamais été aux ordres d'Homère, et qui n'en retenait que ce qu'il voulait pour ses sujets et encore, il pratiquait cet art dans le désordre, si on lui permettait ce

mauvais jeu de mots, ce qui fit sourire à peine ses auditeurs captifs qui du moins l'avaient écouté, et il en était content. Il retourna à son fauteuil, mais aussitôt qu'il fut assis, on apprit que là, n'était pas son propos. Il entendait livrer à cette assemblée que le lendemain matin du jour où il avait lu la relation - car lui, il avait pu la lire, grâce à Dieu -, il avait été frappé, en se faisant raser, par une idée qu'elle recelait, et cette idée, le chevalier de Troyes, le fils du procureur au Parlement de Paris, l'avait développée en trois points distincts. La jeune fille s'est étonnée, ce qui a surpris ces messieurs, sauf le marquis qui, déjà, savait tout de cette jeune femme. Elle avait lu ce qu'elle appelait la lettre de ce monsieur de Troyes, mais ne voyait pas comment monsieur de La Bruyère aurait eu la vision ou l'entendement d'un plan en trois points : il n'y avait ni chapitres, ni introduction, presque pas de paragraphes. Cette interruption inattendue fait sourire le marquis; Jean attend un moment en se frottant nerveusement du pouce de sa main gauche l'autre poignet, et fonce tout de même. Il ne veut pas en faire une question d'état, surtout devant une si agréable personne, mais l'ordre dont il parle, n'est pas apparent. Lui-même, il ne l'a pas décelé à la première lecture. La construction du texte lui est apparue à la faveur du sommeil, car elle n'a connu son épiphanie, comme on l'a entendu, que le lendemain matin. On entendit alors des grognements qui venaient du fond du cabinet. Jean s'arrêta sec, regarda Le Moyne prendre un chandelier, et aller jeter un oeil sur l'Iroquois, qui dormait toujours. Jean se reprit et entreprit à son tour de développer la vision qui l'avait

frappé. La logique de la relation n'est pas la disposition qu'on retrouve dans une oraison funèbre, un sermon de Bossuet ou de Bourdaloue, mais il y a là, trois grandes parties, dont il veut donner la teneur à leur petite assemblée en les avertissant cependant qu'il serait bref, parce qu'on lui semble de moins en moins attentif, assis depuis si longtemps dans des fauteuils assez mal rembourrés, monsieur le marquis doit le concéder. Seignelay le concéda avec la boutade que c'étaient des meubles pour l'hiver, boutade que personne n'a comprise ni même entendue. Le moraliste était en train de les assurer qu'il ne s'agissait pas dans ce cas précis de faire un portrait, encore moins d'un *Caractère* de Théophraste l'Athénien, ce dont personne ne douta. On le pressa de procéder. - J'ai songé à joindre ce non-texte en appendice, mais j'entends les récriminations... - Il annonce à haute voix LA PREMIÈRE PARTIE et d'un ton plus bas lui donne un titre, LE VOYAGE, pour enfin la départager en trois éléments : les glaces, les portages, les flammes. Son analyse est terminée; en effet, elle était brève, au risque même d'être incompréhensible à qui n'aurait pas lu le manuscrit ou n'en aurait jamais entendu parler. Il enchaîne avec la DEUXIÈME PARTIE qui porte le titre ATTAQUES EN EMBUSCADES et se décompose en préparatifs et exercices, la prise du fort Monsoni ou Monsipi, c'est selon, et troisièmement la victoire à l'arrachée contre le fort Rupert composée elle-même de l'attente, l'attaque et le retour au fort Monsoni, un retour qu'il a trouvé simple et beau, provoquant chez tout lecteur un sentiment de pitié

pour le chevalier de Troyes perdu dans les brumes pendant plusieurs jours, en compagnie de son prisonnier, le capitaine anglais qui ne disait mot et semblait aux abois, autant que lui, devant une mort prochaine. Virgile - en voilà un autre dont on entend parler sans avoir lu ses vers inoubliables et sans qu'on reproche au critique ignorant d'en disserter quand même - aurait pu choisir un tel lieu pour l'entrée des Enfers, mais il ne veut pas mêler les *katabases* de Virgile ou d'Homère à ce survol architectonique de cette expédition qu'il veut le plus bref possible, pour ne pas en diluer l'intérêt certain, sinon dramatique, par le fait indubitable que son but reste secret, d'autant plus qu'il le restera toujours et que jamais on ne le connaîtra. Il en est d'ailleurs à la TROISIÈME PARTIE, le SIÈGE DU FORT ALBANY où, dans un premier temps, le corps expéditionnaire s'en approche, divisé en trois groupes, il n'est pas sûr du nombre - d'Iberville juge bon d'acquiescer -, pour en faire le siège; la *secunda pars*, une assez belle scène militaire où les bois, la forêt, les espions et de beaux coups de canon en plein dans la salle à manger d'un pasteur et de sa femme, forment tout à la fois du Molière et un pastiche de Corneille... Mais il y manque, dit suavement Nicolas, l'arrivée du roi en grand cortège qui rendrait la scène digne d'être écrite par mon ami Racine... Ou par vous-même, l'autre historiographe de Sa Majesté, nous le savons bien, réplique Jean de La Bruyère qui tient à claironner sa coda, le troisième temps de la troisième partie. Elle comprend la reddition des Anglais avec la remise du commandement au sieur d'Iberville, ici présent, en second lieu, la

capitulation officielle - le 26 juillet, fête de Sainte-Anne; le fort Albany s'appelle maintenant Sainte-Anne, précise d'Iberville -, et enfin le départ du chevalier de Troyes, au mois d'août 1686 - le 19, précise encore le commandant du fort -. La Bruyère avait terminé. S'il eut par hasard trouvé de l'ordre là où il n'y en avait pas, il était cependant satisfait d'en avoir mis dans l'esprit de ses auditeurs. Il s'est renfoncé dans son fauteuil, l'air de quelqu'un qui avait fait son devoir. Mais La Bruyère a-t-il jamais eu l'air d'un homme satisfait d'avoir fait une bonne action ? Laissons-là ce discours. Tout le monde s'est levé. Comme cela, sans raison apparente. Les tasses vides étaient éparpillées sur la nappe écruée dont les pans cachaient toujours, à mi-hauteur, le drap violet qui recouvrait le bureau jusqu'au sol. À l'un des coins, de la cire fondue avait coulé sur le lin, le velours, et s'agglutinait sur la marqueterie. Nicolas y mit le pied; on l'a entouré pour l'aider à nettoyer sa semelle; on a voulu appeler le laquais, mais il a refusé qu'on le fit; il sortit un canif d'une de ses poches, le tendit à d'Iberville qui n'a pu que s'exécuter, et ce fut une occasion pour nombre de questions laissées souvent sans réponse. Comment enterrait-on les morts dans ses régions de glace ? Disait-on la messe des morts ? Prononçait-on une oraison funèbre ? Les Anglais avaient-ils demandé une trêve pour enlever les cadavres ? La question, toutefois, qui semblait préoccuper le plus Nicolas, une fois sa semelle libérée de l'amas de cire, fut de savoir si les gens étaient morts en bons chrétiens. Avait-on eu le temps de leur donner les derniers sacrements ? Recueillir leurs dernières

paroles devait être difficile dans ces échauffourées. C'est aux dernières minutes de sa vie qu'un homme pense à Dieu, n'est-ce pas ? Dans un pays de glace, la bouche gelée, avait-on la possibilité de demander pardon, de déclarer son amour pour Dieu...? D'Iberville n'a pas osé évoquer les champs de bataille européens, mais a fait remarquer que la conquête des forts avait eu lieu en plein été, près de rivières libres de glace. Mais Nicolas rappela qu'avant la prise du bateau devant un fort, il ne savait lequel - le fort Rupert, a marmonné Le Moyne -, c'était à travers les glaces que les canots avaient *voyagé*, comme ils disent, sur les eaux de la baie. Oui, c'était même fin juin ou début juillet, mais les rivières qui se jettent dans cette baie, comme la Moose et l'Abitibi, étaient libres de glace. Mais qu'il y eut de la glace au mois de juin, n'en avait pas moins entravé la marche des canots, et Jean, qui avait émis l'idée de la bouche gelée, avait lu qu'ils étaient passés en plein mois de juin derrière des blocs de glace, pour se cacher du bateau anglais, et toute cette glace n'avait pu réchauffer les âmes des pauvres mortels, quand de plus la bise et les vents du nord charriaient leurs miasmes, et que le fort courant des rivières ne cessait pas pour autant, même durant les grands froids, de tout emporter... Vous devriez demander un ordre de mission au ministre de la marine, il est devant vous, pour étudier les effets du froid sur les âmes des hommes, dit d'un ton sec d'Iberville, qui se leva pour aller voir comment allait Monéglise. La Bruyère resta coi. Seignelay mit une main discrète sur le genou de sa jeune amie - ils étaient assis, presque dissimulés sous un vase

de bronze posé sur un piédestal -. Il faisait de plus en plus sombre dans le cabinet des Colbert. Nicolas Boileau se leva à son tour, et se rassit aussitôt; ces histoires de glace lui rappelaient un vers latin, peut-être de Sidonius, il n'en était pas certain, *Frangere cutem pendentis aquae*, qu'il traduisait par *Brise* ou *fracasse la peau de l'eau figée* ou encore par *Brise la peau suspendue dans son cours* ou *dans son élan*, mais les nuances de *pendentis* importaient moins que *cutis aquae*, *la peau de l'eau*. Il trouvait cette expression troublante, et à la fois rassurante; elle donnait à l'eau une peau devenant visible, prise en glace par le froid... Monéglise se leva en proférant des paroles obscures, presque inaudibles. En hurlant, quelques fois. Des animaux étaient nés sur la glace, ni terre ni eau. Que de la glace. Un coup de vent menaça de forcer les vantaux d'une fenêtre. Il s'avança dans une partie plus éclairée de la pièce. La glace était tombée du ciel. Ses subites poussées de voix semblaient surgir de ces eaux qu'il aurait vues charriant des blocs de glace, à moins que cette peau glacée n'eut éveillé chez lui d'anciennes paroles proclamées par des ancêtres. La jeune fille saisie de crainte entourait Antoine de ses bras et restait collée contre lui. Pierre, consterné, se tenait prêt à le soutenir; Nicolas et Jean, déroutés au point de tourner sur eux-mêmes, cherchant où se retirer pour ne pas encourir sa colère, s'étaient éloignés et regardaient l'Onontagué qui cette fois parlait en français. On n'a su que plus tard, ce qu'il a vociféré par la suite dans sa langue. Les esprits n'avaient pas séparé les eaux de la terre. La glace, au commencement, fut - il a dit en français tout à coup *sans feu*

ni lieu -, et de cette glace, fut créé un peu d'eau, et de l'eau, fut créé un peu de sable... Il se précipita à l'autre bout de la pièce vers Jean et Nicolas, les força à s'asseoir sur deux pliants qu'il ouvrit pour eux. On n'avait pas rallumé le foyer de ce côté, il y faisait plus froid. Debout devant eux, tantôt en iroquois, tantôt en français, et même avec des mots anglais, il raconta comment un jour - sa voix beaucoup plus grave n'était pas celle qu'on lui connaissait - quatre animaux tombèrent sur la glace du monde, un phoque, un castor, une loutre et un rat musqué. Ils ont tant couru, ils ont tant battu de leur queue la glace qui était le monde - tout était dans la queue -, qu'il s'y est creusé peu à peu le lit d'une source, puis le lit d'une rivière. Le phoque et la loutre se sont tant battus, le castor et le rat musqué se sont tant rongé les pattes et la queue, qu'ils disparurent tous les quatre, chacun de son côté, au fond des sources et des rivières qui s'étaient creusées dans le monde qui n'était que de la glace. Et Monéglise demanda du chocolat. Seignelay, qui s'était approché, fit signe à la jeune fille. Elle sortit à la course dans la galerie, jusqu'au palier de l'escalier, et cria qu'on apporte du chocolat chaud, une tasse de chocolat. Non, trois et trois faisaient six tasses. Elle revint à toute vitesse se pendre au bras du marquis. D'Iberville proposait à son ami qui commençait à prendre trop de place et risquait d'empirer sa fièvre, une fièvre humorale ou sanguine - sinon sanguinaire -, de se reposer sur le divan en attendant la tasse de chocolat. Il a répondu en aussi bon français que je tente de l'écrire, qu'il n'était question ni de chocolat ni de quinquina, mais de la nature de la

glace au début de la création du monde. - Et qui méprise la *Genèse*, méprise *l'Ancien Testament* et son peuple. Il faut donc lire cette *Genèse américaine* et la boire, sinon la croire jusqu'à la lie. - On est resté béat, d'admiration ou de déception. Et il recommença à torturer les langues qu'il avait entendues dans sa courte vie. Durant l'absence du phoque, de la loutre, du castor et du rat musqué, sur la glace, sans feu ni lieu, tombèrent tout à coup du monde des esprits, un lièvre et un renard, chacun à un bout de la grande étendue de glace qui était la terre, qui était le monde. Entre ce lièvre et ce renard, au milieu de la glace qui était la terre, qui était le monde, qui n'était pas aux cieux, se mit à tourner un feu vert. Le phoque, deux jours après, réapparut ventre à l'air à la surface des eaux. Le lièvre et le renard l'ont tiré à bord de la glace; il n'avait rien dans la gueule, rien dans les nageoires, rien ni dessus ni dessous la queue; il n'y avait donc rien dans l'eau. Le phoque était encore vivant. Hagar, il se remit sur ses pattes et ne bougea plus. Deux heures plus tard, la queue de la loutre fit irruption au centre d'un remous et son corps suivit aussi raide que celui d'un poisson mort. Le lièvre et le renard ordonnèrent au phoque de la sortir des eaux. Il ne bougeait pas. Après plusieurs coups de dents, il s'enfonça dans l'eau jusqu'à la loutre qu'il ramena en la poussant du nez. Elle vivait encore, sa queue bougeait quelquefois; on la poussa, tira, retourna sur le ventre et fit le tour de sa fourrure et de ses trous où l'on ne trouva rien. Il n'y avait rien dans l'eau. Trois heures plus tard, le castor presque mort et sans mouvement remonta du fond des eaux avec une

queue qui n'avait plus l'air de sa queue, mais de celle d'un oiseau, comme si quelque esprit au fond de l'eau lui avait mangé la queue. Quand le lièvre et le renard ont regardé le phoque et la loutre le tirer des eaux, le retourner ventre contre la glace, ils virent entre les poils arrachés de la queue qui lui restait, des morceaux de glace encore plus bleus que ceux qui formaient le monde, qui formaient la terre. La peau de l'eau était donc partout, jusque dans le fond des eaux - on peut noter, ici, que Nicolas lors de la transcription officielle du document sur *LA CRÉATION DU MONDE EN PAYS SAUVAGE*, s'en trouva réjoui, quand il tomba sur cette peau de l'eau. Quatre heures plus tard, ce fut le tour du rat musqué. Il refit surface comme un tronc mort qui souvent, poussé par les esprits, surgit tout à coup sous les canots. Le lièvre et le renard devenus les amis du castor qui avait su rapporter quelque chose dans sa queue, le chargèrent de faire hisser sur le rivage par la loutre et le phoque le corps du rat musqué. Quand ils le virent affalé sur la glace du monde, ils remarquèrent que les griffes de ses pattes étaient refermées comme si elles tenaient le secret du fond des eaux. Dans la première patte, la loutre ne trouva rien; dans la seconde, le phoque ne trouva rien non plus; dans la troisième, le castor y reconnut un cristal de glace; mais la lumière verte qui tournait toujours au centre du monde y glissa un rayon et le fit disparaître; pour la quatrième, le renard et le lièvre se sont mis à deux pour en desserrer les griffes une à une; et le lièvre trouva sous la partie la plus dure de la pointe de la dernière, un grain de sable. Il y avait du sable au fond des eaux. Le lièvre ne cessait de

l'admirer et de le montrer au renard, qui voulut le lui enlever. Le lièvre se mit à courir et dans sa fuite laissa échapper le grain de sable qui tomba sur la glace et fit une sorte de trou qui se transforma en motte de terre. Le renard, médusé, se mit à tourner tout autour, et la motte de terre est devenue un carré de terre. Le lièvre continuait sa course effrénée et ne cessait de laisser tomber des grains de sable d'où jaillissaient des masses et des masses de terre autour desquelles il tournait de plus en plus vite. Il court toujours pour réussir à faire le tour de ces forêts remplies de plantes, d'arbres et d'animaux. Si le Canada était plus proche des pays de glace que la France, c'était qu'il est formé des dernières montées de terre engendrée par le grain de sable que le rat musqué trouva au fond des eaux glacées et que le lièvre laissa tomber sur la glace... L'ennui commençait - cela se pouvait-il ? - à suinter de cette histoire d'animaux se transformant en philosophie physique, le disputant en génétique aux petits atomes de cet énergumène de Démocrite, qui fourmilleraient dans les corps et les choses et les arbres sans qu'on pût les voir quand, ô miracle! le laquais apparut avec un plateau couvert de tasses de chocolat et qu'on découvrit comme des atomes perdus au milieu du cabinet secret, les invités dont on avait vu arriver les fiacres entourés de flambeaux. Nicolas salua l'un d'eux, d'un Jean plus que sonore et l'autre, preuve qu'ils avaient franchi la porte depuis longtemps, demanda si les hommes du Nouveau-Monde écrivaient des fables sur la création de la terre et du pôle nord. On ignora la question; on s'apprêtait à faire les présentations, quand l'Iroquois déchirant sa veste et

sa chemise, s'élança vers le foyer où le laquais mettait du bois, à l'autre bout de la pièce, lui arracha le tisonnier des mains, lança des imprécations, saccagea les bûches, les rempila à l'aide de sa main libre, les fit retomber sur les braises qui s'étaient ranimées et fit un grand feu qui se mit à ronfler. Ses flammes envahirent l'âtre, de son coeur jusqu'à la gorge de la cheminée, des chenets jusqu'au linteau de pierre et de son contre-coeur de briques rouges, tout au fond, jusqu'à la dalle de marbre sous les pieds de Monéglise. Il jeta un autre quartier de bois, encore un, un troisième et répéta trois fois, en vociférant, un seul mot, *a-ï-res-ko-ï*. Sa voix était lugubre, chargée de violence. Il n'eût pas été étonnant qu'au milieu de cette vaticination le feu augmentât d'intensité, fût aspiré dans la cheminée, explosât, mît en danger le château. Mais il n'en fut rien, sinon que des portes ont claqué, les flammes des bougies ont vacillé, s'éteignirent et plongèrent les hommes et la jeune fille dans le rougeoiement, par moments incandescent, d'un feu mourant, quand soudain il se ranima. De vives étincelles annoncèrent le retour des flammes et un vacarme inconnu tomba du ciel comme un orage, s'engouffra dans les murs du château et jeta dans l'âtre une masse de fumée et de suie qui se répandit sur les meubles, les fauteuils, les canapés, la vaisselle, la nappe de lin, les habits et les visages des assistants encore sous le choc des trois *a-ï-res-ko-ï*, incapables de bouger, les yeux fermés et couvrant leur visage de leurs mains. Monéglise sous les cendres et la suie, la voix changée, lança des mots déroulant des visions de désolation où mourait Troie - ce serait le 8 mai - sous les chutes

d'un Niagara de flèches et de trahisons, selon ce que d'Iberville en a dit plus tard. Comprenne qui pourra, mais on n'écoutait pas; on se ranimait peu à peu; on revenait de sa surprise; on secouait ses mains, ses cheveux, ses perruques, les pans de ses habits, et voici que la voix reprit ses vaticinations. On ouvrit grand les yeux sur un Monéglise à genoux qui récitait comme on dit son chapelet *le 1, le 9, de mars et le 1, le 6, le 8 et le 7 et les a-i-res-ko-i dans le canon des fusils tiraient sur le front d'un cavalier, cavalier du Mississippi, de la Salle, du fleuve perdu, de Mexico,* et il baissa la voix, *Rouen novembre 1688*. Nicolas et Jean s'époussetaient l'un l'autre. On ne comprenait rien. La jeune fille en larmes, ses épaules nues couvertes de poussière, s'enfuyait. Seignelay la suivit. Les derniers arrivés enlevaient leur perruque, l'examinaient, la remettaient. Après tout, le mal n'était pas si grand; la suie était surtout retombée sur le laquais qui avait déjà quitté la pièce, et sur Monéglise encore à genoux. D'Iberville s'en est approché, s'est penché, lui a tendu un mouchoir et, en somme, ne sachant que faire, lui a demandé s'il se rappelait ce qu'il avait dit, ce qu'il avait vu... Le fleuve perdu de Mexico, Rouen, novembre 1688, le Mississippi... L'Iroquois se releva d'un coup et, assez bas pour qu'on n'entendît rien, répondit qu'il ne voyait rien, qu'il n'avait rien vu. Cavalier est mort depuis longtemps. De La Salle, tué en pleine forêt. Tu en parlais trop avec les marins sur le bateau. Troyes, les Français en parlaient trop. Le chevalier allait mourir dans trois mois, le 8 mai. Ce fut au tour de Pierre Le Moyne de perdre contenance. Il le croyait sur parole, oui, de la

Salle était mort, mais Bernou était entré tout juste avant que la suie leur tombe dessus... Que dirait-il, s'il avait entendu l'Iroquois nommer Cavalier de La Salle ? Il attendait beaucoup des découvertes de La Salle; il s'intéressait au territoire du Mississippi; il correspondait avec lui ou ses amis. Ses plans pour un évêché en Amérique tomberaient à l'eau... Monéglise ne l'écoutait pas; il se découvrait couvert de cendres, les cheveux englués, la peau souillée; et Bernou avait quitté le cabinet de travail. On cherchait à se rafraîchir, à mieux respirer, à sortir de cette situation absurde. On leur avait indiqué une salle au rez-de-chaussée où ils pourraient faire leur toilette. Les Canadiens trouveraient de l'eau et du savon là où ils avaient passé la nuit, et le tailleur commandé par le marquis allait les rejoindre. Jean, Nicolas, Jean II et l'abbé Bernou, revenu on ne sait d'où, ont suivi jusque dans la salle d'eau, plus bas, un valet qui a épousseté et secoué tout ce qu'il pouvait, de la perruque aux boucles de soulier, qui a présenté linges et serviettes pour qu'on se lave le visage et les mains, et en se confiant leurs impressions, leurs craintes, tout en pouffant de rire, ces messieurs ont trouvé amusante ou affriolante l'idée, suggérée par le valet, de voir un Iroquois se dévêtir, faire ses ablutions, se rhabiller, et on les retrouve bientôt, en bons courtisans, dans l'ancienne cellule désormais célèbre des deux Pierre, Le Moyne et Monéglise. L'Onontagué avait repris ses esprits. Il agissait avec le plus grand naturel, comme si toute sa vie il s'était changé et lavé devant une cour d'étrangers. Il écoute avec intérêt ce qu'on lui dit, les questions qu'on lui pose, mais il

répond par monosyllabes, et presque jamais en français. Ses phrases les plus élaborées sont en anglais ou dans sa langue. D'Iberville juge plus simple de répondre pour lui sur des problèmes aussi délicats que les démons ou le baptême des Sauvages. Dans les siècles avancés comme le nôtre, où les plus grandes sommités n'oseraient expliquer les croyances des tribus sans avoir les témoignages d'une kyrielle d'explorateurs désintéressés, en plus d'une permission écrite des personnes qu'ils auront côtoyées ou interrogées, on s'étonnera qu'on s'en remette à un indigène récalcitrant et à un simple marchand, fut-il commandant de deux ou trois fortins perdus dans les mers de glace et doté, ne l'oublions pas, d'une flûte royale. Mais alors, on leur faisait confiance - que voulez-vous que je vous dise -, et malgré le malaise que cela causera chez les penseurs publics, je reprends telles quelles les paroles de ce Pierre Le Moyne. Ne savait-il pas leur langue et n'avait-il pas voyagé avec son père dans leur pays ou leurs territoires de chasse ? J'ai pourtant la misérable crainte, là, au fond du coeur, épié par la conscience de mon âme invisible, que je risque de vexer les descendants des Iroquois et les historiens, ethnologues et anthropologues des siècles avancés qui savent mieux que quiconque comment on vivait, pensait et croyait durant les années 1660-1690 en Iroquoisie. Oh! sachez que les quatre Français ont abordé d'autres sujets que ces profondes questions. Jean de La Fontaine, en effet, en franchissant le seuil tout en discutant avec l'abbé, repoussait l'idée d'écrire une fable sur les animaux, créateurs du monde, ou malades de la peste des glaces,

comme ironisait Bernou. Le fabuliste a prétendu savoir transformer les hommes en animaux, mais il ne savait que faire d'animaux en chair et en os, et encore moins de bêtes iroquoises en train d'envahir le territoire sacré de la bonne vieille Genèse. Sur les entrefaites, on servit des rafraîchissements, des glaces et des fruits sur une longue table basse, dressée par des serviteurs qu'on n'avait pas encore vus. Le marquis leur avait demandé de faire patienter ses invités et les avaient dépêchés du petit château où la fête, et une surprise, n'en seraient pas moins préparées en bonne et due forme. On a tenu à les en assurer, pour qu'ils ne se crussent pas oubliés dans ce réduit du grand château. Quand Monéglise et Le Moyne eurent fini leurs ablutions et passé une chemise, ils *s'assoyèrent* (forme attestée en iroquoisie francophone en 1688) avec la compagnie sur les lits - de simples grabats -, qu'on avait approchés des longs côtés de la table. Il s'est créée une atmosphère de chambrée d'étudiants, de soldats ou de marins où, comme il arrive souvent, les mots les plus terribles ou les plus mystérieux sont jetés dans la conversation à la façon de considérations des plus banales, et ce fut le sort d'*a-ï-res-ko-ï*. Si les prophéties de Monéglise étaient passées presque inaperçues dans le désastre de la suie, *a-ï-res-ko-ï* avait obtenu un effet durable. Que voulait-il dire ? Pourquoi l'avoir prononcé trois fois, ici, au château de Sceaux, et pourquoi avoir vociféré comme en proie au délire ? - Ce mot de délire ne fut pas employé, mais entre gens d'esprit on entend le non-dit et donc, la vérité de ce que l'on pense. - D'Iberville leur a brossé, et quelquefois en

prêtant l'oreille à ce que Monéglise lui soufflait, un tableau plus que bref du monde des esprits, le monde des *a-i-res-ko-i*, du moins, selon l'Iroquois onontagué-tsonnontouan. Il y avait les esprits de la guerre, de la chasse, de la maladie et d'autres choses. Il fallait les invoquer, les nourrir, en leur consacrant ses repas, et surtout leur obéir. L'homme blanc pouvait en témoigner. Quand la nuit hésite à se mêler au jour comme durant les longues heures où l'on mangeait à en crever et que les calumets dégoûtaient de bave agglutinée à de la cendre et à des morceaux de tabac, il les avait vus commettre les choses les plus étonnantes ou les avait entendu raconter les souffrances les plus atroces qu'ils s'infligeaient eux-mêmes durant les mois que durait la chasse à la fin de l'été, ce dont des missionnaires jésuites ou récollets avaient déjà parlé, en pure perte, d'ailleurs. Quand un Sauvage recevait en rêve les ordres d'un Esprit, il faisait tout pour les satisfaire. De même, s'il sentait en lui un désir irrésistible, il n'y avait qu'un pas à franchir pour qu'il y voie le voeu d'un Esprit, et l'homme ou la femme faisait n'importe quoi pour y obéir. On lui demanda des exemples. Il se récusa en prétextant que ce serait trop long. Racontés dans un château, non loin de l'Autre avec sa galerie des glaces, à des années-lumières des wigwams, de tels faits ne seraient pas compris, et il en serait ainsi dans n'importe quel autre pays. De peur que sa trop grande réserve leur coûtât à tous deux leur crédibilité, il évoqua cependant, ce que Nicolas, les deux Jean et l'abbé ont entendu de leurs propres oreilles. Monéglise en criant *a-i-res-ko-i* s'adressait aux démons,

et s'il les appelait, s'il criait, oui, s'il criait de façon désespérée, c'est que la force des esprits le subjuguait. Des questions fusèrent. D'Iberville savait peu de choses; et il ne savait plus qui lui en avait parlé. On voulait savoir; peu importait sa source. Mais ce serait un jésuite, dit-il. Votre source ? Non, mais le missionnaire qui a raconté qu'il a été un captif, chez les Iroquois. Dans les années 40. À la fin des années 40. Qui ? Le père Bressani. On avait déjà entendu ce nom, mais que dit-il sur les a-ï-res-ko-ï ? Ce serait un démon de la chasse, mais un seul. Monéglise en voyait bien plusieurs, non ? Une autre tradition, une autre tribu, je ne sais pas. C'était il y a longtemps. Prudent, il rappela que ces croyances étaient ancrées depuis des siècles chez les morts, comme chez les vivants et comme dans la tête des enfants qui entouraient Monéglise et les siens, et vous savez, je n'y connais pas grand chose, mais on m'a dit que c'était grâce à l'Esprit-Saint qu'ils arrivaient à surmonter cet héritage - et moi, je lui souffle qu'il aurait raison de le croire et de le redire, que son XVIIe est le siècle où le message est théologal ou n'est rien -. De toute façon, cela s'était déroulé en cachette dans le village des Onontagués. Et soudain, comme sous le coup d'une inspiration divine, il a parlé sur le mode de la parole de Dieu, à rendre jaloux les théologiens. Selon lui, autant dans ce que les missionnaires et autres sommités appelaient l'âme, que dans cette vie plus ou moins dépendante des démons après la mort, les Iroquois et autres Sauvages avaient espéré, et accepté, que ce nouvel esprit leur insuffle ou du moins promette la vie, et non la mort ou la peur. L'Esprit-

Saint débarrasse leur âme des démons qui les hantent depuis leurs premiers ancêtres, et durant tous les âges de leur lignée jusqu'à leurs pères et mères, et cela pendant leurs rêves, et leurs fêtes, et leurs chasses, et les funérailles, et cela jusqu'au creux de leur soumission corporelle aux ennemis qui les ont vaincus, ou durant leurs propres carnages quand ils sont vainqueurs. D'Iberville, content de sa péroration, demanda avec un ton d'orateur qu'on lui versât un jus de fruit. L'abbé Bernou lui-même s'exécuta, mais il avait une idée derrière la tête. Il attendit que tous se fussent versé des verres de jus de pomme, à peine aromatisé de quelque alcool dont on voudrait aujourd'hui connaître l'origine et le nom, et sur un mode ironique, ou même négatif, comme s'il était assuré que la réponse serait non, il posa sa question. Dites-moi, monsieur Le Moyne d'Iberville. Dans le ministère de nos amis jésuites, une préoccupation théologique et morale s'est-elle manifestée et développée face à cette possibilité, avérée, je crois, que leurs nouveaux baptisés restent souillés de leurs dieux impurs ? Monsieur l'abbé, dit le nommé Jean qui écrivait des fables, vous voudriez que ce pauvre militaire et marin... ? Il est aussi commerçant en fourrures, dit l'autre Jean, pour voler au secours du commandant des forts français de la baie d'Hudson. Je veux bien, répliqua le fabuliste, mais l'abbé veut-il qu'on passe la nuit à discuter de la faute originelle qui, m'a-t-on dit, nous accablerait tous ? Ni nous ni les jésuites n'arriveront à éclaircir ce mystère. Il ne s'agit pas de la faute originelle, mon cher fabuliste, insista l'abbé, mais de l'assurance que le nouveau baptisé

reconnaisse Dieu comme le vrai Dieu et s'y abandonne en son âme et conscience au point de fuir tout commerce, ne fut-il que passager, avec l'erreur... Nicolas intervint. On ne pouvait être sûr, qui que l'on soit, de n'avoir jamais eu commerce avec l'erreur. Il serait plus simple de rappeler aux baptisés comme aux catholiques romains la nécessité de déclarer l'amour qu'ils ont pour Dieu, et ne pas se contenter du seul aveu de ses fautes, comme hélas, il le savait, s'en contentaient plusieurs jésuites qui attachaient plus d'importance au rite de la pénitence qu'à la sincérité du pardon... Il est possible que personne n'ait entendu la fin de la phrase. L'abbé Bernou le coupa à son tour, sentant qu'on voulait amoindrir sa position, la recouvrir de considérations atténuantes.

Quel roman passionnant, n'est-ce pas!

Il les somma de ne pas lui faire l'affront de le prendre pour un janséniste attardé qui se ferait le champion d'une grâce renversant tout sur son passage. Il ne mangeait point de ce pain-là. Il passait son hiver à traduire un texte portugais sur la Chine, sur ses moeurs, son commerce, ses ports de mer et tout ce qu'on pouvait imaginer, on ne pouvait donc le taxer de mépriser ceux qui n'avaient pas eu l'heur de connaître la vérité par les descendants des Apôtres qui en leur temps ont traversé l'Orient et l'Europe pour apporter la Bonne Nouvelle jusqu'en Bretagne. Non pas! Mais la parole de Dieu, une fois qu'elle a pénétré les coeurs et les esprits, doit éradiquer ce qui n'est pas elle, pour empêcher les démons de la terre de prendre possession d'un baptisé comme ils en ont tous, hélas, été les

bassesses que ces mêmes étrangers se sentaient obligés de faire en retour, en y mettant encore plus d'enflure... Ne vous en faites pas, dit Jean de La Fontaine, son voisin de gauche. Pour nous, qui pourrions faire partie de ces nouveaux venus en Amérique, louer sans rime ni raison n'a rien d'une charge, tout en exécrant ce trait de nos moeurs. Nous y sommes passés maîtres. Ne serait-ce que pour publier. Pour être lu, il faut louer qui nous savons, mais de qui il faut taire le nom. *Nec nominetur in vobis!* Il regarda vers la porte... Personne. Je respire. D'Iberville sourit comme tous ses compagnons de lit et contre-attaqua sur les fielleuses allusions, faites par Bernou, à l'apostolat douteux des jésuites. Il s'éclaircit la voix et d'un air naïf et studieux s'enquit auprès de monsieur l'abbé et de ses trois amis, qui lui paraissaient posséder les lumières les plus droites sur la foi et la morale que la religion devait imprimer en nous, si les baptisés d'Europe se préoccupaient du danger que faisait planer sur leur esprit et partant, sur leur âme, la propension à montrer en tout lieu et à étaler toujours davantage les bontés, sinon les beautés des dieux antiques ? On s'est regardé. Le petit commerçant militaire et marin apprenait vite. Le monde des lettres était en pleine querelle des Anciens et des Modernes, et cet olibrius, loin de prendre parti pour les uns ou pour les autres - d'ailleurs le pouvait-il ? - , voulait mettre en lice une querelle nouvelle, un combat entre dieux antiques et démons iroquois, en insinuant que s'il fallait se garder de se livrer aux uns, il faudrait aussi tourner le dos aux marbres grecs et romains. Ce fut un tollé (1er emploi, 1690...) général, sinon à

quatre voix. Un quatuor de *récris* (2016...) dont je transcris une des nombreuses codas. Pour être un Ancien respectueux des dieux antiques, plutôt à Dieu qu'il ne fallût accepter que les chrétiens du Nouveau-Monde fraient encore avec leurs démons sauvages qui s'avéraient des dieux chthoniens encore plus infernaux que les dieux antiques et encore moins civilisés, sans même un tableau ou une sculpture pour les représenter ? Que non! que non! Cela ne tenait pas la route, et n'avait ni queue ni tête, qu'elles fussent de castor ou de renard! Cette escarmouche américaine était presque hérétique; elle rendait le parti des Anciens qui révérait l'Antiquité, coupable jusqu'au tréfonds de son âme de propager la croyance aux dieux immoraux - nous le concédons -des religions grecque et romaine. Ce serait rien de moins qu'un déni de la réalité. Non, la religion chrétienne doit emporter l'Amérique sur son passage. Oui, elle est l'unique et vraie religion. Il n'est pas question de faire table rase des conquêtes de l'homme, ni de permettre à des baptisés de pactiser avec des superstitions diaboliques qui n'ont jamais été mises en vers, et encore moins en prose comme chez Hérodote pour les religions orientales. Le jeune marchand *ensauvagé* mélangeait tout, opposant des oeuvres grandioses et humanistes à des rêves qui auraient dirigé les actions des hommes en les livrant à des passions incontrôlées et aux pires exactions. On devrait ici créer un alinéa qui préluderait à un nouveau paragraphe, mais j'ai décidé de n'en faire qu'à ma tête, au risque de mêler les voix, ce qui est le lot de toutes parlures. Si jamais j'y fais exception, c'est sous les

ordres des esprits. Il est aussi exact que d'Iberville n'avait rien dit de cela ni n'avait voulu le dire. Il s'était étonné qu'à Paris, on encourageât la connaissance du passé et qu'on condamnât, à Québec, ses résurgences. Voilà tout. Pour tout dire, il défendait Monéglise. Mais le procès-verbal ne s'arrête pas ici, et je ne peux nier que les ratiocinations dont il fait foi, passèrent de facto par l'esprit et la bouche des interlocuteurs. Si l'on en doute, voici, selon les dires des laquais, comment les invités ont à la fois perdu et retrouvé, mis en doute et nié ces réflexions de haut vol. Si l'on persiste, et rechine à ce qu'elles aient été vraisemblables dans l'espace et le temps romanesques, il suffira de lire à la suite les *Caractères* de La Bruyère, les exordes et morales de La Fontaine dans ses fables, les préfaces et adresses au lecteur de Boileau ou celles des auteurs tragiques, tout comme les prêches qu'on entendait dans les églises de France à tous les dimanches, fêtes fériées, funérailles ou mariages, sans oublier *le Misanthrope*. Il est de notre devoir, en 1688, oui, en 1688, de préparer des assises solides et *classiques* aux interminables chapitres religieux ou philosophiques des siècles à venir, chapitres considérés romanesques dans les hauts lieux de la pensée critique, qu'ils fassent partie de *la Montagne magique*, de *Tristram Shandy*, d'*Ulysse* et tant d'autres. À l'ordre! J'entends des rappels à l'ordre. Venons-en donc aux faits. D'abord, à la façon Lully, éclats de trompette! Bernou brandit Bossuet. Ces hommes d'esprit ont dans leur poche ou sous la main l'oeuvre-clé, l'oeuvre massue, pour clore une discussion. Rappelons, pour la couleur locale, qu'il avait

fait un signe à son valet - belle occasion d'en remontrer à celle ou celui qui prétend que j'oublie les laquais qui, pourtant, surgissent à point nommé, quand mon style truffé de passés simples, pour faire époque, les appelle à servir les âmes bien nées -. Sur ce, un roulement de timbales fait écho aux éclats de trompette. Bernou fait signe à son valet, qui se tient à distance respectueuse non loin de la porte et lui tend aussitôt, par-dessus la tête de l'Iroquois comme en un signe de défi, le *Discours sur l'histoire universelle* de Jacques-Bénigne Bossuet, l'édition princeps de 1681 dont Jean de La Bruyère montrera la page frontispice à Jean de La Fontaine à un autre moment qu'il est inutile de préciser, et Bernou parla. Cela n'étonnera personne qu'à l'instar de Bossuet, il ait fait appel aux Saintes Écritures pour décider de la valeur qu'il faut accorder à l'histoire des peuples. L'évêque de Meaux écrit à la page 46 du *Discours*, époque 7 de la partie I, que si l'Écriture ne dit qu'un mot en passant sur le premier royaume des Assyriens, c'est que *leur histoire n'a rien de commun avec celle du peuple de Dieu*, par conséquent ce serait mettre en doute l'autorité des livres saints, dicit l'abbé Bernou, que de prêter de nos jours, au XVIIe siècle, quelque attention à des dieux dont les livres écrits par la main de Dieu ignorent l'existence, et encore plus, de tendre l'oreille à des propos démoniaques dont les prophètes dans leurs lamentations n'ont jamais signalé l'horreur ou l'abomination.

Un ange passa.

Il n'étonnera personne que d'Iberville s'étonnât qu'on lui opposât les

Écritures, les Assyriens et les prophètes. Sans aller jusqu'à traiter leurs écrits de jérémiades, il ne faisait que refuser d'en tenir compte en parlant à Bernou. Par ailleurs, il ne reconnaissait pas son propos dans la réponse de l'abbé, ce qui incita icelui à démontrer au contraire que le propos du marchand était au coeur de son propre discours. Pourquoi le second royaume des Assyriens, absent des Saintes Écritures, et les Égyptiens, et les écrits grecs et latins, et partant leurs dieux et leurs religions devaient-ils, être pris en considération et respectueusement étudiés par les hommes de lettres de la vraie religion? C'est qu'ils faisaient nommément partie du plan de Dieu, et comme les prophètes l'avaient annoncé, *celui que l'on connaissait à peine* - et ici, l'abbé a ouvert le livre à la page 220, époque 8 de la partie I - *quand il était dans la Judée, ne sera pas seulement le fondement de l'alliance du peuple, mais encore la lumière de tous les gentils. Sous son règne admirable les Assyriens et les Égyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu. Tout devient Israël, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particulière : c'est l'image d'une nouvelle société où tous les peuples se rassemblent : l'Europe, l'Afrique, et l'Asie reçoivent des prédicateurs dans lesquels Dieu a mis son signe, afin qu'ils découvrent sa gloire aux gentils. Les élus...* Durant les *et cetera* qui suivirent, on eût espéré une diversion. Si les uns commençaient à s'ennuyer, d'autres s'ennuyaient à en mourir ou auraient aimé écouter une musique qu'ils n'avaient encore jamais entendue. Où voulait-il en venir ? On n'eut point le temps de s'imposer.

J'en viens à ceci, dit-il, en fermant l'in-quarto. Dans ce passage Bossuet n'avait pas nommé l'Amérique, qui n'était qu'une excroissance des pays d'Europe; l'Amérique était l'Europe, et elle participait au plan de Dieu en autant qu'elle se soumettait aux rois de l'Europe. Mais comment l'Écriture a-t-elle pu oublier l'Amérique, a demandé l'un d'entre eux, ses villes, tout l'or des Aztèques, leurs sacrifices, leurs langues ? La réponse allait de soi, semble-t-il. Il s'agissait d'une mystérieuse absence, qui brillait de tous ses feux, dans tout le continent américain. Selon Bernou, Dieu luttait contre l'esprit du mal, mais pour le confondre, il fallait que cet esprit existât, et en Amérique, on n'avait trouvé aucune présence de l'esprit, aussi bien dire sa mystérieuse absence. Mais ces rêves où les esprits font la pluie et le beau temps, et dont nous venons d'entendre les preuves ? On ne lui apprenait rien - il comptait bien qu'on n'en doutât point -, mais tout cela n'était rien pour l'Écriture, et la preuve irréfutable en était qu'Elle n'en disait rien. Loin d'attirer l'attention sur quelque mot fugace de l'Écriture, rappelant le premier royaume de l'Assyrien, Bossuet aurait dû ajouter qu'un seul mot était encore de trop, car la Bible ne fait mention aucune des pays d'Amérique, circonstance aggravante pour devoir redire, et cette fois à leur sujet, que *leur histoire n'a rien de commun avec celle du peuple de Dieu...*

Un ange passa. Était-ce le même ?

C'était regrettable, il le reconnaissait. Mais auriez-vous... Il s'est repris. Aurions-nous l'audace de réécrire la parole de Dieu ? À la surprise

générale, d'Iberville s'étonna qu'un abbé avait, pourtant, tout juste osé réécrire le *Discours sur l'histoire universelle* de l'évêque Bossuet. Un moment interdit, l'abbé Bernou toujours assis à table, rappelons-le, devant d'Iberville -

Monéglise ----- La Fontaine -----D'Iberville

|||||

Nicolas B.----- La Bruyère -----abbé Bernou -,

répliqua que cette juste cause, et audacieuse, lui était d'autant plus permise qu'il se trouvait devant un militaire qui chamboulait avec audace les accords des royaumes traitant des opérations militaires, investissait sabre au poing les forts de Sa Majesté catholique et britannique et s'emparait de ses vaisseaux avec une duplicité dont les peuples sauvages sont coutumiers aux petites heures du matin... La mention de la rouerie propre au Sauvage aurait-elle fait bondir Monéglise, si n'étaient arrivés, depuis longtemps, durant ce galimatias les tailleurs que le marquis avait commandés pour céder au désir de ces hôtes qui, au moins depuis leurs aventures gardées secrètes au château de Blois et dans la ville d'Orléans, tenaient à se présenter décemment vêtus chez les secrétaires du roi. Comme le cabinet secret de Seignelay était la seule pièce chauffée de l'étage, on a procédé à une nouvelle mise en place pour installer un petit établi de fortune qui, une fois ouvert, occupa presque tout l'espace devant la porte; on avait repoussé contre une fenêtre le bureau où étaient dressés les pâtisseries, les carafes de jus et le litre de vin rouge dont l'abbé

Bernou, aussi bien le dire, buvait force verres, et allègrement, depuis son attaque plutôt directe contre les jésuites. Entre-temps, au moment où le valet lui passait le Bossuet au-dessus de la tête, Monéglise s'était levé à un signe d'un tailleur, glissé entre les meubles et les pieds de Jean ou de Nicolas, je ne sais plus, et il avait abandonné son corps aux manipulations métriques des tailleurs et de leurs aides qui en moins de deux ont couché sur un bout de parchemin des mensurations que, d'après leurs chuchotements, son apparence plutôt trapue démentait. Ils se les auraient expliquées, nous a confié le laquais de l'abbé Bernou, par la forte carrure de ses épaules et la largeur ou même la bonne rondeur de ses biceps, aurait dit l'un d'eux, admiratif. Il s'était laissé faire comme un adolescent qu'il faut laver des pieds à la tête pour son mariage ou quelque fête religieuse, au milieu de servantes attentives à ne pas le brusquer ni le faire rougir. Ce remue-ménage n'empêcha en rien Bernou, de redemander à l'assemblée si elle oserait réécrire, non pas Bossuet, mais la parole de Dieu. L'Iroquois reprenait alors sa place. D'Iberville, sans attendre qu'un tailleur l'appelle, se lève et, si l'ordonnance des convives n'a pas été modifiée durant le déménagement de la table, tente de se faire aussi mince qu'une jeune fille pour passer entre le buffet improvisé et l'établi de fortune, et cela en osant encore s'étonner que l'abbé ait réajusté le tir de Bossuet sur les peuples nommés ou non par Dieu et de ce fait, réécrit son histoire universelle, ce qui est loin d'être exact comme les lecteurs attentifs le diront à qui veut l'entendre. C'est dire que notre ami canadien écoute plus ou moins et que

les petites flèches, tout aussi acérées soient-elles, qu'on peut se décocher les uns aux autres n'ont pas la justesse de tir que, de l'avis de gens illustres, elles auraient eue, s'ils avaient été assis dans de larges fauteuils avec pour tout spectacle les reflets du feu sur le visage de leurs vis-à-vis et sur la moire de leurs habits. D'ailleurs - ce *d'ailleurs* est devenu au grand dam de ma conscience un tic d'écriture aussi irritant que les formules bibliques mais, reconnaissons-le, aussi insistant, digne et naturel que les traditions des scribes -, d'ailleurs, l'attention de la compagnie, devenue silencieuse, se portera pendant un certain temps, de façon étrange, pénétrante et insidieuse, sur la moire de leurs habits, aussi délavée ou lustrée qu'elle puisse être devenue. D'Iberville est d'abord, à son tour, mesuré et palpé; c'est vite réglé; il est d'ailleurs visible à l'oeil nu que ces étrangers ont les mêmes mensurations; les tailleurs, règles, galons et chiffres en main, en ont la confirmation, et d'Iberville revient à sa place, l'ancienne ou la nouvelle, qui saurait le dire, tandis que se retrouvent déployés en coupons ou déroulés en rouleaux sur les genoux des écrivains et des Canadiens le velours et la soie, et tant d'autres tissus aussi riches, mais de facture plus complexe. La joyeuse compagnie reprend sa conversation comme si de rien n'était, tout en palpant, comme malgré elle, et décidant du goût, des couleurs, de la raideur, de la souplesse, de la chaleur ou de la durée possible des tissus qu'il faut choisir sur-le-champ pour confectionner tout à l'heure des habits seyants, convenant à toute occasion mémorable comme le souper de ce soir au petit château, et

dignes à la fois d'un marchand de fourrure et de l'un de ses associés qui ont déjà, dans leurs coffres, des revenus dont l'avenir est assuré contre les malversations des marchands anglais, grâce à la flûte armée que leur a accordée Sa Majesté qui par ailleurs - et qui oserait s'élever contre le bon plaisir du Roi - les prive de goûter, ici même la douce compagnie de Jean Racine qui préfère de plus en plus, ces temps-ci - on le dit dans les ruelles, tous feux éteints -, passer son temps à Marly ou à Saint-Cyr, mais de Saint-Cyr il ne faut parler qu'en sous-main, l'historien du Roi ne tenant pas à ce que l'on dise en tout lieu, et encore moins en Canada, qu'ayant dit adieu au théâtre et à ses pompes, il se glisserait en coulisses entendre dire ses vers par les élèves de la Maintenon, qui produiront dans quelque temps, mais oui, c'est dans onze jours, le 18 février, sa tragédie, *Andromaque*. Les jeunes filles de madame de Maintenon les diront-elles, comme il se doit que des vers soient dits, ou risquent-elles de par trop les étirer ou les distendre en voulant les faire chanter ou encore les rendre prosaïques en croyant les mettre à la portée de ces enfants pauvres qui ne pourraient avoir à l'oreille, *quoi qu'on die*, les subtilités de la diction sublime de la Champmeslé ou de qui encore - avez-vous des tragédiennes à Québec? - mais c'est vrai, pardon, on nous l'a déjà dit, on ne peut consacrer ses loisirs au théâtre quand l'ennemi est aux portes de la ville, couvertes de ses flèches, et que tous les arbres de la colonie cachent un sauvage... Mon frère fut tué par un Iroquois comme vous! Son cadavre avait la tête arrachée! Stupeur! Le valet de l'abbé s'est glissé dans la pièce

bondée et appuyé contre le mur derrière son maître, face à son ennemi, lui a jeté à la figure ces mots redoutables. Que faire? On parlait, on devisait, et ce que l'on disait, on le disait pour rire dans sa barbe, faire peuple ou renvoyer dans l'ombre les remarques intempestives que l'abbé échappa sur les jésuites - on apprit que Bernou les appelait les *Messieurs RN* (pour Robes Noires) - et voilà que couverts de tissus de toutes les couleurs on a maintenant sur les bras une affaire d'état. Ils ont fait la paix avec nous, dit l'un. Nous en avons mis aux galères, proteste d'Iberville. Ce sont les émissaires des Anglais qui les envoient contre nous, à Québec, à Montréal... C'était aux Trois-Rivières, crie le valet que les tailleurs tentent de faire sortir. Il renverse leur table pliante et leur jette à la figure un ballot de satin jaune safran. L'abbé, outré, debout, bat l'air de ses bras : il éructe des sortez d'ici! je vous mets à la porte! je vous apprendrai la décence chez le secrétaire à la Marine! vous êtes dans les antichambres du roi! sortez! que je ne vous revoie plus jamais! et se laisse tomber sur le lit, les mains crispées sur les genoux, fixant l'air hagard, comme il se doit, le commandant des forts de la baie d'Hudson qui se sent plus concerné qu'il l'aurait jamais cru. En deux enjambées, il se retrouve devant le valet qui résiste et refuse toujours de prendre congé. Mais c'était son frère, dit Jean de La Fontaine, d'une voix qu'on ne lui connaît pas. En France, à nos frontières, on tue nos frères et nos amis à la guerre, quand on ne les laisse pas pourrir pendant des années entre les quatre murs d'une prison, sans pitié, sans fin, sans pardon. La Bruyère et Boileau se sont regardés; ils

savent de qui il parlait, cependant que d'Iberville réussit à calmer le laquais en lui plaquant les épaules contre le mur et lui parlant, non de paix ou de pardon et encore moins de guerre inévitable - c'était la guerre, ne l'oubliez pas, dit un troisième ou un quatrième - mais il lui raconte qu'il a tué des Anglais sur un navire et dans une redoute, à coups de feu, à coups de sabre, pour des ballots de fourrure, et que ces garçons ont des parents en Angleterre. Il y a quelques jours il a même tué tout près de Poitiers un jeune Anglais et une femme qui l'accompagnait. S'il ne les avait pas tués, c'est lui qui serait mort; et il a onze frères et soeurs encore vivants, et il vient de perdre un frère infirme de 17 ans. Il ne savait pas pourquoi il lui racontait cela, mais il fallait savoir que les Iroquois qui tuaient et scalpaient les gens, le faisaient eux aussi parce qu'on leur disait de scalper les têtes quand ils les avaient assommées. Ils avaient des dieux, qu'ils appelaient des esprits, des esprits se rendant maîtres de leur tête quand ils dormaient, qui leur faisaient voir les morts, et leur montraient les vivants mêlés à d'autres vivants dans des lieux où ces vivants n'avaient jamais vécu, des esprits que leurs grands-pères et grands-mères leur jetaient en pâture le soir avant de s'endormir, en racontant comment leurs frères et soeurs avaient été brûlés, égorgés ou percés de flèches par les Algonquins il y avait vingt ans et par les Hurons il y avait trente ans; que jamais les esprits ne les laisseraient vivre en paix s'ils n'écoutaient pas les gueules de vengeance et de sang qui leur rongeaient le ventre quand ils donnaient l'assaut dans les brumes du matin contre des villages qu'on a bâtis sur

leurs sentiers de chasse. C'étaient des amas de douleur, pareils à la douleur qui te poussa à venir crier qu'on a arraché la tête à ton frère et qui te donne l'envie de tordre et arracher les cheveux de mon ami iroquois qui ne veut presque plus parler français parce qu'il sent que parler français quand on est Sauvage, c'est comme voler aux Français l'esprit dont ils croient être les seuls à faire l'étalage. Ces Français préfèrent qu'on les écoute parler en continuant de nous taire dans nos langues de marchands et de chasseurs... On a fait silence. Il n'avait plus rien à dire. On décida de faire la paix. Il valait mieux oublier ce que tous deux avaient dit. L'abbé Bernou le garderait à son service, parce qu'il sait lui aussi ce qu'il en coûte de ne pouvoir dire ce qu'on a envie de faire ou de dire; quelquefois ça parle malgré nous, et on se déchire le ventre à plaisir en disant enfin ce qu'on a toujours voulu dire... D'Iberville ne pressait plus contre le mur les épaules du valet qui se frottait les mains nerveusement l'une contre l'autre, rajustait sa livrée. Il est même parvenu à sourire en disant qu'il fallait choisir les tissus que les tailleurs couperaient et coudraient pour leurs habits français... Dans le silence de mort qui régnait depuis plusieurs minutes, il y eut presque un soupir de soulagement. Surtout, chez les tailleurs. Ils se sont tournés vers Monéglise, resté immobile, interdit, avec un amas de tissus jaunes, verts, bruns ou rouges, sur ses genoux. Pierre laissa le jeune homme aller vers Bernou qui l'attendait à quelques pas pour le rassurer et lui donner ce qu'on crut être une accolade, qui fut réduite à une brève salutation. Elle rassura pourtant son valet et les assistants.

L'algarade était passée; il restait au service de l'abbé. Alors, les Canadiens sans s'être consultés firent leur choix. Monéglise prenait le velours vert et d'Iberville, une étoffe texturée de fine laine noire et de soie marron, bien que dans ce flot de couleurs le marron était peut-être un rouge brique, à moins que ce ne fût un jaune un peu cuivré. Les tailleurs félicitèrent de leur goût leurs riches clients, et de façon d'autant plus chaleureuse que la situation aurait pu virer à la catastrophe. L'établi replié, ils l'emportèrent et disparurent avec tissus, gallons et aiguilles pour découper et faufiler haut-de-chausses et justaucorps dans un cabinet de travail fraîchement nettoyé, mais sans feu dans les foyers, avant de revenir faire les premiers essayages. Dans la chambre, des serviteurs remportaient plats, pots, verres et tasses; d'autres ont remis les meubles à leur place et ces messieurs ont retrouvé de l'espace pour s'allonger les jambes; ils se sont même relevés, quand on a changé la nappe du buffet, tout en se demandant s'il était nécessaire de dresser à nouveau la table; il se faisait tard; il faudrait laisser les Canadiens à leurs tailleurs et on devait passer dans ses quartiers avant le souper, se rafraîchir, se changer... Au fait, quelle heure est-il? On apprit alors que Seignelay avait dû recevoir les héritiers d'un homme qui venait de trépasser. De grosses sommes d'argent étaient en jeu. On s'est demandé laquelle de leurs connaissances avait pu mourir en une journée pareille - au fait, qui est mort à Sceaux ou dans les environs, le 7 février 1688 ? On devait l'attendre encore un peu, mais il serait avec ses hôtes d'ici à quinze ou vingt minutes pour les accompagner jusqu'au petit château, dans leurs

appartements. Après le souper, il leur réservait un spectacle de ballet, quelque chose d'inouï qu'il n'aurait jamais cru possible de leur présenter. Pour les faire patienter, on leur apporterait des alcools, du vin chaud et même, subtile attention du maître de maison, du véritable quinquina. Presque personne n'avait encore bu de quinquina. Cela suffit pour qu'on se rassoie, sans être trop mécontent du délai. Ce fut sans doute à ce moment perdu que vint à l'esprit de Jean de La Bruyère la douteuse idée de reprendre avec de nouvelles ou quelque peu prétentieuses prémisses la discussion qui avait failli mal tourner. Il commença ex abrupto, en s'adressant à d'Iberville d'un ton professoral mais fort attentionné, à faire remarquer que nonobstant tout scrupule religieux... J'aimerais écouter une musique que personne n'a encore jamais entendue, dit alors quelqu'un. Chacun se tourna vers son voisin, qui n'avait rien dit. Sous Louis XIV, ce sera toujours de la musique triomphale, dit tout bas La Bruyère qui reprit à voix haute que nonobstant tout scrupule religieux, on devait admettre que les divinités grecques et romaines étaient reliées depuis tant de siècles aux arts, à la poésie, à la philosophie, comme à l'étude des caractères universels de l'homme, que ces dieux et déesses étaient devenus une nourriture essentielle, soit qu'ils servent d'artifices à une démonstration ou qu'ils participent à l'argument même d'une oeuvre, comme dans l'excellente *Psyché* du fabuliste qui me fait face.

rien d'autre. La Fontaine dodelinait de la tête. En la relevant, il laissa tomber cinq vers de ses lèvres, non sans avoir énoncé une réserve où il les suppliait de n'avoir aucun souvenir de ces vers de mirliton, mauvais mais amusants et capables, sans qu'il le dît, de détourner la conversation.

Un castor décida

Sur le tas

Qu'il fallait

Sans détours ni procès

Quitter le Canada...

Et après? demanda Bernou. Je n'en sais rien. Je voudrais bien que les dieux m'inspirent... Ce *sur le tas*, dit Nicolas, ne me paraît pas très inspiré et La Fontaine, d'acquiescer. Il n'arrivait pas à entrevoir le début du premier mot de la prochaine strophe, qui devrait au moins donner du sens au *sur le tas* du deuxième vers. Monéglise jouait avec une retaille de velours vert, de ce velours qu'on était en train, plus loin, on ne sait où, de découper pour son habit. Il l'approchait d'une bougie, le faisait miroiter, l'en éloignait, et recommençait, fasciné par la mobilité des ombres et des lueurs. D'Iberville était le seul qui avait écouté l'argument de La Bruyère, précepteur chez les princes de Conti, titre dont personne n'aurait osé le gratifier en cette fin de journée au château de Sceaux, si ce n'est le commandant même des forts de la baie d'Hudson. Qu'on soit prévenu, sa réplique fut une harangue avec force détails, et il joua comme à plaisir d'un ton de plénipotentiaire qui ne cherche qu'à gagner du temps. Vous

parlâtes des dieux, dit-il - le ton était défini! - , comme de squelettes d'arbres et de sentiments imbriqués comme des branches. Ces branches et ces squelettes me font penser aux vergues attachées au mât des navires; à hauteur d'homme, elles sont de la largeur du pont et diminuent jusqu'à la hune, là où les matelots, les bras en croix, pourraient en saisir les deux bouts. Tout ça apparaît comme un harnais ou, en effet, comme les côtes d'un squelette, qu'on amène ou non les voiles qui les cachent de toute façon et les font oublier au milieu, par-dessous ou par-dessus des cordages, des treuils, des poulies et des drisses. Je me dis, en considérant d'un côté, ces machines qui flottent sur l'eau, et de l'autre, l'armature des dieux anciens qui traverse les livres et les discours et les temples et les portiques ornés *partout de festons magnifiques* - pourtant *Athalie* (I,1,7 ne sera écrite qu'en 1691 - et de peintures, je me dis que les esprits ne sont pas seulement des démons qui font peur la nuit aux enfants. Ils sont aussi la voilure et le gréement, la tessiture d'une toile à la mesure du sauvage univers, des réseaux de rivières et de fleuves tenant ensemble, harnachant le travail qui se fait dans leur tête et leur corps, quand ils partent en voyage, bâtissent les cabanes, sèment le blé, se demandent ce qu'ils diront ou ne diront pas. Ils ne peuvent se défaire des esprits, pas plus que vous ni moi, quelquefois, des Grecs et des Romains, même s'ils sentent que ces démons pourraient les détruire ou jeter un sort à la tribu ou à leurs enfants. Ils ne songeront jamais à s'y arrêter, mais leur pensée agit de telle façon que leur premier mouvement dépend de la réponse que l'ancêtre a déjà

donnée... Je ne suis pas clair, je ne doute que vous me le disiez... Je le sais, je le sens. Tenez, en voici, une différence. Jamais, un Sauvage sentira qu'il n'est pas clair ou se dira en train de s'enliser dans un marécage. Ce n'est pas lui qui s'enlise, c'est la force du marécage qui le fait s'enliser, et un marécage débouche toujours sur une eau plus claire ou sur un roc surplombé par des arbustes ou par des arbres dont les feuilles bruissent dans le vent. Quand il entre sa pagaie dans l'eau, le frisson et le léger remous qui se créent à la surface de la rivière répondent comme en écho au mouvement des branches, et des joncs, et des fougères... Non, ce n'est pas un écho. La pagaie et les arbres, ces grandes plantes de bois vivant plantées en terre font partie du même esprit que l'eau. Nature et choses en mouvement sont tenailles souples et vivantes qui les entourent et se mirent en eux, les humains, qui à leur tour voient les arbres comme un miroir, un miroir où le Sauvage voit l'invisible, l'emprise des esprits sur un monde qui est comme il doit être, et qu'il doit laisser comme il est. Quand des ennemis ou des étrangers dérangent l'ordre du monde, il attend, regarde ce qui se passe. Si rien ne l'entrave, il accepte le message, mais dès qu'on l'empêche de lever la roche qu'il devait sortir de terre pour obéir à la pensée qu'on lui a donnée de s'en servir pour faire une digue comme un castor, il doit abattre cet homme qui empêche le cours des choses. Je parle de ce qui reste du temps où les vrais miroirs n'étaient pas arrivés, où les fusils n'avaient pas créé de trous dans ces tissus d'événements, d'arbres, d'animaux, de roches, d'hommes et de femmes liés de façon inextricable

les uns aux autres... On allait l'interrompre. Un mot encore, dit-il, et un mot, comme on dit, en appelle un autre. Pierre Le Moyne, quand il agissait et pensait à ce qu'il faisait, il arrivait à préciser le but de cette action; il y prenait plaisir ou non, mais surtout le plus de plaisir possible, en considérant ce qu'il obtiendrait ou les façons de le réaliser avec le moins de peine possible, tandis que les Sauvages, chrétiens ou non, qu'ils aient renié ou non leur croyance aux esprits, qu'ils se sachent encore ou non sous leur influence, tout, que ce soit leur sang, leurs ancêtres, les paroles qu'ils avaient entendues des sages, des vieilles femmes et des vieillards depuis qu'ils étaient enfants, tout les avait formés à développer leurs sens, l'odorat, la vue, leurs doigts, pour qu'ils en arrivent à connaître le maximum d'alerte dans leur corps et leur tête, comme éternés ou scalpés, et chaque ligne dans l'espace devant, derrière et à leurs côtés, chaque pouce de feuille ou de rocher, chaque empan de fougère ou de pagaie, chaque pied de femme, d'homme ou d'arbre, chaque aune de cabane ou de poteau, chaque toise le long du sentier, chaque perche le long d'une rivière, chaque lieue à la surface d'un lac, d'une rive à une autre, entre les étoiles, entre le ciel et le sommet des montagnes, entre la mer d'où monte en marchant le soleil et les plaines où il disparaît, étaient comme les mailles d'un filet invisible où se tenaient, s'accrochaient les animaux à tuer, les poissons à pêcher, les roches à faire rouler, les arbres à couper, les hommes et les femmes à rencontrer, et quelquefois à tuer, là, à l'endroit où ils se trouvaient depuis toujours, et le lendemain, ce serait à un autre

endroit, mais toujours dans cette nasse d'étoiles filantes qu'ils ne voyaient pas, mais sentaient passer dans leurs muscles et sur leur peau, et ils croyaient que, même baptisés, leur âme et leur corps - il parlait de l'un et de l'autre, car d'Iberville imaginait qu'on baptisait l'âme avec le corps, et le corps avec l'âme -, eh! bien, qu'ils étaient eux aussi traversés de réseaux qui leur inspiraient un mouvement, une pensée, une parole ou une image de l'invisible, l'une de ces images qui dès lors leur appartiennent, impossibles hélas! à décrire. À d'autres moments, plus longs, comme durant la nuit, le repos, le sommeil prenaient possession de leur corps qui ne cherchait pas à mieux dormir : il dormait. On ne cherchait pas à voyager plus vite, sinon avec ce corps. Peu importait le temps qu'on prenait à faire une chose; ce qu'on voulait atteindre serait là où il devait être, au moment où les esprits l'avaient déterminé, et cela, je le répète disait-il, même s'ils ne croyaient plus aux esprits, car ils le disaient souvent, même après des années et des années pendant lesquelles ils avaient vu des voiliers, des machines articulées avec des treuils, des fusils qui crachaient le feu et la mort après que le corps du tueur n'ait eu qu'un seul doigt du corps à bouger, ils disaient que leur territoire de chasse était ce qu'ils voulaient retrouver, et peu importe que cette forêt ne soit pas la même que les années d'avant. Le territoire de chasse qu'ils trouvaient était le début et la fin de ce qui était sacré pour eux. D'Iberville y voyait l'influence des esprits qui continuaient à leur parler et à leur montrer, leur manifester le monde, non comme du temps qui passait et où il faudrait se

presser, de peur que leur manque, cela qu'ils voyaient, mais comme un lieu où il faut s'arrêter pour en faire le tour, sans penser en tirer plus que ce qu'il offrait. Pour lui, les esprits étaient plus éloignés, ou plus profonds, ou plus hauts que la terre et l'eau; ils étaient en pleine liberté et n'étaient plus incarnés dans la roche, le poisson, l'arbre, le castor ou - ce fut ajouté par un des convives - dans les animaux, les hommes, les femmes. On avait eu l'espoir, sans doute, que l'orateur, en entendant des mots qu'il avait employés dans son discours, jugerait sage d'en considérer la conclusion. Ce qui arriva ex abrupto. Vous savez, dit alors Monéglise qui, vous ne le croirez pas, jouait toujours avec son morceau d'étoffe, je ne sais trop moi-même ce que l'on veut dire, quand on parle des forces et des puissances des esprits sauvages. Il avait parlé en français. C'était sa nouvelle manie, surprendre tantôt par sa résistance à parler français tantôt par sa mansuétude à le faire. En tout cas, dit d'Iberville, prétendant de nouveau n'ajouter que peu de mots, j'ai peut-être tout mêlé, mais c'est ainsi que je me représente les membrures et la carène de leur pensée. Ils tiennent contre vents et marées sans penser, jamais, la mettre en rade. C'est l'horizon de leur univers. Il se rattache à des traditions, à une méthode antique de penser comme dirait Descartes, non? Je vois, je vois, marmonnait l'abbé Bernou qui avait accepté de se taire pendant tout ce temps, à moins qu'il n'eût osé pourfendre le ridicule de ce qu'il entendait. Mais le Canadien n'avait pas encore tout dit - espérant ne pas gâcher votre appétit romanesque -. Quant aux dieux impurs et à ce qu'on voudrait y

rattacher, et c'était vraiment son dernier mot, il les assurait que Monéglise avait rejeté ses anciennes croyances, depuis qu'il avait été baptisé, même qu'un jésuite avant leur départ de Québec avait jugé préférable, au cas où le baptême n'aurait pas été célébré dans les règles, d'administrer à nouveau le sacrement à Monéglise. Ah! oui ? Un jésuite... C'était encore l'abbé, mais cette nouvelle eut l'heur de ragaillardir nos amis qui voulurent savoir, tout en buvant du vin chaud, pourquoi l'Iroquois, qu'ils avaient le bonheur de voir là, assis devant eux ou à leur côté, avait accepté cette précaution jésuitique. Il rectifia : il avait tenu à se faire rebaptiser. Ce fut encore plus captivant d'en connaître les raisons. Elles étaient simples et pendant qu'il les énonçait - elles étaient au nombre de trois -, un valet lança presque de rage trois nouvelles bûches dans le foyer. La première a presque étouffé les cendres incandescentes, et Monéglise a déclaré que les missionnaires avaient des réponses exactes à des questions précises; il avait eu le plaisir de les apprendre par coeur et de les répéter sans qu'il y en ait de nouvelles à toutes les heures. Quand elle tomba sur la première, la deuxième bûche se fendit en deux, et Monéglise déclara qu'il n'était plus obligé d'écouter les Anciens, qu'il pouvait dire son amour de Dieu sans que personne ne lui jette une énigme par la tête, et par hasard il jeta un oeil sur Nicolas Boileau qui semblait ému de cette deuxième déclaration. La troisième, un rondin, frappa le fond de l'âtre, et il déclara sa dernière raison qui était la source des deux premières. Elle s'incarnait dans le livre qui était le même pour tous, et ils pouvaient l'invoquer à tout

moment pour faire taire les criaileries des vieilles femmes. Le Livre était à lui seul une petite caisse de papier parchemin où les désirs de Dieu étaient ordonnés et limités, tandis que les esprits qui les possédaient, étaient insatiables dans leurs désirs... Le valet était parti et le feu, aussi mort qu'à son arrivée. La Fontaine se leva, se retourna, osa monter sur le lit et passa derrière Monéglise pour aller jouer du tisonnier et raviver les flammes... J'ai consulté un dictionnaire analogique pour retrouver le mot *tisonnier*, preuve que de ne pas utiliser un outil pendant quelque temps, et partant le mot qui le désigne, suffit pour les oublier tous deux. Où veux-je en venir? À demander comment l'on pourrait après trois siècles et vingt-quatre ans, prétendre que les raisons de Monéglise n'en seraient pas ? A-t-on passé sa jeunesse entouré par les esprits de sa tribu, s'est-on converti au catholicisme au milieu de guerres continuelles et a-t-on renouvelé ses vœux du baptême dans une situation aussi extravagante que celle où il se trouvait en sortant de la prison de Québec, quand il rencontrait un homme qui lui ressemblait au point d'y voir son demi-frère ? Il faut nous fier au seul dictionnaire de Monéglise que nous ayons sous la main, le jeune homme même. Quand des étincelles jaillirent contre et autour de l'écorce des trois bûches, il s'étendit de tout son long sur le lit et les bras au-dessus de la tête, avec un plaisir évident, ne serait-ce que dans la façon dont son corps s'offrait à l'air ambiant, à cette chaleur qui allait de nouveau emplir la pièce, il dit que le plus grand plaisir d'être chrétien était d'apprendre par coeur des mots nouveaux. On fut gêné, non pas de la précision naïve, mais

de la sensualité qui se dégageait de ce corps qui disait sa façon de se faire Verbe, ce qui évita à l'illustre compagnie de trouver à redire sur les fondements théologiques, moraux ou même rationnels de ces réflexions. Je suis conscient du beau pétrin dans lequel je l'oblige à se comporter vaille que vaille. Il faut donc se délasser. D'un seul bond, les deux Canadiens qui, à l'origine, étaient assis au nord ou au-dessus des simili-graphiques, quelques pages plus haut (172 et 181), avec Boileau, La Bruyère et l'abbé qui leur faisaient face au-dessous ou au sud, allèrent retrouver La Fontaine, devant le feu. On connaît ces foyers encastrés dans des murs mitoyens, mais ne demandez pas où se trouve l'âtre par rapport aux lits, aux fenêtres ou à la porte, je n'en ai aucune idée. Il s'agit peut-être même d'un brasero, ce qui n'aurait aucun impact sur ma volonté de théâtraliser l'espace. De plus, ce nom n'est pas relevé avant 1784. À moins qu'on parle des chaufferettes, ces poêles rondes avec un long manche et un couvercle percé de trous, que vos ancêtres remplissaient de charbons ardents et plaçaient à leurs pieds ou qu'ils passaient sur ou sous les draps avant le coucher. Elles pourraient, l'espace d'un moment, créer un effet de comédie, tout en sauvant la vérité historique mais, et j'ai honte de le reconnaître, elles compliqueraient le service des laquais, ajouteraient des détails insipides, des incises *savantasses*, qui retardent la lecture, ce dont je me rends coupable à l'instant même, et cela me ramène au feu de foyer. Le visage réjoui, les invités du marquis tendaient leurs mains gercées vers sa chaleur, vers les volutes ronflantes de ses flammes jaunes et rouges, ou

bleues dont on aime les ombres, les étincelles, l'odeur du bois, les crépitements. Quand ils ont remarqué que nous étions là, à les regarder, ils se crurent obligés de parler, ce qu'ils faisaient avec de plus en plus d'aise et, il faut le reconnaître, à cause aussi de la facilité de Monéglise, qu'il admettait enfin, à s'exprimer en français. Si je comprends bien, dit Boileau, et si nous lui pardonnons son côté paternaliste, ce n'est pas la peur de l'enfer qui vous a incité à devenir enfant de Dieu, mais votre amour pour Lui. Monéglise, accroupi près du feu, répondit avec un grand éclat de rire - Dieu! qu'il était détendu, tout à coup - que ce n'était ni l'un ni l'autre, mais le plaisir de posséder dans un livre les règles, les lois de Dieu - il l'avait déjà dit -, et de pouvoir les entendre dans sa propre voix quand il les répétait par coeur. On imagine le désarroi de Nicolas qui d'ailleurs enlevait sa perruque blonde à cause de cette chaleur qui avait augmenté. Cependant, son léger embarras moral, à moins qu'il ne fût intellectuel, disparut vite grâce à la jolie déclaration que j'oserais taxer de janséniste, faite par l'abbé Bernou qui, lui, s'était éloigné du feu ronflant. Il disait à Pierre Monéglise du ton d'un humble mystique mondain, qu'il voyait en lui la preuve éclatante et à son avis, convaincante, de l'augustinisme. Il avait créé son effet. Les deux Jean se redressèrent et rajustèrent leur perruque, avant de tourner le dos au foyer et de montrer à l'abbé une légère surprise, quoique amusée. Qu'entendez-vous ? demanda La Bruyère. La réponse ne tarda pas. Il entendait que ce Sauvage converti était la marque vivante de la grâce suffisante essentielle. Au nom de *grâce*,

d'Iberville leva les yeux au ciel et se mit à tisonner l'amas de bûches éclatantes et pétaradantes. Le groupe s'éloigna de l'âtre. Avec une grande prudence, manifeste dans sa voix, La Fontaine réclama plus de lumières sur ce que l'abbé entendait par cette grâce suffisante. Prenons notre mal en patience. Ces lourds moments, qualifiés de théologiques ou théosophiques, ne dureront pas. Et si nous ne pouvons hausser notre intellect au niveau du moindre des écrivains et courtisans pour qui, au XVIIe siècle, ces élucubrations étaient monnaie courante, il ne faut pas aller jusqu'à battre sa coulpe. C'est, chez nous, une malformation génétique... La réplique de Bernou fut circonstanciée et agrémentée de faits historiques. S'il n'y avait pas eu les voyages de Cartier, de Champlain et de Maisonneuve; s'il n'y avait pas eu les récollets, et les jésuites; s'il n'y avait pas eu leurs missions audacieuses au sein des tribus sauvages; s'il n'y avait pas eu leurs martyres et leur foi en la puissance d'un Dieu qui peut transporter les montagnes, il n'y aurait pas eu ces conversions chez des âmes qui n'avaient jamais entendu parler de Lui et qui ne pouvaient découvrir en leur for intérieur le désir de Le connaître, de L'aimer et de Le servir. Cette grâce accordée à ces âmes fut suffisante, on le voyait par ces déclarations de Monéglise, mais elle se devait aussi d'être essentielle, car le Sauvage ne connaissait pas la grâce, il ne ressentait pas sa misère... Là-dessus, La Bruyère apporta une objection. Quand on ne ressent pas sa propre misère, on nous dit qu'on est damné. Une subtile fièvre de querelle colora la voix des participants, sinon leurs émotions. Bernou sembla ébranlé. Il se reprit

et reconnut que peut-être, oui, sans doute. Mais justement, l'être sauvage ne pouvant pas de lui-même appeler la grâce, et Dieu ne pouvant parler à cet homme primitif qui n'avait pas conscience de la faute originelle - l'a-t-il même jamais commise ? -, il avait fallu un concours de circonstances, déterminé par Dieu, comme s'Il s'était réveillé à la présence de ces âmes perdues... Et foin de la misère, dit une voix. Un sifflement, celui d'une écorce soulevée par la chaleur ou celui d'une émanation trouvant son chemin par une étroite fissure, évoqua soudain, dans le silence, d'autres âmes, perdues par leur volonté, fatale, de refuser la Vraie Foi, quand un nouvel argument marqua le retour de la raison parmi cette assemblée qui, à l'instar de plusieurs autres, et durant encore de nombreuses années, aura le bonheur de participer à sa façon toute humaine aux tractations divines, sans que personne n'eût jamais l'audace de les taxer d'ennuyeuses. Ah! quel roman pourra jamais faire goûter à ces doctes, essentielles et gracieuses méditations qui suffisaient à rendre la vie supportable aux mécréants de la cour, aux bourgeois envieux et aux auteurs tenus en laisse sous les rayons du nouvel Apollon qui métamorphosait les douceurs olympiennes en études des menées de l'Éternel! Et preuve que le peuple entier participait au banquet des saintes idées, nul n'a jamais su qui des trois autres Français apporta cette légère contradiction à l'opinion jusque là soutenue sur la vivace et captivante grâce suffisante essentielle, en demandant si elle n'aurait pas dû, selon le plan de Dieu, être accordée sur-le-champ, tandis que dans le cas présent, c'est-à-dire en Nouvelle-France,

cette grâce avait pris des années et des années à se former pour devenir suffisante et essentielle et que, de plus, elle avait été répétée ou reconduite chez plusieurs individus qui de plus en plus, et souvent depuis longtemps, depuis 1534, 1608 et 1642 - on connaissait les dates fatidiques -, avaient entendu parler de ce Dieu sauveur. Les visages se froncèrent, mais la paix de Dieu revint parmi eux quand ils virent le calme sourire de l'abbé Bernou et qu'ils l'entendirent rendre hommage aux disciples de saint Ignace, d'une façon que n'aurait pas dédaignée un jeune marquis épris d'une foi ambitieuse. Soyons jésuites, pour une fois, répondit-il. Je vois ici une grâce suffisante essentielle, une grâce qui ne peut venir que de Dieu et qui, si elle avait été absente, aurait laissé l'homme primitif dans son abîme. Oui, elle fut lente et persuasive, mais c'est au moment du baptême accepté, et rappelons-nous que Monéglise a prononcé deux fois les promesses baptismales, la première fois, sans doute par la bouche de ses parents, et la deuxième, de façon volontaire, c'est alors que la foi fut totale et suffisante, essentielle et efficace sur-le-champ, explosive comme une flèche plantée dans son coeur, comme un coup de tomahawk... Il fut interrompu par Monéglise qui s'était relevé, et toujours face au feu devenu plus calme, moins ronflant, laissa tomber que c'était son amitié soudaine pour Pierre Le Moyne qu'il voyait comme un coup de tomahawk. Votre chemin de Damas? demanda en souriant Nicolas Boileau, et il remit sa perruque. Bernou, ne sachant quoi ajouter, alla se rasseoir. Devant le foyer, personne ne savait plus que dire. La Bruyère trouva intéressant, sinon

jouissif, de demander à Le Moyne, qui ne cessait de ranimer le feu, si sa rencontre avec Monéglise avait eu le même effet, quelque coup de fusil... Il cessa de jouer avec le tisonnier et dit une chose étonnante. - Je ne m'attendais pas du tout, je vous jure, à ce qu'il réponde quoi que ce soit -. Il avait compris en voyant son visage dans le visage de Monéglise qu'il aurait pu naître iroquois et depuis, il oubliait quelquefois de faire sa place dans le monde qui devait être le sien depuis son enfance; il n'obéissait plus à sa conscience, ni même à Dieu, mais comme un artisan il obéissait à son instinct. Il avait alors, dirait-il, l'instinct de sa conscience et quand il le fallait, l'instinct de Dieu. Cela, il le savait d'instinct, tout comme il avait l'instinct d'obéir au roi ou de faire tout, en laissant les choses arriver, pour devenir indépendant de toutes et de tous et obéir encore plus à son instinct... Il s'embrouillait. Il s'en aperçut, et demanda qu'on l'excusât. Boileau se porta à son secours, tout en retournant à sa place sur le lit. Ils avaient eux aussi, selon lui, cet instinct du roi, un instinct qui leur faisait accorder à Louis XIV tout le miraculeux qui survenait durant son règne, un instinct qui les convaincrait que le roi était inspiré du ciel dans ses travaux et que ses paroles touchaient au monde des oracles... Mais, savez-vous, ironisa La Bruyère, je me demande comment le roi s'en tirerait dans un canot d'écorce. Tout aussi bien que notre ami, le comte de Frontenac, qui, m'a-t-on dit, s'y débrouillait fort bien. C'était Bernou. On a ri. Le nom du comte de Frontenac revenait en vogue à la cour; on le prononçait dans les jardins; on le chuchotait dans les alcôves, et dans les sacristies.

L'abbé était persuadé, il l'avait dit à La Fontaine dans le carrosse qui les conduisait au château, qu'on le renverrait en Nouvelle-France, qu'il serait à nouveau le gouverneur dont on avait besoin là-bas. Denonville n'aurait pas la manière avec les Sauvages, ni avec les gens de New-York; il fallait tenter un grand coup. Mais je n'ai pas le droit d'en parler; d'ailleurs, on n'en parlait pas, surtout pas au château de Sceaux où le ministre avait des oreilles, et comme on dit, et on le dit encore plus chez lui, les murs ont des oreilles. On a ri. Et on a passé à autre chose. Quelqu'un proposa une promenade dans le parc, avant qu'on les appelle au petit château. C'est qu'il fait froid, dit Nicolas. Et vous savez, le grand âge est à ma porte. Je dirais qu'il est sous ma perruque, dans mes genoux; et dans la nuit, je ne vois plus guère; pour tout vous dire, quelquefois, je n'entends rien! Le premier de nos Jean, ce La Bruyère que personne ne connaît - comment connaître quelqu'un qui parle toujours des autres -, s'exclama que Boileau était mort! Boileau se meurt! Boileau est mort! Il vaudrait mieux que l'on dise Despréaux se meurt! Despréaux est mort, mais Boileau vit toujours! C'était Jean de La Fontaine qui faisait de l'esprit mais, comme on sait, on préférait ses fables, et tout le monde fut à nouveau sur pied. Sans le dire, on décida d'arpenter le château. On a pris des bougeoirs, les deux candélabres de la table basse, et Monéglise a ouvert une porte dissimulée par des baguettes de bois imitant le cadre d'un lambris. L'autre porte, à l'opposé, par où on arrivait depuis le début, donnait sur un escalier de service, adossé à la cage du plus important, celui des fameuses marches.

Ils sont d'abord entrés dans ce qui semble une longue et sombre galerie - en tout cas, à gauche, c'est le noir complet -. À mesure que le premier candélabre y pénètre, on discerne à droite une fenêtre aux volets fermés qui indiquerait l'extrémité nord de cette galerie. Quand ils s'aventurent plus avant, ils découvrent des murs couverts de tapisseries rosâtres et, à mesure que les bougies et les chandelles s'y regroupent, une chambre vide où n'apparaît aucune porte. Devant eux, des fenêtres closes pour l'hiver, longées par un couloir étroit traversant une série de chambres qui ressemblent aux mansions de théâtre sur les parvis des églises au Moyen-Âge. Ici, elles sont vides et donnent sur des fenêtres aveugles... Sauf dans la troisième, qui donne sans doute au milieu de la façade, deux croisées donnent sur la nuit. Plus loin, au fond de la chambre suivante, le couloir est bloqué, sinon muré. Dans cette enfilade de pièces, des tables, des chaises droites, des lits aux rideaux fermés; les tapis n'ont pas été roulés contre les cloisons, les hôtes du marquis n'y portent même pas intérêt. Arrivés à ce point de leur visite nocturne, ils se sont partagés en trois groupes, et on soupire d'aise : le guide s'évanouit par une porte secrète, lui aussi. L'abbé Bernou est resté dans la chambre aux tapisseries rosées, avec La Bruyère. Quelque chose lui pesait; il tenait à s'en ouvrir à l'ancien précepteur du fils du grand Condé. Il déposa son bougeoir sur le rebord d'une fenêtre, mais il s'éteignit, en tombant. Jean, presque avec dévotion, le ramassa et s'apprêtait, pour le rallumer, à rattraper les autres, un peu plus avant, mais l'abbé a trouvé que ces bougies en-allées plus loin, mais

de si peu, leur donnaient assez de lumière, une lumière qui paraissait venir du plafond; elle bougeait, et là-bas aussi, on s'est arrêté. Le bougeoir éteint dans les mains, Jean a donc fait les cent pas au côté de l'homme qui préférait dire dans l'ombre qu'il ne savait pas d'ordinaire, et comme beaucoup de gens, déceler les travaux de sa liberté, ni ceux de sa conscience, et encore moins ceux de son âme lorsqu'une grâce lui paraissait suffisante pour obéir à Dieu, mais il avait le bonheur aujourd'hui de passer quelques heures avec un homme, né sauvage, qui avait passé plusieurs années de sa vie parmi un peuple ou plutôt dans une tribu qui n'avait que les forces misérables de la nature pour donner un sens à sa vie, à cette nature humaine corrompue dans sa chair jusques dans ses os et l'esprit putréfié par le péché originel, à un tel point que les membres de cette tribu ne pouvaient s'élever seuls à cet état de presque transcendance permettant de coopérer à l'oeuvre de Dieu, et qu'ils devaient, de ce fait tragique et inexorable, rester dans le péché... Depuis un moment, ils étaient revenus près du passage obscur par où nous sommes entrés, et ils restaient là, à parler, à écouter. Tout à coup, l'abbé se retourna pour marcher à nouveau vers la fenêtre, dans cette zone floue où régnait un peu de lumière. Fi de la grâce lente et persuasive! Selon lui, cet homme, Monéglise, avait été subjugué de façon soudaine par la grâce, quand sa conscience et sa liberté lui dictèrent la loi de Dieu. Les yeux rivés sur les volets fermés, il tenait ce phénomène non seulement pour probable, mais vérifiable, car ils avaient cet homme sous les yeux, ils avaient entendu son

témoignage et ce jeune commandant des forts de la baie d'Hudson l'avait corroboré. Dès lors, il y découvrait le bonheur d'y trouver la preuve que la grâce suffisante ne pouvait être qu'une grâce efficace, *efficiens*, et donc nécessaire, et donc essentielle, ce qui démentait cette théorie presque diabolique à force d'être subtile que prênaient les jésuites et les dominicains, selon qui une grâce suffisante édulcorée pourrait lever l'interdit du péché, cette masse originelle de chair corrompue, et lui faire voir la lumière de Dieu. Que non! Fi de la grâce lente et persuasive! La grâce suffisante devait être essentiellement efficace et, quelque qualité qu'on lui donnât, toute autre n'était que parade et vain artifice pour se donner bonne conscience et continuer à pécher en se croyant accompagné de la grâce de Dieu. Évidemment - ici, le théologien sentait avoir conquis à jamais l'attention des lecteurs de l'avenir, étonnés que nous sommes devant sa passion pour de tels débats casuistiques -, les sophistes, les gens du monde diraient qu'une grâce aussi grande, celle accordée par Dieu à Monéglise, n'empêchait point que surviennent dans les esprits des grâces plus médiocres, plus mondaines, qui pouvaient entraîner les pauvres hommes et les pauvres femmes de Paris et de la cour sur le chemin de Dieu, fût-il aussi obscur que cette galerie bordée de fenêtres aveugles, mais il s'agissait pour lui - et il avait repris sa marche vers le fond de la pièce - de trouver et de définir l'essence même de la grâce suffisante. Et son coeur et son esprit considéraient enfin la lumière. C'était à l'occasion de grands exemples comme celui-là que se manifestaient dans leur qualité

intrinsèque les forces véritables de l'homme, animées qu'elles sont par Dieu. On voyait dans l'orage l'action réelle de la foudre et on avait ici découvert dans la conversion foudroyante d'un homme corrompu, la nature de la grâce. C'est à ce moment qu'il aurait fallu qu'on entende une musique inconnue, jamais entendue, jamais écrite, qui parlerait de l'esprit se parlant à lui-même en déployant des sons qui ne parleraient que d'eux-mêmes, pour faire régner sur terre une grâce qui se suffirait à elle-même sans se prendre pour le parti de Dieu, mais il n'empêchât que l'abbé Bernou s'arrêta au beau milieu de la pièce sous le lustre qui s'est rappelé à leur attention par un reflet soudain sur une de ses branches de cuivre. Sans la grâce des foudres de Dieu, décréta l'abbé, Monéglise serait resté un démon. Il n'aurait pas plus d'esprit qu'une pierre, qu'une plante, ou un porc, et quant à eux, ils avaient été témoins, aujourd'hui, des armées de Dieu en marche contre les fanfares du démon. C'était la guerre de Dieu! Et il confia à La Bruyère, sous ce lustre aux reflets soudains, qu'il avait lu chez une pénitente des lettres admirables, écrites et signées par une autre de ses dirigées qui, elle, avait lu le journal d'une femme exceptionnelle, Jeanne de Chantal. Il baissa le ton, au point d'être inaudible. C'était elle qui parlait des fanfares du démon, et de la viande de Dieu qu'on mangeait à la sainte communion. Les deux hommes firent silence. On ne saura jamais quels assauts durent subir leur foi, leur raison, leurs sentiments charitables ou même leur dévotion pour la Vierge Marie, Mère de Dieu. Que dire, sinon se risquer, la plume à la main, à un duo d'exclamations et

espérer percevoir au loin, au-delà des volets inquiets, des appels de trompette et des roulements de timbales italiennes réunies à des tambours français, pour enfin résister à cette envie de détruire leur silence. Que de choses extraordinaires lisait-on en ce siècle et que d'hommes d'exception rencontrés chez le marquis de Seignelay en son château de Sceaux! Cependant, dans la pièce aux meubles en désordre, Monéglise devant les fenêtres, le candélabre à ses pieds, fixait la nuit. Nicolas Boileau s'est approché. Quelle audace avez-vous eue, et que j'ai aimée, de déclarer cette amitié soudaine qui vous a frappés comme un coup de tomahawk... Dans ce lien entre vous je décèle, vous savez... Non, je constate le croisement de deux mondes, d'une part, les débuts de la création et, de l'autre, les réseaux du commerce, chapeautés par la marine. Et il récite tout bas des vers qui semblaient venir, comme on dit, du fond de sa mémoire, mais tout bonnement de la 5e Satire.

*Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettait sa gloire en sa seule innocence;
Chacun vivait content, et sous d'égales lois,
Le mérite y faisait la noblesse et les rois;
Et, sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un héros de soi-même empruntait tout son lustre...(85-90)*

Vous êtes né dans ce monde de l'innocence. Oh! vous me direz que nul n'est le champion de l'innocence, mais si vous saviez, en plus des sentiments mauvais qui nous habitent comme dans tous les pays du

monde, comment nous souffrons de nos jours d'un mal qui répand la terreur en mon âme. On vend le nom de ses aïeux pour de l'argent; on n'a plus de zèle pour l'honneur; on n'a plus l'horreur du vice. Votre race devrait être connue de par le monde. Si les livres ne sont pas pleins des titres de vos pères, dans vos yeux éclatent leurs noms et leur ardeur... On se croirait, à m'écouter, dans *le Cid* de Corneille! Il n'en reste pas moins, mon cher Iroquois, que grâce à votre alliance avec d'Iberville, ce fils de colon qui comme Énée a pris la route des mers, vous saurez conquérir d'autres mers, tout en barrant la route aux Saxons qui veulent venger dans notre sang Hastings, la victoire de Guillaume le Conquérant! Oh! je sais, je m'emporte, je délire. La faute, à ce vin chaud dont j'ai pris trop de rasades... Cependant, depuis un bon moment, l'Iroquois déplaçait le candélabre de gauche à droite de la fenêtre ou l'en éloignait de plusieurs pas; il l'avait d'abord placé contre la vitre noire, sans doute pour le plaisir d'y voir le reflet des cinq ou six bougies. Mais vous me pardonnerez, reprit Nicolas, de croire en l'union du profit et de la nature, pour que la nature échappe une fois au moins à la corruption et que le profit ne serve point à avilir ses mérites, s'il s'en trouve encore, en couvrant le vice, l'infamie et l'orgueil sous les rubis d'une épouse et le luxe des équipages. Ah! Monéglise, la noblesse est devenue une chimère! Et comme au théâtre survint un valet, avec un plateau, leur servir le vin chaud qu'avait réclamé sur l'heure Nicolas Boileau, et le bon Sauvage éleva cette fois son flambeau pour éclairer l'échanson qui tentait de verser le fruit de la vigne

dans les limites imparties par le verrier à ses vases de cristal - le marquis de Seignelay ne regardait pas à la dépense, comme on disait en Canada, surtout à cette heure où il devait se sentir à la gêne de faire patienter ses hôtes dans les chambres vides de son château d'été, du moins en 1688 -: c'est alors que Monéglise remarqua que moins de lumière, moins de reflets, permettait de voir un cheval galopant sans cavalier dans les allées des jardins. Il est allé déposer son candélabre au milieu de la pièce, là où se tenaient en grande conversation d'Iberville et La Fontaine, et revint se coller les yeux à la vitre. Nicolas avait vidé d'un trait le vin qu'on lui avait versé, retenu le laquais par le bras pour qu'il lui en servît à nouveau et qu'il lui laissât même un autre verre rempli à ras bord. Il le mit en réserve par terre près du chambranle de la fenêtre et, revenu près de Monéglise, il en était à bénir le Ciel que la conversion d'icelui à la vraie religion lui épargnerait les maux, sinon les impuretés, qui trop souvent déparent les amitiés conçues dans les coeurs les plus purs, les plus guerriers et les plus nobles, si tant fut qu'il y eût encore de vraie noblesse..., et lui aussi, le visage contre la vitre froide qui s'embuait sans qu'il ne semblât s'en rendre compte, il prononça tout bas quelques vers qu'il tirait sans le dire de sa douzième satire.

Car, qu'est-ce, loin de Dieu, que l'humaine sagesse?

Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce,

Qu'était-il, en effet, de près examiné,

Qu'un mortel comme un autre au mal déterminé,

Et, malgré la vertu dont il faisait parade,

Très équivoque ami du jeune Alcibiade? (145-150)

Tout à coup, il aperçut le cheval qui galopait bride abattue dans les jardins.

Un cheval, là-bas...

Pensa-t-il alerter ses amis ? Il ne faisait que marmonner et répéter qu'il avait vu un cheval. Monéglise, près de lui, ne l'avait même pas entendu. Nicolas tourna le dos à la fenêtre, se laissa couler presque jusqu'au sol, se redressa dans un ultime sursaut et l'épaule droite appuyée sur le montant resta comme suspendu à la tablette. Avant de perdre conscience au bas de la fenêtre, il dit encore que Racine lui avait écrit jadis - une dizaine d'années auparavant - que le discours d'Alcibiade était scandaleux, qu'il faudrait le supprimer, que le jeune bellâtre ne faisait pas les louanges de l'amour, mais celles de Socrate, son ami grossier, avec des idées grossières, et de sa main droite, qui suivait son corps alangui, tomba son verre à demi plein sur l'autre qui se cassa. Tout le vin s'est répandu, et personne n'y prit garde. D'Iberville, au milieu de la pièce, n'en pouvait plus. Par deux fois, il avait demandé au laquais si les tailleurs les avaient fait appeler; on n'en savait rien. La Fontaine essayait de lui faire prendre son mal en patience et lui disait qu'il avait la force, la jeunesse, l'amitié, et de but en blanc, voici la suite que personne n'a entendue. Vous n'êtes pas près de dire comme l'héroïne d'un roman que j'ai écrit il y aura bientôt vingt ans... Le roman n'a pas eu de succès, il n'y en a que pour le théâtre ou des musiques de trompes et trompettes. Un temps. À la façon d'un

alinéa entre deux strophes. Elle s'appelle Psyché, dit-il, et pleure le temps passé, la fin des Amours... Je ne sais si à votre âge vous avez déjà aimé, monsieur d'Iberville, mais les femmes et les hommes que je connais ont tous, un jour ou une nuit dans un bal, vu un visage qu'ils ont aimé et qu'ils n'ont plus jamais revu, et Psyché, mon héroïne, découvre que l'amour disparaît dès qu'on le désire... Vous ne direz jamais comme elle, que les feux de l'amour vous auront coûté la gloire. Vous me paraissez incapable d'accorder à l'amour, un plus haut prix qu'à la gloire. Pierre n'écoutait pas. La Fontaine attendit un peu, et ne put résister à réciter quatre vers de *Psyché*.

Enfin l'Amour m'aima; je l'aimai sans le voir :

Je le vis ; il s'enfuit ; rien ne pût l'émouvoir :

Il me précipita du comble de la gloire.

Souvenirs de ce temps sortez de ma mémoire...

La Fontaine répéta au moins deux fois le dernier vers, *Souvenirs de ce temps sortez de ma mémoire...*, et demanda à brûle-pourpoint s'il y avait des poètes en Canada, pour aussitôt se reprendre et dire bien sûr que non, il ne pouvait y avoir des poètes. On lui avait dit aujourd'hui même qu'à cause des guerres continues il n'y avait pas de troupe de théâtre. Mais les guerres n'ont pas empêché Homère d'écrire, vous ne pensez pas ? Monsieur d'Iberville qui l'écoutait d'une oreille, en examinant ce que faisait Monéglise et qui avait entendu tomber le verre de Nicolas, répondit l'air absent qu'Homère avait peut-être attendu la fin de la guerre pour

écrire son poème, dont un jésuite lui avait lu des pages, celles où un père se rendait chez les ennemis toucher le genou de celui qui avait tué son fils, et celui qui lui avait tué son fils acceptait de lui rendre son cadavre... Un vieil Algonquin lui avait raconté que ses aïeux, après avoir brûlé et égorgé les fils d'un Huron, avaient envoyé leurs fils rapporter au Huron les cadavres de ses enfants, pour qu'il voie vivants et forts de leur jeunesse les fils des Algonquins, et comme chez Homère, le Huron devrait les tuer pour venger ses enfants, et le vieil Algonquin, un peu comme chez Homère, avait chanté que devant les cadavres de ses fils et devant les beaux enfants de leurs assassins le père se mit à pleurer et sans un mot imposa les mains sur leur tête, puis sur leurs épaules nues, avant de disparaître dans la forêt qui menait aux montagnes de l'ouest. On ne l'a plus revu. La Fontaine, l'âme ravie, avait les larmes aux yeux. Il lui demanda de l'attendre deux secondes et alla déposer son verre, dont il n'avait bu qu'une ou deux gorgées, contre une plinthe du mur, là où ils avaient laissé leurs bougeoirs. Il revint près de lui et demanda, les bras croisés, les yeux baissés, s'il voudrait lui accorder son indulgence pour quelques vers dont il se repentait. Pierre Le Moyne, plus à l'aise, moins préoccupé par cette histoire de tailleurs qui tardaient, se dit tout prêt, en riant, à lui pardonner son oeuvre entière, parce qu'il ne connaissait rien à l'art de juger des paroles et des mots, et surtout parce qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans il avait une amie qui récitait la fable du chêne et du roseau, les soirs d'orage, sous les combles de la maison de pierre que son père venait de

faire bâtir. Il aimait le passage où elle disait, la voix fâchée, que le vent redouble ses efforts...

Et fait si bien qu'il déracine

Celui de qui la tête au ciel était voisine,

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Cet empire des morts, il le sentait grouillant sous leurs pieds; et ils restaient enlacés en écoutant la pluie et le tonnerre qui les protégeraient de l'empire des morts... Il y avait aussi - décidément, il était en verve - une fable où l'âne payait pour les autres... Ah!, dit-il, mes animaux malades de la peste! D'Iberville avait connu un marin, le souffre-douleur de tout un voilier, qui le soir, quelquefois, frappait à la porte du château-avant, où d'Iberville avait souvent ses quartiers, connaissant tous les capitaines qui faisaient la traversée, et lui demandait de lire cette fable que sa mère lui avait copiée sur un gros parchemin. Ça commençait par la fureur du ciel... Alors, La Fontaine s'exécuta, non sans plaisir.

Un mal qui répand la terreur,

Mal que le Ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre...

Soudain, ce que personne d'entre les humains qui vivront dans les siècles à venir, n'aurait cru possible, d'Iberville se souvint d'une phrase où les *celui qui* se développaient en *de qui*, en *à qui*. Il avait entendu cette phrase au château de Blois dans les premières pages censurées de mon roman, où Bossuet mêlait le ciel et les rois. Il n'avait pas en tête les mots exacts, mais

il aimait ces textes où les qui et les que se mettaient en quatre pour tout emporter sur leur passage. Et qui entendit-on scander le début de l'oraison funèbre d'Henriette-Marie de France ? Était-ce la voix d'un messager somnambule, pas encore éveillé après deux heures de cheval ? C'était la voix de Nicolas toujours assis ou plutôt accroché au rebord de la fenêtre.

*Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires,
à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est
aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur
donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit
qu'il élève les trônes, soit qu'il..., soit qu'il..., soit qu'il...*

Ce n'était pas le hoquet; c'était le sommeil qui reprenait la maîtrise de sa mémoire, et qui donnait à Jean de La Fontaine le temps nécessaire de se rappeler les vers dont il voulait se repentir pour obtenir le pardon du Canadien, mais comme il s'aperçut que l'abbé Bernou était apparu dans la pièce, on ne savait depuis quand, et se tenait pensif devant Nicolas Boileau endormi, il s'approcha de d'Iberville pour les chuchoter à son oreille. Ils étaient au nombre de cinq, m'a-t-on dit, et se diraient ainsi - nous les avons déjà lus, mais nous ferons comme si nous n'en savions rien -.

*Non loin du Nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent ainsi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains ; car quant aux animaux...*

On raconte que par la suite il osa, et de façon plus précise dans sa confession que dans la fable, comparer le castor industriel qui savait construire des ponts sur les étangs, à ces pauvres humains du Canada dont le savoir n'était que de passer l'onde à la nage... Vous me pardonnez? D'Iberville alla reprendre leurs bougeoirs, qui éclairaient encore malgré leurs chandelles de plus en plus courtes. Il avait vu, alors, entrer dans la pièce qui s'est transformé peu à peu en chapelle ardente, Bernou avec son luminaire et La Bruyère avec son petit candélabre, qu'il avait presque transformé en flambeau en rajoutant à chacune des cinq bougies, des bouts de chandelle qu'il avait dénichés Dieu sait où. L'abbé confesseur avait manigancé ce manège; il avait tout entendu de la conversation du fabuliste repentant et du nobliau de province, et en effleurant à peine le parquet de ses souliers noirs à boucle d'argent, comme le ferait un matou de ses pattes griffues, il s'était approché pour réciter à La Fontaine, et ainsi le rassurer, des vers d'une autre sorte, que celui-ci avait écrits dans son épître à l'évêque de Soissons. Ces vers laissaient entendre que les peuples, s'ils n'ont pas tous donné des Platon, des Homère, des Virgile, ni des Horace, bien que celui-là le fabuliste lui trouvât trop d'esprit, ces peuples donc, il suffirait d'*un rhéteur habile et bon critique*, si je ne m'abuse, pour en faire des savants... Quels sont donc ces vers inoubliables? Ah! tenez, ils sont là, sur ma langue, mais l'esprit se rebiffe! Venez à mon secours, La Bruyère. Cette préface de La Fontaine, vous me l'avez lue vous-même, l'an dernier, quand vous la reçûtes en bonne copie du saint évêque de Soissons, c'était

Les peuples de bon sens... Non, ce n'est pas ça! Bernou était maintenant près des deux hommes qui l'avaient regardé venir en souriant, et l'auteur lui-même, au risque de paraître pédant en citant son oeuvre, a cru bon d'expliquer sa pensée sur les peuples de bon sens, ne serait-ce que pour faire plaisir à ce pauvre abbé qui pourtant se moquait bien, et La Fontaine le savait, de son épître à l'évêque de Soissons. Il avait donc écrit, oui, et ce serait déjà obliger monsieur Le Moyne d'Iberville... C'est alors que l'abbé, l'esprit alerté par la particule de monsieur Le Moyne, demanda à brûle-pourpoint d'où venait ce nom de d'Iberville, et s'il fallait en déduire *ipso facto* qu'il y aurait noblesse en sauvagerie - il se voulait drôle, à cent mille lieues de l'épître de La Fontaine qu'il venait d'évoquer - ah! ces abbés perdus en Jésus-Christ! -, mais l'auteur de l'épître tenait bon et continuait sur sa lancée à dire que oui, il avait écrit que tous les peuples pouvaient avoir du goût et du bon sens, et que ce goût et ce bon sens étaient partagés le mieux du monde par tous les pays du monde, qu'ils fussent au fond de l'Amérique, en Afrique ou en Asie..., et ce fut alors qu'il fut encore interrompu à brûle-pourpoint par le dit abbé qui reprocha à son cher Jean de La Fontaine de bonifier sa pensée, car si sa mémoire était bonne, il avait lu dans cette préface : *Ils sont de tout pays, du fond de l'Amérique,* point-virgule, et rien de plus sur quelque autre continent que ce fût; et La Bruyère, toujours avec son flambeau dégoulinant de cire, en rajouta et aggrava la mention de l'Amérique qui dans ce vers aurait sonné comme si on pouvait malgré tout trouver du bon sens, même dans les pays perdus de

l'Amérique... Qui n'aimerait pas les faire taire ? Que ce soit les gens qui n'en ont rien à cirer de ces auteurs, ou les femmes de mon entourage qui n'aiment pas ignorer ce que d'autres prétendraient savoir; d'ailleurs, elles ne lisent que des oeuvres de femmes ou sur les femmes, et elles ont déjà perdu patience en s'enfonçant dans un silence de vierges offensées. Quant aux personnes que l'on disait jadis de qualité et qui fréquentent ces oeuvres depuis des lustres ou même des demi-siècles, elles n'en reviennent pas de mon audace à continuer d'inventer pareilles sornettes; elles avaient d'ailleurs décidé, dès que ces auteurs sont apparus sous leurs yeux ou que leur présence dans un château de Sceaux romancé est parvenue à leurs oreilles, que j'avais tout inventé. Jamais au grand jamais on ne reconnaîtra que j'ai pris note, comme à la dictée, de ce que ces Français, Canadiens et Iroquois disaient quand ils étaient coincés, en plein mois de février 1688, dans le château glacial du marquis de Sceaux, à l'occasion du passage en France d'un commerçant de fourrures qui comme tous ces Français des colonies s'improvisait soldat, marin, historien ou même jouait au nobliau en pleine forêt, et qui de plus avait une drôle de relation avec un Iroquois qu'il aurait sauvé des galères. Mais grands dieux, pourquoi m'en étonner ? Comment ces studieux savants du passé pourraient-ils avoir eu vent ou avoir lu ou avoir vu des minutes de ces conversations à bâtons rompus, dont ne fait mention aucune légende, aucun procès-verbal, aucune lettre, aucun document officiel, et dont seul un sang sauvage et civilisé, amérindien et français, comédien écorché vif,

pouvait en déceler les cellules et les synapses sonores après tant d'années, tant de décades, tant de siècles et tant de mensonges éculés sur leur vie quotidienne, qu'on ne sait plus le son de leur voix, ni comment ils buvaient leur vin... ? Voilà pourquoi j'aimerais, moi aussi, qu'ils se taisent. Je serais libéré de cette fatalité pesant sur moi de par mes gènes sauvages et civilisés. J'en suis arrivé à un point de non-retour, et à *déparler*, à *désécrire*. Il est de nécessité absolue qu'on en finisse tout à l'heure, en rallumant les dernières bougies du château de Sceaux. Nicolas somnolait encore, encadré par une haute fenêtre à meneaux se découpant sur une nuit noire. Des bougeoirs et deux candélabres se déplaçaient, s'élevaient, s'abaissaient, se redressaient dans cet espace informe où les murs apparaissaient comme des taches de couleurs, où ces piteux luminaires que portaient ces hommes à bout de bras devenaient des ombres s'allongeant, et disparaissant soudain dans une sorte de nuage noir qu'une autre flamme faisait tourner comme une tempête de sable ou de neige. Les quatre hommes parlent encore... Non, ils ne sont que trois à parler. Nicolas dort toujours et d'Iberville ne dit mot. Il regarde quelquefois vers la fenêtre. À un moment, quand il a parlé à un laquais qui passait dans la galerie, les trois se sont tus, comme pour vérifier s'ils avaient raison de penser qu'il demanderait encore si les tailleurs en avaient fini avec son habit. Comme de fait, ce fut la question, et on connaît la réponse. Quand il revint vers eux, ils s'étaient rapprochés du mur du fond, groupés autour de ces mèches allumées qu'ils tenaient à hauteur de leur

gorge, presque sous leur nez. Ils agrandirent le cercle pour accueillir le candélabre du Canadien, sans arrêter leur sempiternelle discussion sur la possibilité d'un impact de l'Amérique sur les mythes grecs et latins. Ils ne tardèrent pas à souffler sur la plupart des bougies, à les réduire en fumée bleue, et grise, et à poser par terre les bougeoirs et un des candélabres, en ne laissant allumées que deux ou trois bougies du second. Mais au fait, qu'en était-il de l'impact de l'Amérique sur les mythologies antiques ou, si l'on pose la question autrement, comment introduire le mythe dans l'espace géographique, imaginaire et/ou littéraire de l'Amérique ? Grave question qu'ils traitaient de façon assez débonnaire, fatigués qu'ils étaient - et on les comprend - d'attendre les tailleurs de ces messieurs du Canada, en buvant du vin chaud. D'ailleurs, on ne leur en servait plus. Il y aurait aussi, c'était à prévoir selon toute apparence, leur migration au petit château que, soit dit en passant, ils ne pouvaient apercevoir de leurs fenêtres. Il ne fallait pas, non plus, être très malin pour se demander, en filigrane de la question grave de l'heure, si on leur apporterait des pelisses, des capes, quelque manteau pour les préserver du froid de plus en plus intense, à en juger par les vitres qui s'embuaient à vue d'oeil. Mes lecteurs ont-ils pensé à ce problème de vêtements ? Sauf quelques lectrices prévenantes et deux ou trois hypocondriaques, je crois que les esprits d'aujourd'hui ne peuvent, ne serait-ce qu'être effleurés par une telle exigence réaliste qui crève pourtant les yeux. Il faut donc m'accorder toute sa confiance sur la vérité, le réalisme et l'exactitude de cette fin

interminable d'après-midi. En somme, même s'ils n'avaient pas cessé de manger et de boire depuis le repas du midi, les espoirs de nos gens étaient tournés vers le souper fin dont leur avait encore parlé, dix ou quinze minutes auparavant, un jeune laquais qui ressemblait au duc de Chartres, ce que Nicolas, connaissant bien et adorant le jeune duc, aurait pu confirmer s'il n'avait pas cuvé son vin. Dire qu'il l'adorait, n'était pas trop fort. La Bruyère le tenait du marquis, qui le tenait de Jean Racine, qui lui avait lu une lettre de Boileau, datée de l'an dernier, où Nicolas déclarait qu'il était fou de ce garçon de treize ans et qu'il le voyait promis à un avenir encore plus glorieux que celui d'Alexandre le Grand ou de l'empereur Constantin. Mais ces indiscretions, ces cancans, ne les empêcheraient pas, même fatigués, de se promettre de réfléchir un jour prochain au destin de Prométhée si par hasard, au lieu des rocs de Scythie, Zeus l'avait fait enchaîner dans les glaces de la baie d'Hudson. D'Iberville allait poser une question, quand on a suggéré que les méchantes soeurs de Psyché, jalouses des faveurs de Cupidon, pourraient être jetées sur les rochers du Canada avant de parvenir chez Proserpine, aux Enfers. Une autre voix - on ne les distinguait plus dans cette ombre froide et veinée de courants noirs - proposa qu'Ulysse dans une tragédie universelle rencontrerait sa mère sur les rives de la mer de l'Ouest, et que les aventures de Jason prendraient une autre allure sur cette mer mythique, en le soumettant à de terribles illusions boréales dont les dieux rempliraient ses yeux. En parlant d'Ulysse, de combien de redoutables femmes

sauvages il ferait la connaissance, de combien de cavernes de glace et de détroits fantasmagoriques il verrait les rivages et les sombres entrées. Et pour revenir à Jason, il n'aurait jamais quitté Médée sous les cieux religieux de Ville-Marie. La Grèce n'était pas la seule à profiter du Canada, mais le fondateur de Rome, Énée, aurait découvert l'Amérique, si Virgile avait connu la Nouvelle-France, le Canada. En chamboulant de belle façon la mythologie, les trois auteurs encore debout contre le mur du fond s'amusaient comme des adolescents découvrant sous les combles du château les in-folio empoussiérés de leurs grands-parents dont les histoires de chevalerie en écriture gothique les font retourner en enfance, l'enfance des croisades et de la vie de Jésus sur les routes de Palestine. D'Iberville qui tenait la lumière pour ces trois esprits en doux délire n'avait qu'à bien se tenir. Cependant Bernou, rose de plaisir, n'en tentait pas moins depuis quelques minutes à faire bifurquer la conversation sur le piteux évêque de Laval dont le Canada avait enfin été débarrassé. Ces forêts, ces déserts du Canada qui auraient pu remplacer les déserts des personnages de tous les romans français et antiques, avaient besoin d'un tout autre évêque. Le *nouvel* lui paraissait assez honnête homme pour veiller au salut des Sauvages, des Français et des Canadiens qui, comme Ulysse et Énée, devenaient des entités mythiques au cours de voyages épiques, mais il n'en restait pas moins que c'était là, un diocèse immense. Il dépassait le sens commun que le second évêque ait repris la lubie de Laval et voulu que les limites de son diocèse, qui a déjà des dimensions continentales

éléphantesques, englobent en plus les terres du sud découvertes par Jolliet et tutti quanti, dont Cavalier de La Salle consolidait en ce moment la possession pleine et entière - il devenait évident qu'il n'avait pas entendu la prophétie de Monéglise sur la mort du découvreur -. N'est-ce pas incongru, monsieur d'Iberville, vous qui avez *nagé* et arpenté l'espace qui va du fleuve Saint-Laurent jusqu'à la mer du nord, qu'un évêque prétende le doubler, sinon le tripler ou même le *démesurer* en le gonflant, comme une grenouille, des terres arrosées par le Mississipi jusqu'à la mer du sud, la mer de vermeil qui nous ouvrira la mer de Chine, les métaux, les soieries ? Il faut à monsieur d'Iberville, tout comme il nous donne ici de la lumière dans les ombres du château et tout comme il a fait merveilles sur merveilles dans les eaux du nord, il lui faut, tel un Jason, tel un Ulysse des temps modernes, des triomphes dans les eaux du sud. J'y emploierai tout mon crédit auprès du marquis, auprès de Renaudot du *Mercure galant*, comme auprès de Rome, pour que vous m'emportiez sur vos voiliers et avec vos troupes dans le nouvel évêché américain du sud, qui me revient de plein droit, ne serait-ce que par les encouragements que j'ai donnés à La Salle, sans oublier les sommes d'argent que j'ai levées, ni le chevalier Beaulieu que j'ai expédié à son secours. Il ne serait pas judicieux, lorsque tout crie pour l'évêque géographe et découvreur que je saurais être, que tout conspire à me nuire ! On ne savait plus de quoi il parlait ou bien on ne le savait que trop : il parlait des revenus du plus grand évêché de France... Il ne restait que deux bougies encore allumées et d'Iberville, suivi

quelquefois par l'abbé, quittait souvent le petit groupe pour jeter un oeil dans l'ombre de la longue galerie, et on le sait, ce n'était pas pour l'unique plaisir d'y jeter de la lumière; il pensait aux tailleurs. Que faire? demanda une voix. Il faut partir, répondit d'Iberville. *Les matelots sont prêts*, ajouta Bernou. Boileau bougea un peu, releva la tête, ouvrit les yeux. Leurs voix lui rappelaient quelque chose; c'était vague...; sur la folie des hommes. Oui, il avait écrit, dans une satire, *Que faire ?* Bernou compléta le vers, *Il faut partir : les matelots sont prêts*. Boileau s'est rendormi sur le vers 89 de la huitième satire. Et sans qu'on ne sût pourquoi, La Fontaine soupira qu'il entendait chanter les matelots. Écoutez le chant des matelots, ajouta La Bruyère, pour dire quelque chose. Ils étaient en Île-de-France dans un château presque vide, en plein hiver, et s'imaginaient emportés par quelque brise marine, aussi sotté que cette attente invraisemblable. Ils décidèrent de retourner dans la chambre de l'après-midi, où il y aurait un bon feu. Quelle idée de se laisser mourir de froid dans des chambres vides! Ils ont rallumé les chandelles ou du moins les tas de cire restés fixés sur les bougeoirs et les deux candélabres; l'un leur glissa des mains et frappa le sol avec un bruit creux, qui réveilla Boileau pour de bon.

Nous partons?

Nous retournons près du feu.

Il rajusta sa perruque, remonta ses bas et en levant les bras, toute sa personne se découpant contre la vitre noire où se reflétaient deux, trois et cinq et huit petites flammes bougeant sur des visages fantomatiques, il a

déclamé des vers, cette fois, de sa troisième épître,

Hâtons-nous ; le temps fuit, et nous traîne avec soi.

Le moment où je parle est déjà loin de moi. (47-48)

Il se portait à la tête du groupe, quand on entendit courir sur l'étage. Le jardinier, celui du matin, arriva en trombe dans la pièce, et les a bousculés. Un cheval a été volé! Monéglise! D'Iberville lança presque le candélabre à la tête de La Bruyère et partit comme une flèche. À moi! Un cheval! Mais votre tailleur vous attend... C'était l'abbé. Il n'y avait rien à faire.

X

Quelques mois plus tard, les riches marchands qui les avaient reçus à Orléans apprirent que l'Iroquois, qui avait tant impressionné leurs enfants, avait volé une monture au château de Sceaux pour retrouver ses frères aux galères. Quand d'Iberville l'a rejoint, la maréchaussée l'avait déjà arrêté. Il n'a rien pu faire pour lui. On n'a jamais su si le Sauvage qui a suivi Pierre Le Moyne, aux dernières années du siècle, jusqu'en Louisiane, s'appelait Monéglise. On raconte que Jean Racine, qui douta de la sincérité religieuse de l'Iroquois, quoi qu'en dise l'abbé, se serait permis, un soir, derrière un paravent, une variation sur les paroles du Christ à l'apôtre Pierre. *Sauvage, tu es sauvage, et c'est sur ce Sauvage que je bâtirai mes amours...* Cela n'avait plus rien à voir. Monéglise, en choisissant les galères, avait repris son nom iroquois.

Les lettres mentionnées dans la note du début

Montréal, le 16 février 2016

Le Voyage du nord

Le Moyne d'Iberville et son
Iroquois
chez le fils de Colbert
Château de Sceaux 1688

Éditions X
Paris

Madame, monsieur,

J'entreprends une démarche peu commune, et sans doute vouée à l'échec. Pour qu'un éditeur accepte de publier un roman, qui porte sur l'octroi de flûtes ou de frégates à des marchands de fourrures, vivant en Nouvelle-France, en 1688, à la suite d'une *Relation* de l'entreprise menée, en 1686, au nord du Canada, à la baie d'Hudson, contre des marchands anglais, où un nommé d'Iberville a remporté des victoires étonnantes; un roman qui, de plus, improvise une rencontre entre, d'une part, le secrétaire à la Marine (Seignelay), le vainqueur lui-même et son ami Iroquois (qui serait son demi-frère) et, d'autre part, excusez du peu, Boileau, La Bruyère, La Fontaine et l'abbé Bernou [qui suivait de près l'expédition de Cavalier de La Salle au Mississipi*], il est possible que [cet éditeur, avant de s'engager dans cette aventure singulière], s'enquiert des mérites intellectuels ou autres de l'auteur, de ses connaissances historiques et littéraires et, surtout, à cause de l'Iroquois, de son empathie avec la culture des « Sauvages » de l'époque.

Si je ne veux pas que mon roman « passe à la trappe », il me faut donc trouver une sommité historique et littéraire qui puisse en recommander, sur une base quelconque, la lecture (je ne dis pas *l'édition* du roman). Pour étoffer quelque peu la source de renseignements utiles, dont on pourrait disposer, et comme il m'est impossible de fréquenter les lancements ou les festivals à Paris qui sont souvent des occasions d'utiles rencontres, j'ai pensé vous envoyer une trentaine de pages de mon *Voyage du nord*, en me disant que souvent, les premiers lecteurs d'un roman, chez

un éditeur, lisent ou survolent, au hasard, une trentaine de pages et décident, par la suite, s'ils l'enverront ou non à tel ou tel membre du Comité de lecture. Cette fois, je rêve « en couleurs » et je vous demanderais de faire parvenir ces pages, soit à Y, [un spécialiste du XVII^e siècle], soit à Z, [un auteur très discuté], ou encore à W (le seul, je crois, qui fasse partie du comité). Si par hasard ils les trouvaient au moins significatives, il me semble qu'ils accepteraient de parrainer mon texte, du moins jusqu'à la fiche ultime qui lui ouvrirait la porte du comité de lecture.

Je reconnais que ces auteurs ne disposeraient que de mon écriture, mais c'est là, le lot de tout écrivain, et en cela, nous sommes passés maîtres. C'est un coup de dés, pour moi; il me resterait le hasard...

Aussitôt qu'on se montrerait disposé à en lire davantage, je pourrais envoyer les 219 pages du texte par la poste ou, peut-être, par internet, **quitte par la suite à l'envoyer dûment par la poste**, ce que je ferais d'autant plus facilement qu'avec une approbation tacite ou autre, je craindrais moins les effets, souvent dévastateurs, que des menées familiales ont valu à mes textes depuis plus de quinze ans, et même en 1985-1989, avant qu'on arrive à publier *le Manuscrit forgé et traduit à Thira*, dans *la Nouvelle Revue française*.

Le titre complet de mon roman est *le Voyage du nord / D'Iberville et son Iroquois chez le fils de Colbert / Sceaux 1688*, et on trouvera aussi dans les pages que je joins à cet envoi, des dialogues/monologues sur l'univers mental des tribus ou sur ce que les Sauvages pensent des Français, tout comme un texte *fictif* de La Bruyère sur le *caractère* d'un homme du Nouveau-Monde, et aussi des discussions sur le pouvoir des esprits, la grâce, le baptême, la faute originelle, etc. J'inclus aussi les premières pages, où l'on s'attend à lire un roman policier, façon Alexandre Dumas, ce qui s'avère une erreur dans les chapitres suivants.

J'ose croire que l'on sera sympathique à ma démarche, et je vous prie, madame, monsieur, d'agréer l'expression de mes salutations les meilleures.

Gabriel-Pierre Ouellette
Montréal

Etc.

P. S. J'ai aussi un site où l'on peut télécharger sans frais les textes refusés :
www.gpouellettemanuscrits.com

Deux mois plus tard, j'ai reçu du Service des manuscrits une lettre de refus où j'apprenais que l'avis sur l'ouvrage, n'était pas favorable. J'aurais aimé avoir une réponse à la demande précise que j'avais osé faire, à des auteurs nommément désignés. On jouait sans doute sur les mots, de part et d'autre, mais je me suis permis d'envoyer ma réaction dans une lettre, dont vous trouvez plus bas une copie.

Montréal, le 15 avril 2016

Madame (...)
Service des manuscrits
Éditions X
Paris

Madame,

J'ai bien reçu l'avis des lecteurs sur *le Voyage du nord / D'Iberville et son Iroquois chez le fils de Colbert / Sceaux 1688*, par votre lettre du 11 avril dernier.

Je tiens pourtant à préciser qu'ils n'ont pu rejeter le manuscrit, parce que j'en avais envoyé seulement une trentaine de pages, pour éviter, avec un gros colis, d'alerter des membres de ma famille (qui cherchent à sabrer même dans mes recherches d'éditeurs) et dans l'espoir de convaincre deux ou trois auteurs que je citais, de se montrer intéressés à recevoir le texte entier dans le but de le présenter, alors, au Comité de lecture (cf. pièce jointe).

J'en déduis, bien sûr, que cette démarche, peu commune comme je le disais dans mon envoi, a été ignorée ou refusée, parce que jugée inappropriée ou autrement. Je publierai sous peu ce manuscrit, pour qu'il soit téléchargé sans frais, sous format ePub, dans mon site gpouellettemanuscrits.com, et je pourrai donc donner ce détail. [Je ne pensais pas, alors, le publier aussi sous le format PDF.]

Je vous prie de croire, Madame, à l'expression de mes salutations les meilleures.

Gabriel-Pierre Ouellette
etc.

Pièce jointe : ma lettre du 16 février 2016.

*** Les passages entre crochets sont des ajouts, des précisions, du 22 mai 2016.**